



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN L2DK A

52 11.19



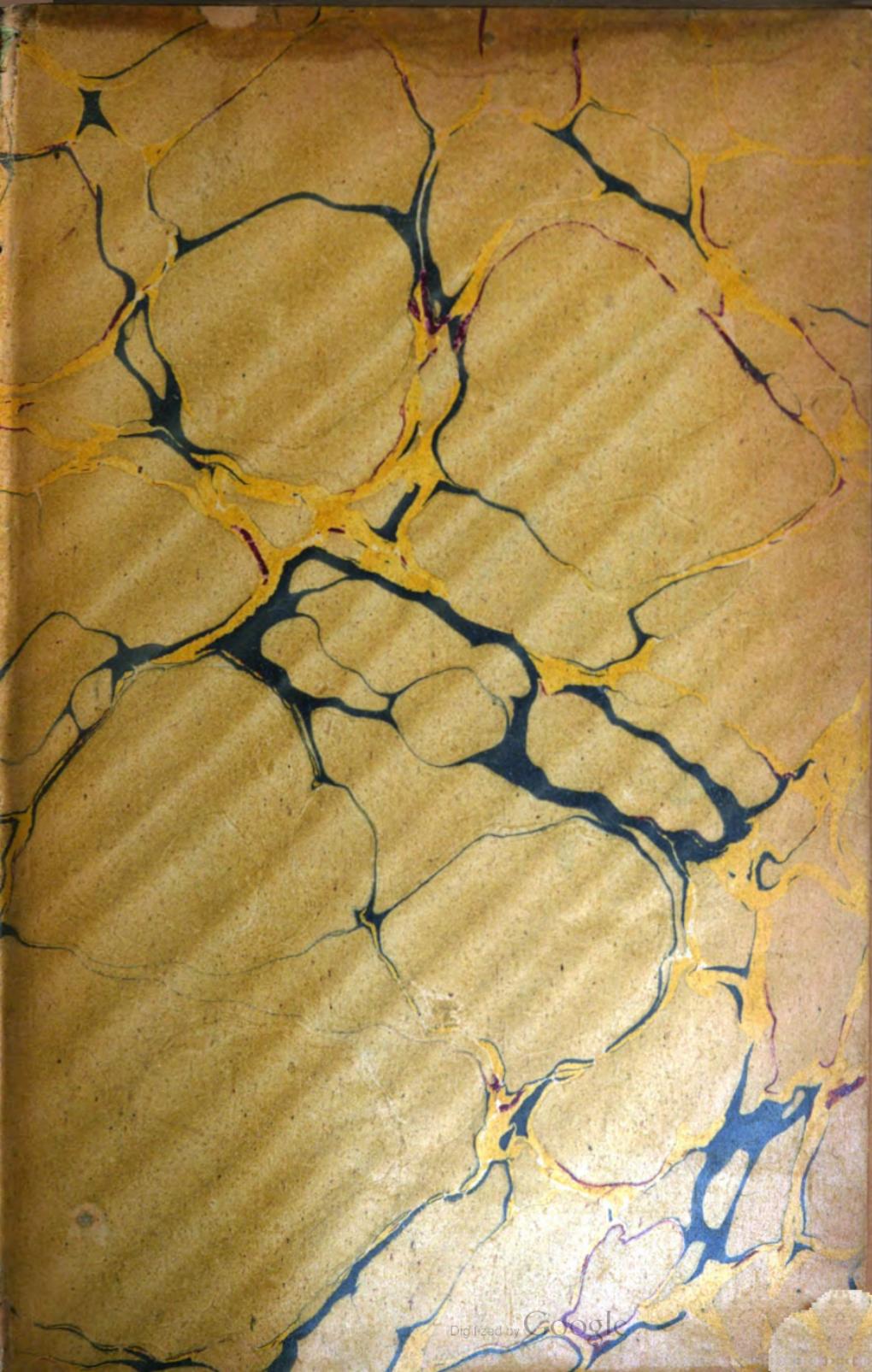
Harvard College Library

BOUGHT WITH INCOME

FROM THE BEQUEST OF

HENRY LILLIE PIERCE,
OF BOSTON.

Under a vote of the President and Fellows,
October 24, 1898.



3, PLACE DE LA SORBONNE, PARIS
Librairie ALBERT SCHULZ

Importation en France
des livres et journaux étrangers

Exportation à l'Etranger

Livres et journaux français

Publications de tous pays

Bibliothèques

3, PLACE DE LA SORBONNE, PARIS
Librairie ALBERT SCHULZ

Importation en France
des livres et journaux étrangers
Exportation à l'Etranger
des livres et journaux français
et des publications de tous pays
Traité de Bibliothèques

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS O. ♫

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

32^e VOLUME. — 9^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 10 Juillet (1896)

PARTIE INITIATIQUE... René Caillié F.-Ch. Barlet.
(p. 1 à 8.)

Tilly-sur-Seulles Papus.
(p. 8 à 25.)

L'Amour et les Doctrines. Amo.
(p. 26 à 37.)

Satanisme Guymiot.
(p. 38 à 44.)

PARTIE PHILOSOPHIQUE... L'Irradiation et l'Expansion de l'Ame Aug. Strindberg.
(p. 45 à 53.)

Une Réforme dans les traductions hébraïques. Maurice Bardier.
(p. 54 à 65.)

Karma ou le libre arbitre. Maurice Largeris.
(p. 66 à 68.)

PARTIE LITTÉRAIRE... Poésies. { Fabre des Essarts
(p. 69 à 74.) { Edmond Pilon.
René Son.

Notre Bulletin politique. — Groupe indépendant d'Etudes ésotériques. — Bibliographie. — Correspondance. — Nouvelles diverses. — Tribune de la Revue des Revues.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé
Villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris.

Administration, Abonnements : 5, rue de Savoie

Chamuel, éditeur.

Digitized by Google

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même ésotérisme caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialément tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science OcculTE.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement: 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épousées.)



La reproduction des articles inédits publiés par l'*Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

RENÉ CAILLIÉ

Eugène-René CAILLIÉ était le fils aîné du célèbre explorateur qui le premier, en 1828, au prix d'une persévérance et d'un dévouement inouïs traversa l'Afrique occidentale, du Rio Neues à Tanger, en pénétrant à Timbouctou, la ville mystérieuse.

Il est né en 1831, à Beurlay dans la Charente-Inférieure. Là, son père, tournant son activité vers l'agriculture, était devenu bientôt le bienfaiteur du pays, qui le nomma maire ; mais, désolé de ne pouvoir retourner en Afrique pourachever son œuvre patriotique, il mourut sept ans après de fatigue et de chagrin.

Notre cher frère hérita de toutes les vertus de ce père illustre : le courage, la persévérance, l'enthousiasme, l'amour de l'humanité ; mais ce fut à peu près tout son patrimoine. Profitant cependant de son mieux du dévouement d'une mère excellente, il obtint de bonne heure le diplôme d'ingénieur de l'École centrale, puis, séduit à son tour par les mirages de la terre africaine, il alla participer en cette qualité au percement de l'isthme de Suez. Mais la terre des Pha-

raons, qu'il a si bien célébrée depuis, lui fut plus ingrate encore qu'à son père; elle le rejeta brisé, perclus de tous ses membres, dès sa jeunesse et pour la vie, par de cruelles douleurs rhumatismales contractées dans les marais de l'isthme, le condamnant à renoncer dès les débuts à l'avenir brillant que l'Orient lui promettait au départ!

Revenu à Paris, impotent, sans fortune, il y vécut quelques années en préparant d'excellents élèves pour les écoles militaires et centrales. C'est là qu'il connut le spiritisme et qu'il puisa dans ses consolantes doctrines la force de transformer en expansion radieuse une vie de douleurs et de privations qui s'annonçait si triste alors. Par le spiritisme il a compris l'appel de la Providence qui l'arrachait si jeune aux joies de la terre, et, y répondant de tout son cœur, il n'a plus vécu que de la vie psychique; non seulement résigné, mais rayonnant d'enthousiasme, aimant, aimé de tous, dévoué à tous, plein de foi jusqu'au dernier jour en sa mission d'apôtre spiritualiste.

Quelques années se passèrent ainsi pour lui, dans l'étude d'abord et bientôt dans une participation active aux travaux des successeurs d'Allan Kardec: Fauvety, Nusse, Vallès, Tremeschini, parmi lesquels sa science autant que son dévouement lui mériterait promptement un rang élevé; bien que sa main paralysée pût à peine tenir une plume, il était déjà l'un des collaborateurs les plus actifs de ce mouvement alors dans tout son éclat.

Cependant l'affection d'une sœur qu'il aimait comme il savait aimer l'enleva à l'activité parisienne;

il partit vers 1881 à Avignon, qu'il ne devait plus quitter ; son œuvre n'en fut pas ralentie, elle prit seulement dès lors un caractère plus personnel. Là, content, en sa modestie, d'une petite pension viagère sur laquelle il trouvait encore moyen d'exercer la générosité de son excellent cœur, il consacra exclusivement à la vulgarisation des sciences spiritualistes son excellente instruction et son don caractéristique d'assimilation et d'analyse.

Après avoir activement collaboré à plusieurs revues spirites, il résolut d'avoir la sienne propre. Il prit donc pour son compte, en 1884, celle que son ami Verdad, un autre apôtre, avait fondée à Nantes, *l'Anti-Matérialiste*, avec l'intention d'y divulguer les meilleurs travaux sur le spiritisme, comme de lui donner un ensemble méthodique progressif et scientifique.

Mais une intelligence cultivée, aussi sincère, aussi hardie que la science, ne pouvait pas se limiter à une école, quelque attaché qu'il lui fût et qu'il dût y rester toujours. Travailleur infatigable, très éclectique, épris du mystère, toujours anxieux de sayoir plus ou de faire mieux, il ne cessait de rechercher, d'étudier, d'absorber pour ainsi dire en son cœur toutes les formes spiritualistes, toutes les révélations d'où qu'elles vinssent. Il les rapportait du reste toujours au spiritisme, qui resta jusqu'au dernier moment sa foi dominante, inébranlable.

Ainsi aimé de tous par la sincérité de ses convictions enthousiastes, mais tolérantes, par l'entraînement de sa parole, par l'ardeur et la franchise de sa

foi montée un jour jusqu'à l'imprudence, par l'élévation de sa pensée toujours maintenue, il était si bien le trait d'union de toutes les écoles qui se partagent encore les sciences de l'Invisible, qu'il paraîtrait difficile de trouver un successeur à ce vaillant apôtre si tous nos suffrages n'avaient désigné déjà notre cher frère *Amo!*

La Revue de notre ami R. Caillié suivit les transformations de son évolution toujours élargie, en la signalant par des titres nouveaux : *l'Anti-Matérialiste* de 1884 à 1886, la *Revue des Hautes Études* d'octobre 1886 à février 1887. *L'Étoile*, fondée avec Albert Jounet, de 1887 à 1896, et enfin *l'Ame*, que sa mort vient d'interrompre presque à sa naissance. Entre temps, il avait créé aussi avec M^{me} Paule Janick, *l'Éclaireur*, édité à Bagnères-de-Bigorre.

Les investigations acharnées ne pouvaient manquer d'amener René Caillié en présence de l'occultisme ; *l'Anti-Matérialiste* fut à peu près le premier journal spirite qui tenta de le faire connaître et de le répandre, presque dès ses débuts : il eut ensuite la plus large place dans toutes les autres Revues de notre ami. Ce détail nous ramène aux origines de l'occultisme en France, que le lecteur lira peut-être avec quelque intérêt.

A ce moment, en 1884, la Société théosophique, fondée à New-York depuis huit ans mais presque inconnue chez nous, venait de s'y révéler par le passage au siège de la Société spirite de M^{me} Blavatsky, puis de Sinnet, qui venait de publier à Londres *l'Occult World* (le Monde occulte) et enfin par quelques com-

munications du théosophe maintenant bien connu qui se cache sous les initiales D. A. C. Plusieurs spirites, parmi lesquels le Dr Thurmann et Tremeschini, avaient accepté avec empressement ces lumières nouvelles, mais la Revue spirite, qui leur avait consacré quelques pages, les renvoya bientôt à son organe auxiliaire, assez éphémère aussi, le *Bulletin de la Société d'études scientifiques*; là, jugées sur un court extrait, elles avaient été combattues vivement par le Comité de cette Société et, chose singulière, surtout par son président Fauvety, élève d'Eliphas Levy, à qui l'occulte était beaucoup plus connu qu'il ne le laissait voir encore. Une vive réponse de M^{me} Blavatsky qui touchait les spirites au cœur en attaquant la base de leur foi, n'était pas faite pour atténuer cette opposition; elle n'avait fait que s'accentuer fortement. C'est dans cette situation que René Caillié voulut, spontanément, faire connaître avec plus de détails ces doctrines que ses abonnés maudissaient d'avance. Sa hardiesse fut récompensée; on l'aimait tant du reste!

Les travaux de la Société théosophique n'étaient plus les seuls alors: le marquis de Saint-Yves venait de publier sa magnifique *Mission des Juifs*, dressant la tradition occidentale en face de celles de l'Orient; mais elle était peu connue encore des spiritualistes. De son côté, la remarquable trinité de nos frères aînés, de Guaita, Jounet, Péladan, unis en leur société de *Rose-Croix*, travaillait encore loin de nous, ignorés presque du monde spirite; ils vinrent cordialement nous éclairer de leur science sur la Kabbale, et ainsi grâce au zèle courageux de notre pauvre ami,

la place fut faite dans le public à l'occultisme. Le sous-titre de l'*Anti-Matérialiste* redevient encore son histoire : Il porte entre autres, et d'abord : *Études psychologiques*, puis successives études sur l'*Occulte* et la *philosophie bouddhique*. Etudes de l'*occulte et les religions diverses*, *Etudes ontologiques*, Etudes sur l'*antiquité et les religions diverses*. Enfin, la *Revue des Hautes Etudes* apparaît avec les collaborations significatives: Dramart, Thurmann, De Guaita, l'abbé Roca, le D^r Johannès, etc.

Respectant ici la charitable discréption de notre frère regretté et de son ami intime, l'abbé Roca, je ne rappellerai pas, de peur de réveiller un vieux levain que la mort a maintenant complètement détruit, par suite de quels événements cette Revue dut être remplacée bientôt par le *Lotus* de Gaboriau: Le mouvement occultiste était lancé, on sait assez ce qu'en a fait notre cher directeur, et quelle richesse il accuse aujourd'hui dans la rivalité, de plus en plus cordiale et bientôt sans doute harmonieuse, de toutes ses écoles : spirite, humanitaire, occultiste ou théosophique, si l'ardeur de nos convictions y a jeté d'abord quelque acréte.

La manifestation qui, grâce au concours de notre cher frère Amo, se fait aujourd'hui sur la tombe de René Caillié, montre assez que nous ne demandons tous qu'à nous unir pour la synthèse des efforts divers.

Chercheur intrépide, notre pauvre ami avait fait connaître dans ses revues plus d'une œuvre assez ignorée du public et pourtant fort curieuse comme celle de Reichenbach, de Roustaing, de Tourreil, de

Michel de Figanières, de John Davis. C'était aux environs du spiritisme qu'il portait de préférence ses investigations, mais en l'élargissant toujours de domaines empruntés surtout à la tradition occidentale. Ses doctrines peuvent donc paraître assez flottantes et indécises à notre génération actuelle, mais il faut songer combien elles étaient vagues encore pour nous tous, ou à peu près, il y a douze ans, et l'on verra alors combien grande est la part de René Caillié dans l'éducation publique, tout particulièrement auprès de nos frères spirites : il suffit pour s'en rendre compte de suivre ses œuvres.

Car, malgré ses souffrances physiques, de la droite à peu près paralysée, si douloureuse seulement à son énorme correspondance, ce rude travailleur, produisait en dehors de sa revue et presque périodiquement des livres où sa science et son excellent cœur se livraient en toute franchise en leurs transformations successives. Ce fut d'abord *Dieu et la Création*, paru de 1882 à 1885, où il cherchait à fixer une synthèse ; c'est là encore son œuvre capitale ; puis, sans compter les opuscules : les *Evangiles de Roustaing* résumées (1884), la *Vie de Jesus* (1885), collection commentée de communications spirites, car le grand problème du Christianisme le tourmenta toujours ; puis enfin le *Poème de l'âme* (1893) où joignant l'art à la Science (car ce savant avait toujours été poète : il aimait déjà sur les bords du Nil), il rassemble toutes les données qu'il a recueillies dans l'occulte sur la vie du monde invisible avec lequel il admet la communication spirite.

Ce fut malheureusement le chant du cygne ; cependant il était loin de croire à la fin de son œuvre. Dans sa revue nouvelle *l'Ame*, il comptait consacrer plus spécialement ses efforts à la sociologie, en même que dans son zèle intrépide, il s'était mis à l'étude de la langue allemande avec l'espoir de se fortifier encore à la lecture des maîtres philosophes.

La brutalité d'une mort accidentelle nous a privés brusquement des efforts de cette belle âme, des rayonnements de cet excellent cœur, mais nous n'oublierons pas ses précieux exemples ; en nous unissant toutes nos écoles pour honorer sa mémoire de la tombe qui lui est due, nous ne fixerons pas seulement pour nos successeurs le souvenir de ce vaillant pionnier de la première heure, nous aiderons aussi à accélérer la félicité où il s'élève maintenant, car rien ne peut être plus doux à l'âme de ce chaleureux apôtre de l'amour, que la Fraternité des Spiritualistes.

F.-Ch. BARLET.

TILLY - SUR - SEULLES

Le plan astral est décidément bien agité en ce moment, et nous recevons, sur le plan physique, le contre-coup de cette agitation.

Nous ne pensions pas de sitôt voir les théories de l'occultisme se justifier de si étrange façon, par les faits, et, tout comme un journal quotidien, voilà *l'Int-*

tiation obligée de s'intéresser à l'actualité. Nous comprenons l'effarement que l'irruption d'*images astrales* dans notre vie quotidienne a dû causer aux pontifes du matérialisme, et nous allons parler un peu de ces faits dont tous nos lecteurs doivent déjà posséder la clef.

A propos de Tilly-sur-Seulles nous allons examiner :

- 1^o Les faits produits et leur authenticité;
- 2^o Les diverses tentatives d'explication de ces faits données par les matérialistes, par les catholiques et par les spirites.
- 3^o L'explication donnée par l'occultisme et les rapports de ces visions avec les faits télépathiques.

I. — LES FAITS.

Nous empruntons à l'excellent travail de Gaston Méry sur les *Apparitions de Tilly-sur-Seulles* quelques-uns des faits les plus marquants.

Les apparitions de Tilly ont commencé le 18 mars dernier. M^{me} Couédon, devant plusieurs personnes, les avait annoncées depuis quelque temps déjà. Elle m'en avait parlé à moi-même, dès ma première visite, le 13 mars. Je n'avais pas attaché, sur le moment, une grande importance à cette prédiction : je ne savais même pas alors si le bourg de Tilly existait. Ce n'est que quelques jours plus tard, en lisant les journaux qui rendaient compte des merveilleuses visions, que les paroles de la Voyante me revinrent à la mémoire. Je me rappelai également qu'elle m'avait annoncé que la Vierge apparaîtrait de nouveau à Lourdes et,

prochainement, *de ce côté*, c'est-à-dire à Paris même ou aux environs. La première partie de la prédiction s'est réalisée. Nous verrons s'il en sera de même de la seconde.

Quoi qu'il en soit, dès que je le pus, je partis pour Tilly. C'était dans les derniers jours de mai. Et voici mes impressions à la bonne franquette et sans arrière-pensée :

Le plus simple, pour se rendre à Tilly, c'est de prendre le train à la gare Saint-Lazare, et de descendre à la station d'Audrieu, à quelques lieues de Caen. Là, vous trouvez la guimbarde de l'obligeant M. Morel, patron de l'auberge Saint-François, qui, en une demi-heure, vous conduit à destination. Le trajet, en voiture, par cette saison, est une véritable promenade en paradis. La route est bordée de jardins et de haies en fleurs. Il flotte dans l'air je ne sais quelle odeur sucrée et fraîche. Avec cela, un paysage exquis, gras, vert, où les champs de céréales alternent avec les pâtrages, et où partout neigent les pommiers.

Vous traversez la Seulles au bord de laquelle s'agissent des lavandières, et vous atteignez le bourg. Le père Morel vous débarrasse de votre valise, vous indique votre chambre — et, libre, vous faites immédiatement comme tous les pèlerins : vous courez au *Champ*.

Le *Champ*, c'est un vaste carré d'avoine, situé sur plateau qui domine tous les environs. Vous y arrivez par des chemins ombreux, bordés d'aubépine. Déjà, deux ou trois baraques en toile y sont installées ; on

y vend des photographies, des statuettes de la Vierge, des cierges.

Le Champ a peut-être 150 mètres de large sur 300 mètres de long. A l'entrée, sur un poteau on lit: *On ne blasphème pas ici*. Là-bas, dans le fond, vous apercevez un arbre ébranché, long, penché, qui émerge de la haie. C'est l'orme miraculeux, l'orme autour duquel ont lieu les apparitions. Sur un large espace, le terrain est battu, durci. Avancez. Vous apercevez quelques hommes en blouse, chapeau bas. Quelques femmes en bonnet plat, agenouillées. Avancez encore, et notez bien tous les détails touchants du décor que vous avez sous les yeux.

Au pied de l'orme, une statue de la Vierge étend les bras. A droite et à gauche, deux tableaux naïfs, dans des cadres de bois.

Cela forme comme un autel rustique, qui a pour fond le ciel bleu.

Devant cet autel improvisé, on a creusé un fossé. Aux parois sont accrochés des bouquets, des ex-voto, des chapelets, des images.

Des cierges, plantés en terre, brûlent.

Une barrière, faite de planches, de fils de fer, de poteaux reliés tant bien que mal, protège l'arbre contre la pieuse avidité des visiteurs qui l'ont déjà dépouillé de son écorce jusqu'à mi-hauteur...

C'est là que, depuis deux mois, des milliers et des milliers de pèlerins se sont prosternés, — là que la Vierge s'est montrée, quelquefois à des foules, plus souvent à de rares privilégiés...

Le 18 mars dernier, la supérieure faisait réciter la

prière aux enfants. « C'est demain, leur disait-elle, la fête de saint Joseph. Si vous êtes bien sages, la bonne Vierge vous en récompensera. — La bonne Vierge, fit une des fillettes qui était tournée vers la fenêtre, regardez là-bas, je la vois ! » Toutes les enfants regardent dans la direction que leur indique leur petite camarade, et toutes s'écrient: « Je la vois ! » La religieuse, incrédule, veut rétablir l'ordre. Mais les fillettes continuent à se bousculer pour voir.

La religieuse s'approche de la fenêtre. Et, à son tour, elle voit — elle voit, là-bas, à plus d'un kilomètre dans les champs, à côté d'un grand arbre, une image de la Vierge Immaculée, mains étendues, vêtue de blanc, au milieu d'une grande clarté et d'un ovale bleu que les nuages semblent respecter.

On appelle les enfants de la classe voisine. Elles arrivent avec les deux autres religieuses. Et toutes voient, — soit: soixante personnes environ.

On récite un chapelet. Plus on prie, plus l'apparition est radieuse. Elle avait commencé à 4 heures et quart elle ne disparut qu'à 5 heures et demie.

Les sœurs, ne pouvant croire encore à une manifestation divine, ou craignant qu'on ne se moquât d'elles, recommandèrent aux écolières de garder le secret sur ce qu'elles avaient vu.

Mais comment obtenir le silence de soixante fillettes ! D'ailleurs, le 24 mars, veille de l'Annonciation, à la même heure que la première fois, le même coin de ciel s'éclaira de nouveau. La vision dura jusqu'à six heures. Le lendemain de la fête, même apparition, mais si brillante que les fenêtres de la classe semblent illuminées.

Soudain, d'une seule voix, toutes les fillettes s'écrirent :

« Notre bonne mère joint les mains. »

Et, instinctivement, toutes joignent les mains.

Le jeudi, jour de congé, pas d'apparition, malgré le chapelet récité par les pensionnaires et les maîtresses.

Le vendredi, jour de la Compassion, après le premier chapelet, rien encore. Mais, au commencement du second, une des sœurs qui, touten voyant, ne voulait pas croire à la présence réelle de la Vierge, fut, par une force invincible, obligée de se tourner du côté de l'apparition. Elle jeta un cri : « La voilà ! » Au même moment, les enfants s'exclamèrent : « La Sainte Vierge a du sang sur le côté gauche. » C'était vrai pour toutes. Une tache rouge était très distincte sur le vêtement blanc, à la place du cœur.

Le samedi, l'apparition dura pendant toute la classe de l'après-midi.

Ce jour-là, les sœurs — un peu émues des commentaires qu'on faisait sur leur compte — voulurent faire constater par plusieurs habitants du bourg, que ni elles ni les enfants ne rêvaient. Sept personnes furent admises dans la classe. Elles prièrent avec les enfants et virent l'apparition pendant la récitation de tout le chapelet. A un certain moment, la Vierge joignit les mains, comme les autres jours. Tous les assistants le remarquèrent. Parmi ces assistants, il y avait M^{me} Le Jamtel, la femme du maire.

Le dimanche des Rameaux, M^{me} Duclos et sa nièce, M^{me} Hélène Régnier, virent l'apparition. Il était neuf

heures du matin. De l'école, à la même heure, on la vit également.

Tous les jours suivants, le même spectacle se renouvela jusqu'au jeudi saint.

Le mardi, 31 mars, l'apparition fut plus brillante que jamais. Et ce jour-là, à l'école, l'émotion fut telle que tout le monde pleura.

On m'avait dit que M. L..., un officier ministériel des environs, avait eu, lui aussi, une vision. Son témoignage me parut devoir être particulièrement intéressant. Je fus trouver M. L... C'est un homme de trente-cinq ans, licencié en droit, d'esprit très pondéré, fort aimable, mais, par profession, très peu porté au mysticisme. Il me fit le plus charmant accueil et il me dit :

— Je me trouvai, le 9 avril, vers six heures du soir, avec plusieurs personnes, dans la cour de M^{me} Travers. Tout à coup, Louise Polinière, qui était en train de traire une vache dans un herbage voisin, lâche sa bête et, comme poussée par une force irrésistible, court au champ, en hâte, sans même gagner le chemin, en se faufilant par les brèches des haies. A ce moment, au-dessus de la cime de l'orme, nous vîmes très distinctement l'image de la Vierge. Les ondulations du voile étaient très nettes. La tête était inclinée à droite. A un certain moment, elle se retourna à gauche. Je ne pouvais en croire mes yeux. J'avais des jumelles sur moi. Je les pris, les ajustai, les dirigeai dans la direction de l'apparition. Je ne vis plus rien. Je les remis dans ma poche et alors je revis l'apparition aussi distinctement qu'auparavant. Cela dura un

très long moment. J'eus tout le temps d'analyser mes sensations. Je n'étais certes pas halluciné. Je peux même vous en donner une preuve. J'avais dans une main ma canne, et dans l'autre un bouquet de verdure. Je portai le tout sur une brouette, à quinze pas de là. J'enlevai mon chapeau. Je revins à l'endroit d'où j'avais aperçu l'apparition. Je la revis comme auparavant. Mes amis qui m'entouraient la virent comme moi. Nous nous communiquions nos impressions. L'image était la même pour nous tous. Il est impossible d'admettre que j'aie été le jouet d'une illusion.

Là-dessus, M. L... appela sa domestique.

« Je vais, d'ailleurs, vous donner une preuve, reprit-il, que, en dehors de mon cas, certaines apparitions n'ont pas été, sûrement, de simples hallucinations. »

La vieille servante — Zénaïde Brot, — apparaissait.

Et la vieille servante dit :

« C'était le jeudi saint... J'étais allée au Champ, et je m'étais arrêtée près du poteau, pour dire mon chapelet... Alors je vis, aussi nettement que je vous vois en ce moment, deux colonnes blanches se former... Elles montaient, montaient..., puis elles se rejoignirent, décrivant un cintre. »

En parlant, Zénaïde Brot élève parallèlement ses deux mains, puis elle les réunit au-dessus de sa tête. Ensuite elle tombe à genoux.

« J'étais ainsi prosternée, continue-t-elle... Alors, pendant plusieurs minutes, la Vierge, dans la posi-

tion de la Vierge miraculeuse, m'apparut au fond de l'espèce de chapelle, formée par les deux colonnes.

— Or, intervint M. L..., au moment où Zénaïde avait cette vision, plusieurs personnes, avec qui, certes, elle ne s'était pas concertée, puisqu'elle ne les connaissait pas, avaient la même vision exactement à douze cents mètres de là. Cela prouve bien qu'elle n'était pas imaginaire. »

Jeudi 23 avril. — M. Delarbre, conseiller d'arrondissement, voit dans la journée la Vierge Immaculée, cheveux chatains, dorés et blonds sur les tempes. Robe blanche.

Même vision pard'autres personnes en même temps, Le soir, au Champ, M. Delarbre aperçoit une croix taillée, parfaitement lumineuse. En même temps que lui, M. Bouet, de Caen, la voit distinctement. M. Blouet, de Saint-Manvieu, l'aperçoit aussi, mais imparfaitement.

Le même soir, ont vu : Eugène Le Masle, un enfant de Bayeux, le jeune Lecaudey, quatorze ans, et le petit Bellenger, six ans, de Villy-Bocage.

Vendredi 24 avril. — M. Hamet, courrier, à 9 heures et demie du matin, voit un nuage et au milieu une véritable miniature de chapelle.

Dimanche 3 mai. — M. Hellier, garde, voit pendant cinq minutes. Il dit que la Vierge est vêtue comme une communiante.

M. Clément, cantonnier, avait déjà vu ainsi.

M. Guérard, de Saint-Lô, a vu la Vierge sourire.

A 11 heures du soir, quatorze personnes voient

dans l'herbage en pente, qui se trouve de l'autre côté de la haie du Champ, trois boules de feu. La plus grosse semblait traîner les deux autres, toutes les trois montaient en roulant à terre dans la direction de l'ormeau. Quand elles furent près de l'atteindre, la Vierge soudain apparut, et les trois globes de feu s'éteignirent subitement en laissant échapper trois petits nuages de fumée.

Diamètre approximatif des boules de feu : 75 à 80 centimètres.

Dimanche 10 mai. — Henri Gautier, peintre à Granville, à 5 heures du soir, voit la Sainte Vierge, les bras étendus. Il y a six apparitions successives, de dix minutes chacune. Plus on prie, plus elles sont brillantes. A la cinquième, Henri Gautier voit un Christ tellement douloureux qu'il se met à pleurer à chaudes larmes.

M^{me} Pierre Desobeaux, de Hottot, voit aussi la Sainte Vierge ; à ses pieds est une banderole portant ces mots : « Je suis la reine des Cieux ».

L'apparition dure de sept à huit minutes.

Au même moment, à 1,000 mètres de là, M^{me} Tesson, de Caen, avait la même vision. Ces deux personnes ne se connaissaient point.

Le même dimanche, M^{le} Fauvarque, de Lille, a vu la Vierge, puis un crucifix.

Jeudi 14 mai (Ascension). — Quatre-vingts personnes, de 7 heures et demie à 8 heures et demie voient un calvaire lumineux au milieu d'un nuage qui projette à la fin ses rayons sur une Vierge Immaculée.

Le Calvaire avait sa base le long de l'arbre. Trois cents autres personnes présentes n'ont vu que le nuage.

Le soir, une personne de Fontenay a vu une tête sanguinolente.

II. — TENTATIVES D'EXPLICATION DES FAITS.

Le premier mouvement des matérialistes les a portés à expliquer tout cela par l'hallucination, puis par l'hystérie de certains sujets ; enfin, n'y comprenant plus rien, à mesure que les témoins devenaient plus nombreux, les matérialistes ont dit : « Ils sont tous fous » et ont tourné les talons selon leur louable habitude quand un phénomène les embarrassait. Étudions une à une les hypothèses des matérialistes.

HALLUCINATION. — L'Hallucination correspond, dans le cas le plus général, à la formation d'une image dans l'imagination d'une personne qui croît que ladite image est devant elle et extérieure.

Si une seule personne à la fois avait vu l'apparition, si même plusieurs personnes voyant l'apparition (ou disant la voir) avaient décrit des images différentes, on pourrait croire à l'hallucination individuelle ou collective.

Mais, quand trente enfants à *la même seconde* joignent les mains en s'écriant : « Notre bonne mère joint les mains », quand quinze cents personnes de toutes les classes et de tous les mondes ont minutieusement décrit la même image, il faut bien, sous peine de mauvaise foi évidente, laisser de côté l'hallucina-

tion individuelle ou collective et admettre qu'effectivement l'image est *objective* c'est-à-dire placée hors des individus qui l'observent. Rabattons-nous sur d'autres explications.

SUGGESTION ET AUTOSUGGESTION. — Il est incontestable que plusieurs des « voyantes » habituelles sont en état hypnotique et surtout en catalepsie. Le rapport du chanoine Brettes à la Société d'études psychiques de Paris constate que, pendant la vision, certaines des voyantes étaient absolument insensibles et qu'on pouvait leur fermer les yeux sans que la vision cessât, que chez d'autres on pouvait placer un chapeau devant les yeux sans que le sujet cessât de voir. Et cependant l'avis des voyantes est unanime et *simultané* quant aux « gestes » de l'apparition. De plus, si six personnes sur quinze cents sont dans une des phases hypnotiques, il est indéniable que toutes les autres ne peuvent être dans cet état. Il faut donc conclure que, comme dans tous les phénomènes continus, il y a eu production de suggestion et d'état cataleptique chez une infime minorité (6 sur 1,500) des personnes ayant « vu », mais qu'il est impossible, à moins de mauvaise foi, d'étendre cet état à l'immense majorité des gens qui ont constaté personnellement, le phénomène.

Une remarque qui, de plus, est très importante c'est que, dans certains cas, il y a des assistants qui ne voient qu'une « vapeur » alors que d'autres voient l'image réelle. Dans un cas de suggestion, tous verraienr de même.

Il est donc, à notre avis, impossible, à moins de

faire preuve d'ignorance des faits ou de mauvaise foi, de nier l'existence objective des phénomènes de Tilly. Voyons maintenant quelles explications ont été proposées.

Nous passerons sur les « projections électriques, sur la combustion des fosses à chaux » et autres naïvetés et nous chercherons d'abord une opinion qu'il est utile de connaître en l'occurrence : c'est celle des catholiques.

LES CATHOLIQUES. — Bien intéressant à ce point de vue le long rapport présenté par le chanoine Brettes à la dernière séance de la Société d'études psychiques. Le chanoine dit bien qu'il parle seulement *en son nom personnel* et défend par avance l'Eglise des opinions qu'il va émettre. Après une analyse rigoureuse des faits observés, de laquelle semble découler, du moins pour un catholique, la certitude de l'apparition de la Vierge, le rapporteur conclut... au diable, et cela pourquoi ? A cause d'un argument de scholastique qui fait dire à la théologie :

« Un esprit de lumière ne peut pas prendre la figure d'un esprit de ténèbres, tandis qu'un esprit de ténèbres peut prendre la figure d'un esprit de lumière. »

Comme on est heureux après de telles conclusions de s'en tenir au gros bon sens pour juger de semblables phénomènes ! Ainsi, pour certains catholiques éminents, c'est le « diable » qui pousse toute une contrée vers l'autel et le confessionnal délaissés à seule fin sans doute d'aggraver son supplice en « se faisant enrager ». Le diable en catholicisme me semble bien jouer le rôle

de la suggestion et de l'hallucination en science officielle ; c'est la solution toute trouvée de tout problème un peu compliqué.

Et cependant, si j'étais prêtre, je me méfierais beaucoup de telles conclusions à propos de Tilly ; car je saurais de par mon histoire contemporaine que les apparitions de la Vierge en Alsace (1873) aussi bien que celles de Lourdes ou de la Sallette ont été, au début, mises sur le compte du diable. Il a fallu en rabattre depuis, et nous avons la conviction que, pour Tilly, il en sera de même, au point de vue catholique.

LES SPIRITES. — Les spirites attribuent tout cela à des phénomènes produits par des esprits. La doctrine spirite se trouve en effet assez embarrassée devant l'apparition du « Lion mangeant une croix » ou d'autres analogues sans parler des boules de feu, car tout ce symbolisme sent son « occultisme » d'une lieue. S'il est à première vue assez aisé d'expliquer d'une manière approximative les faits de M^{me} Couédon par l'incarnation, on avouera qu'il est assez difficile d'admettre la *matérialisation* de la Vierge, à moins d'être de l'école de Lacroix, l'immortel auteur de mes *Expériences avec les Esprits*, qui batifolait avec M^{me} de Girardin après sa mort et priait Jésus de venir l'aider à « dépouiller » Alfred de Musset de ses peaux supplémentaires produites par les vices. Et, même alors, que viendrait faire le lion et la croix, ainsi que tous les tableaux qui ont défilé devant les assistants ?

J'en reviens donc à l'occultisme que je considère comme le plus apte à donner la clef de ce phénomène, et je vais tâcher de résumer de mon mieux les ensei-

gnements traditionnels à cet égard et les preuves nouvelles que Tilly vient donner à ces enseignements.

• • •

3. L'OCCULTISME. — Si nos lecteurs veulent bien se reporter à notre étude : *Qu'est-ce qu'une apparition ?* parue dans le numéro de février 1896 de *l'Initiation*, ils auront vite la clef de ces faits qui se rapportent aux « images astrales ».

Demandons-nous d'abord : *que voient exactement les voyants ?*

Est-ce la Vierge elle-même, descendant des cieux ? A cette question nous répondrons NON, *dans la majorité des cas*. Car nous ne prétendons pas trancher ici une opinion théologique.

Nous disons non, car plusieurs observations nous montrent que certaines de ces apparitions (et pour nous la majorité) se rapportent soit à des reproductions objectives *d'images physiques*, soit à des reproductions des statues de la Vierge existant déjà.

Voici nos preuves.

Plusieurs voyants ont vu à différentes reprises la Vierge le front ceint d'un bandeau dans lequel sont enchâssées deux grosses perles. Or ce détail ainsi que le reste de la description est la preuve que l'image qui apparaît dans ce cas est celle de la statue de la Vierge qui se trouve dans l'église de Tilly.

Le quincaillier qui a vu si nettement qu'il a pu dessiner la vision, décrit une *statue de pierre* de la Vierge à la couronne de laquelle il manque un fleuron.

D'autre part les autres visions, le Christ, le Lion et la Croix, la Croix lumineuse, les trois boules de feu constituent *le langage symbolique* employé par l'astral dans tout l'Occident. Les occultistes sont du reste bien au courant de ce genre de communications.

Ainsi, pour nous, la plupart des visions qui ne se rapportent ni à une suggestion ni à une auto-suggestion sont des visions *d'images astrales* et sont dues à des vibrations toutes particulières du plan astral à cet endroit. Quelle est donc la cause approximative de cette vibration ?

L'histoire ésotérique nous apprend que les images astrales n'apparaissent aux foules qu'au moment de graves événements. L'Ame de la Celtide avertit les Blancs de leur perte prochaine, nous dit Fabre d'Olivet, et sauva la race de la destruction. L'invasion des Huns, l'invasion des Anglais (Jeanne d'Arc) provoquèrent les réactions de l'Ame de la France, et le plan astral s'illumina ; faut-il donc voir à Tilly la place où sera écrasée une invasion américano-anglo-germaine ? L'avenir nous l'apprendra.

Mais il ne faut pas oublier non plus que Vintras ébranla fortement par ses pratiques le plan astral à cet endroit et qu'il y mourut. Il y avait donc prédisposition à ce genre de manifestations à Tilly.

Maintenant nos lecteurs savent ce qu'on appelle un *courant d'aimantation magnétique*.

Dès la première vision collective, le centre où s'est produit cette vision devient un accumulateur considérable de force psychique. Chaque vision nouvelle, chaque extase, chaque prière fervente aimante ce centre

en raison directe du carré de l'action produite (c'est-à-dire qu'une aimantation de 4 produit une accumulation de 16 de force psychique). Qu'on calcule alors le centre d'action formidable que représentent les 1,500 voyants de Tilly, ou les millions de visiteurs de Lourdes depuis la création de ce pèlerinage. Il en est de même pour la Sallette et, en petit, pour toutes les Eglises ou chapelles votives. C'est une source réelle et permanente de ce que les profanes nomment des miracles, et ce sont en effet des miracles de foi et d'amour divin en ce siècle de scepticisme et d'athéisme. Qu'il suffise à nos lecteurs de savoir que des protestants comme le Père Vignes a côté d'initiés et de réalisateurs comme Philippe produisent des faits de guérison analogues, et l'on comprendra pourquoi nous nous refusons à admettre que le diable guérisse à Tilly pas plus qu'à Lourdes. Il s'agit, dans l'un et l'autre cas, d'un phénomène de même ordre, et les assistants aident beaucoup par leur foi et par leurs prières à la production des phénomènes.

Condensation de force psychique à Tilly sous l'influence d'une vibration intense du plan astral en ce lieu.

CLEF OCCULTE

Manifestation sur le plan physique du plan astral.

Accroissement de l'aimantation du centre par l'adjonction des forces psychiques humaines.

Influence divine réelle ou courant prophétique ou influence médiate des actes de Vintras.

FAITS PHYSIQUES

Apparition objective de la Vierge aux 30 enfants de l'école.

La Prière, les cantiques ainsi que l'action des extatiques rendent les apparitions plus lumineuses.

Le plan astral devient plus perméable à mesure que la force condensée s'accroît.

Ces faits de vision objective créent dans le translucide des passions nerveuses, des images subjectives.

Désilé d'*images astrales*. Les assistants fournissent la force psychique nécessaire à ces apparitions.

Action des Étres astraux et des Élémentaires. Reflet des désirs des Assistants.

Réaction de la force psychique condensée et des prières sur les assistants.

Le nombre des croyants augmente.

A côté des voyants quelques cas de suggestion, d'autosuggestion et d'extase hypnotique se manifestent.

Les visions se précisent et se multiplient. A côté de la Vierge on voit le Christ, des religieuses, un lion et une croix, etc.

Certaines visions portent des banderolles avec des lettres écrites dessus.

Des guérisons miraculeuses se produisent. Tous les assistants « sentent » une *impression caractéristique et spéciale*.

Cependant nous ne voudrions pas faire preuve, à notre tour, d'exclusivisme ou de sectarisme.

Aucune des apparitions, d'après ce que j'en sais du moins, n'a parlé, et, si dans beaucoup de cas on peut voir nettement des images astrales, il en est d'autres quoique en petit nombre, où la plus grande prudence est indiquée. Nous donnons donc les conclusions précédentes comme celles auxquelles nous nous rattachons, d'après les faits que nous avons étudiés ; mais nous sommes prêts à modifier ces conclusions si de nouveaux phénomènes viennent nous signaler une nouvelle voie.

PAPUS.

L'Amour et les Doctrines

A MADAME PAPUS.

Le commandement suprême et le Bien parfait, c'est l'*Amour*. Ensuite viennent les doctrines qui voilent et figurent tout d'abord cet *Amour*, puis s'obscurcissent vivement.

Alors, les hommes se battent avec les doctrines.

L'Amour unit, les doctrines divisent. Le Mal profond qui désole la Terre, c'est l'Esprit doctrinaire ; il exerce ses ravages dans toutes les Églises et hors des Églises.

Le commandement suprême, c'est l'*Amour*. Aucune doctrine ne peut réclamer ce commandement comme étant le sien propre. Elle commence à mentir, en disant cela. Elle continue le Mensonge et la Perversion des hommes, lorsque ensuite elle prétend même se substituer à l'*Amour*. Une doctrine n'est pas mauvaise en soi-même , elle est mauvaise quand elle est *exclusive*. Elle est alors satanique, puisque *Satan, c'est l'Adversaire* ; c'est la teinture infernale qui salit toute beauté, qui déforme toute Vérité.

L'*Amour* est inscrit dans le cœur de l'homme. Il faut aimer vraiment l'*ignorance*, ou la mauvaise foi pour excommunier les civilisations antiques ; on présente des pays divers de la Terre avant d'en avoir fait l'examen sincère.

C'est l'*Orgueil* qui possède l'homme, lorsqu'il dit : *Ma foi est la seule véritable.*

Une foi basée sur l'orgueil ne saurait être bonne et véritable ; par le fait même qu'elle divise les enfants du même Père Céleste, elle prouve assez qu'elle est mensongère, funeste, *satanique*.

Puisque le même *soleil* de la nature éclaire tous les hommes, comment osez-vous prétendre que le même soleil spirituel n'éclaire pas tous les hommes ?

O cœurs étroits, cerveaux déprimés, il vous faut toujours des idôles ! Le Dieu de la Bonté pour toutes les créatures, le Dieu de l'Immensité des Mondes, le Dieu dont la sollicitude conserve avec autant d'Amour le grain de sable et l'étoile, le Dieu enfin qui embrase le Séraphin et qui aime les *inférieurs* eux-mêmes et les rappelle dans son sein, vous le refusez ; cette Mère divine, affectueuse au-dessous de toute affection, vous l'ignorez.

Et vous osez dire que votre rêve mesquin, *méchant même*, — car c'est la *Méchanceté* qui enfanta la grâce arbitraire pour les uns, la damnation éternelle pour les autres, — dépasse la conception grandiose, sublime, que nous avons de la *Bonté suprême* ! Vos paroles froides, égoïstes, vous jugent. Vos fruits, ce sont vos actes de guerre aux hommes qui n'ont pas votre culte, de guerre entre les peuples. *Au nom du Dieu d'Amour*, vous admettez et perpétuez les plus exécrables forfaits, les injustices sociales les plus flagrantes.

Oh ! puisse l'Humanité voir bientôt comme vous êtes menteurs ! *pharisiens maudits, race de vipères qui sous prétexte de longues prières ruinez les veuves et les orphelins* ! C'est pour l'Humanité tout entière

que le Christ est venu, c'est contre vous qu'il s'est élevé.

Le tas de mauvaises herbes qu'il voulait brûler, c'est vous-même ; vous avez introduit la trahison jusque dans sa maison ; vous avez conclu le pacte avec les riches et les rois de la guerre, mais patience ! la fin de votre règne approche. O peuple ! n'écoutez pas les voix perfides de *ceux qui, vous ayant dupés dans le passé, ne sauraient davantage vous bien guider dans l'Avenir.*

Pas de recul donc ! EN AVANT !! VERS L'AMOUR MÊME, VERS L'HUMANITÉ UNE ! Renversez toutes les doctrines pour adorer Dieu seul, l'AMOUR INFINI et sa JUSTICE parfaite qui est la Loi unique, inviolable, de toute vie, la règle de l'Univers entier à travers toutes ses profondeurs.

Aimez-vous les uns les autres avec ardeur.

Que votre Amour soit inscrit au fond de votre cœur ! C'est la clef d'Or du Paradis !...

Le Cérémonialisme est le fruit naturel de la Doctrine, lorsque *la lampe qui éclaire le sanctuaire* cesse de briller. A mesure que cette lueur tutélaire, qui vivifiait le dogme, s'éteint, le Cérémonialisme, cessant d'être équilibré par l'Amour, engendre le Sensualisme passionnel, la croyance à la réalité des choses sensuelles et à l'efficacité des actes externes. Le Sensualisme religieux devient enfin le Matérialisme. Celui-là voit bien qui voit une même chose en ces deux choses.

Le Matérialisme est l'enfant direct du Pharisaïsme.

Les Pharisiens ont eu deux redoutables adversaires : *Jésus, saint Paul.* Tous deux ont réduit la Loi à l'unique commandement d'aimer (quiconque a le cœur et l'esprit libres peut s'en assurer par une nouvelle lecture attentive des Évangiles et des Épîtres de saint Paul).

Alors ce furent les premiers temps du christianisme, la simplicité première, et le Saint-Esprit descendait sur les frères, en ce temps-là.

Ils guérissaient, ils prophétisaient, ils avaient le don des langues, ils étaient dans la joie perpétuelle que donne à ceux qui l'aiment par-dessus tout la sainte Vérité ; ils avaient l'Enthousiasme irrésistible et la foi qui soulève les montagnes ; ils couraient au martyr en chantant la gloire du Dieu d'Amour, *notre Père* ; ils passaient de la mort terrestre à la vie céleste sans en avoir conscience, car ils participaient à cette Béatitude divine qui défie la Douleur et la Mort.

Heureux temps où l'on aimait jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la *folie !* (selon les hommes, mais Sagesse selon Dieu).

Tristes temps que ceux d'aujourd'hui, où les pharisiens pontifient dans les Temples, après avoir crucifié le *Christ social*, où les savants pharisaïques dupent ceux qui sont restés hors des temples.

Aujourd'hui, les prêtres *ne guérissent plus en imposant les mains* ; ils ne prophétisent plus. Aveugles, ils conduisent des aveugles ; ils continuent à mettre le vin nouveau dans les vieilles outres, et le vin nouveau qui fermenté crève les vieilles outres et se répand. Tout cela est clair, limpide, devant l'œil spirituel, et 1,896

ans n'ont pas changé grand'chose à ce qui était au temps de Jésus.

Ne mettons donc pas la lumière sous le boisseau ; ce que nous savons, crions-le sur les toits.

Je dis que l'Eglise a perdu les dons du Saint-Esprit ; inutile pour elle de se prévaloir des quelques *saints exceptionnels* comme saint François d'Assises, saint Vincent de Paul, etc., qui furent saints, parce *qu'ils aimèrent et non parce qu'ils pratiquèrent* ; car nombreux sont ceux qui pratiquent et rares ceux qui aiment.

Ceux qui pratiquent sont les fils des pharisiens ; ceux qui nient sont les enfants des sadducéens ; ceux qui aiment sont les frères de Jésus et les disciples de saint Paul. *Voilà qui est vrai.*

Le Saint-Esprit ne saurait pénétrer les Matérialistes ; j'entends par Matérialisme tout culte dans lequel domine l'erreur sensuelle, soit dans les Eglises, soit hors des Eglises.

Par le Spiritualisme seul, on peut recouvrer les admirables facultés perdues pour nous, mais *latentes en chacun de nous*.

Les dons du Saint-Esprit ne sont plus nécessaires, répondent les prêtres interloqués par le *désaveu céleste de leurs doctrines*.

Nous répondrons qu'ils n'ont jamais été plus nécessaires qu'à cette époque où nous vivons.

La foule a une telle soif du Merveilleux qu'elle se jette à genoux devant la plus vulgaire apparition projetée par les *habitants de l'Astral* qui ont grand intérêt à maintenir l'asservissement des hommes sous l'Ignorance.

Les Eglises ne possèdent plus les *dons de l'Esprit*, (qui n'ont jamais manqué cependant à certains hommes dans tous les temps et les pays), parce qu'elles sont hors la Voie.

Protester et se révolter ne sert de rien, contre l'évidence ; c'est de la passion, rien de plus. Si nous parlons ici, c'est précisément pour surélever la Vérité au-dessus de la *Passion*, au-dessus de l'*Instinct*.

Les pharisiens d'aujourd'hui ne sont-ils pas les mêmes que ceux d'autrefois ? Les princes des prêtres ne sont-ils pas encore prêts à crucifier l'*Amour* (que Jésus figura pour notre génération) ?

Nous pouvons affirmer ici, — connaissant des *faits* à l'appui, et pour rendre témoignage à la Vérité, — que tout homme qui brûle les écorces, les dogmes, les formules, les doctrines pour se livrer au culte exclusif de l'*Amour pur de tous les êtres*, pour se baigner dans l'*Harmonie Universelle* et s'identifier à l'*Essence* des êtres et des choses, retrouve ces facultés merveilleuses, latentes chez tous les hommes, prérogatives naturelles de l'homme régénéré, qu'il soit Indou, Chinois, Persan, Africain, Européen, etc., peu importe !

A la grande confusion de nos étroits sectaires religieux ou scientifiques — car l'esprit de ces deux sortes, est le même, — je puis dire que des saints Mahométans, aujourd'hui encore, accomplissent des prodiges par la connaissance des mystères de l'*Amour*.

Inutile de sortir le diable de sa boîte pour répondre ici ; car ces prodiges sont accomplis au nom de *Dieu et de l'Amour*. Or Dieu ne saurait se diviser contre

lui-même et tromper son enfant qui l'aime et le glorifie : *LUI, l'Unité pure, l'IDENTIQUE, le véritable Nous-mêmes.*

Et l'homme qui aime et retourne au *Centre*, retrouve bien d'autres facultés plus merveilleuses encore, à *l'infini*; *mais que chacun cherche !*

Les choses saintes ne doivent pas être profanées et livrées aux pourceaux.

Est pourceau quiconque aime la matière.

Est homme et fils de Dieu quiconque aime l'*Esprit divin* et se livre à lui, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces et de *tout son Être*.

Claude de Saint-Martin, l'admirable philosophe *ésotérique*, fondateur du bel ordre *Martinisme*, qui conserve et cultive à l'époque actuelle ces traditions et les enseignements sublimés, donna tout le secret, en ces mots : *Réintégration dans l'Unité, par l'Amour.*

Quelques hommes vivant parmi nous, ont des preuves de la *réalité* merveilleuse des promesses contenues en ces mots que je répète, vu leur extrême importance et parce qu'ils ont, je crois, la formule ou maxime essentielle du Martinisme : *Réintégration dans l'Unité par l'Amour.*

C'est la fondamentale; il ne faut pas l'oublier.

C'est le guide sûr à travers les voyages les plus hardis.

Celui qui s'aura *s'abstraire* avec constance en Dieu, l'*Esprit pur*, l'*Amour pur*, l'*Unité suprême*, qui seul, EST, au-dessus des vaines *apparences de Temps et d'espace*, pourra lire directement dans le *grand livre*

de feu qui contient tout objet de Savoir et de Pouvoir, dont la *Nature* est le *Voile transparent* pour celui que l'*Esprit saint illumine*.

Utiles, certes ! est l'étude des *lettres*, non celles des dogmes que déformèrent les siècles d'ignorance, mais celles des traditions secrètes de tous les pays.

Elles disent toutes la même chose ; c'est une confirmation véritablement précieuse pour le disciple.

Avant la manipulation directe et la *Connaissance* des mystères profonds de l'*Abyme*, l'homme y peut déjà constater l'UNITÉ parfaite d'enseignement et de méthode.

Hermès, la Kabbale, les Védas, les Kings chinois, la Magie chaldéenne, le Zend-Avesta persan, la Mythologie grecque, la Science des Druides, les Alchymistes, etc., etc., toutes ces écritures divines s'ouvrent et s'unifient.

Le disciple peut, en passant, retrouver la genèse de toutes les religions, leur raison d'être, leur vie et leur mort ou plutôt, leurs *transformations*. Elles sont comme les vagues de la *grande Mer* ; elles en viennent, elles l'ignorent, elles y retournent après l'existence éphémère correspondant au temps de leur manifestation.

Toutes les âmes aussi sont dans la grande Ame, ainsi que des vagues dans la Mer, ainsi que les souffles dans l'Air.

La Science moderne confirme cette Science antique et *toujours jeune* ; mais, devant elle, à peine semble-t-elle une vague fumée devant un grand incendie.

Eternel brasier, puisses-tu nous consumer !

Lorsque le disciple sait faire le Sacrifice de toute Science et se déclarer *ignorant*; lorsqu'il sait abdiquer le Moi et les sens externes, pour devenir *Lui* et le *Ciel*, il obtient une vision béatique qui l'affranchit à jamais de l'incertitude; il peut s'élancer *en avant* sans crainte.

Encore une fois, nous affirmons que les faits se passent ainsi, qu'ils sont très réels. Nous en témoignons pour rendre hommage à la *Vérité suprême*, en dehors de laquelle il n'est point de *Paix* pour l'Ame.

Dans un esprit très véridique, nous affirmons que celui qui n'a pas su rejeter toute doctrine, cherchera vainement la *Contemplation de la Vérité sans voiles*, de la *Beauté pure, originelle*. Il ne saurait davantage goûter le *Bien ineffable*.

La foule préfère le Mensonge qui épouse ses amours inférieures et ses opinions préconçues; *rares, très rares* sont les étudiants assez courageux pour briser toute entrave. Ceux qui entendront pourront suivre ce chemin :

Amour, Abstraction, Silence, Volonté, Amour. Ils connaîtront la *Douceur inexprimable* qui fait mépriser toute richesse et toute vanité, à ceux qui ont choisi cette voie.

Tant que les hommes *ne savent pas*, ils aiment les disputes mesquines de mots, les combats de la Passion.

Leur Dieu véritable s'appelle Egoïsme et Violence. J'ai relevé dans un très intéressant rapport d'*Ochorowicz* sur la fraude et les expériences de Cambridge (voir p. 243, de l'*Extériorisation de la Motri-*

cité, édité chez Chamuel, par M. de Rochas, cette phrase profonde, résultat d'observations précises, sur les phénomènes médianimiques : « Lorsqu'une idée préconçue donne le cercle, le contrôleur suggestible ne verra et ne sentira que ce qui est conforme à cette idée »).

Voilà, j'espère, une remarque maîtresse qui vaut la peine qu'on s'y arrête.

Au lieu d'un petit cercle, modifiez l'échelle et voyez un grand cercle, une grande chaîne sympathique, une fraternité, une secte, une Eglise, et vous aurez la clef de tous les parti pris. de toutes les erreurs et de tous les fanatismes.

Voilà comment celui qui s'ensevelit dans une idée, dans un culte, ne voit plus que nuit hors de ce culte, et que lumière dans ce culte et cette idée. L'observation que je fais ici est dure pour beaucoup, peut-être ; mais elle est vraie. Si les hommes ne sont pas conformes à la Vérité, tant pis pour eux ; car une seule chose est bonne, *la Vérité*.

Je renvoie, à ce sujet, au très bel article de Stanislas de Guaita sur les *Mystères de la Multitude* (*Initiation* de janvier 1896).

En résumé, toute idée préconçue ferme la porte du sanctuaire. Combien donc avait raison l'éminent et brillant occultiste, *Eliphas Lévy*, quand il disait que « nul n'entre ici, s'il n'a dépouillé toute opinion préconçue, tout parti pris. » (C'est le sens de la phrase, sinon le texte exact.)

Combien donc est nécessaire au disciple la baguette du *Silence* qui sépare les Oui et les Non qui vont tous deux à deux, on le sait.

Avec la baguette du *Silence* on domine, *on commande*. Les hommes sectaires sont roulés dans les reflets de la Roue éternelle des choses relatives (*Tarot, Rota*) ; ils ne connaissent pas la *Splendeur immaculée*, l'*Être des Étres* qui plane au-dessus de la *Maya* : ils ne sentent pas l'Essence divine qui, d'une subtilité infinie, déifie toutes barrières.

Heureux ceux qui entendront !

Le véritable Martiniste fuit le Monde et les doctrines ; *il ne sera pas sectaire*. Il sera donc élevé par-dessus le *Mensonge* et l'*Orgueil*. Il s'efforcera vers le *Réel* qui est l'**IDENTIQUE**, le même en tout est partout.

Afin de connaître l'**IDENTIQUE**, il cherchera l'*Union divine* qui est l'*Égalité d'Ame*, ainsi que nous le déclare la *Bhagavad-Gîta*.

Lorsqu'il sera caressé par la pure flamme du Foyer divin qui est très près de nous, au centre de nous-même, le *Père en secret*, le *Soi radieux*, étincelant qui nous rappelle, alors il sera le *frère dévoué jusqu'à la mort*, pour l'*Humanité tout entière*, il sera l'ami de toute créature ; son amour devra traverser toutes les sphères et ne connaître aucune limite. Il n'opposera pas une doctrine particulière à une autre doctrine ; car ce serait perpétuer la guerre qui les fait toutes subsister.

Il ignorera les doctrines, les frontières ; il ne les *verra plus* et ainsi ne les vivifiera plus. Il ne verra que l'**IDENTIQUE DIEU** ; inversement **DIEU LE VERRA**. Alors, il connaîtra toutes choses et goûtera la *Paix divine* que nul ne saurait lui ravir.

Le véritable Martiniste est un *frère du Silence*.

Qu'il sache reconnaître les *frères du Silence* en toutes circonstances. Ceux-ci se connaissent entre eux; la foule, qui aime le Bruit, ne les connaît pas.

Celui qui écrit ces lignes n'est qu'un *très médiocre aspirant*, il témoigne de faits merveilleux qui sont les facultés d'hommes qu'il connaît; il sait aussi que d'autres viendront plus tard sur la terre, qui seront purs, puissants et resplendissants comme les puissances du Ciel même.

Aussi, l'Humanité ne sera pas toujours sans guides et sans Union.

Mais, auparavant, il faut qu'elle se repente et qu'elle abandonne l'orgie matérielle, immonde, qui est devenue sa règle unique de Vie. *Elle va souffrir*, mais dans le lointain sont des jours radieux. *Ne vous troublez donc pas et serrez-vous cœur contre cœur.*

Paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté, paix aux bienveillants. Ayez la foi invincible en la Vérité pure qui plane au-dessus de toutes les doctrines religieuses ou néantistes; *communiquez cette foi à vos frères.* C'est là le Bien qu'il faut vouloir et qu'il faut faire.

Fuyez donc les doctrines, cherchez l'*Unité divine, aimez tous vos frères de toute la Terre.*

L'Amour vous donnera toutes choses.

AMO.

SATANISME

Dans les rangs des aspirants au savoir occulte et dans ceux des théologiens de pacotille, le Satanisme est une question à l'ordre du jour. Des aspirants au savoir occulte ont protesté contre l'épithète de *satanistes* qu'on leur octroyait, sans trop savoir de quoi il s'agissait, pas plus que ne le savent ceux qui la leur envoient. On se dispute toujours sur les choses qu'on ne comprend pas, et, s'il y a une chose (ou un mot) incomprise dans le monde, c'est Satan.

Pour les catholiques qu'est-ce que Satan? L'esprit du Mal opposé à l'Esprit du Bien qu'ils appellent Dieu, leur dieu naturellement. Mal, Bien, sont des termes et des idées qui pourraient bien n'avoir pas de signification en dehors de la langue humaine et de la sphère des besoins physiques de l'humanité. La théologie est de la pensée rudimentaire grossissant à l'in-défini les besoins de la condition humaine.

C'est la grenouille voulant devenir aussi grosse que le bœuf.

Il y a parmi les hommes une croyance produite par leur égoïsme en vertu de laquelle ils regardent l'espèce humaine comme le pivot de l'Univers, non seulement du point de vue humain, mais, imagine-t-on, du point de vue de tout ce qu'existe dans l'Univers. Pour ceux qui ne peuvent pas se déenliser d'un pareil préjugé, il n'y a rien à dire, leur intellect n'est pas encore pourvu de sens de compréhension; ils ne sont

pas prêts ; laissons-les patauger et grouiller dans la vase de leur marécage.

L'homme est quelque chose dans l'Univers, mais n'en est pas le pivot ; il est seulement le pivot du petit disque de compréhension qu'il a de l'Univers, lequel disque n'est pas adéquat à l'extension de l'Univers, non, pas tout à fait.

Dans son ambiance l'homme trouve des conditions qui lui procurent du plaisir et d'autres qui lui infligent de la douleur ; il nomme la cause imaginaire des premières Dieu, celle des secondes Satan ; ce Dieu et ce Satan-là n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination humaine, mais c'est tout de même un genre d'existence. Un nègre croit que tout ce qui lui arrive de bien est voulu par son gri-gri, son Dieu, et que tout ce qui lui arrive de mal est voulu par le gri-gri d'un autre, son Satan. En compréhension les théologiens vulgaires du catholicisme sont au niveau du nègre ; la seule différence — et encore pas pour tous — est que leur gri-gri favorable, leur gri-gri hostile ne sont pas un morceau de bois ou un bonhomme d'argile, mais sont seulement faits de matière mentale. Pas pour tous parce que même les théologiens ont des crucifix et des bonnes vierges devant lesquels ils font leurs dévotions, exactement comme le nègre. Il y a plus de différences de peau que de différences d'intellectualité chez les hommes.

Quand les catholiques accusent quelqu'un d'être *sataniste*, ils veulent simplement dire que c'est un dévot du gri-gri qu'ils supposent leur être hostile. Il y a de ces satanistes-là, il faut le reconnaître ; mais

ils ne sont pas dans les rangs des aspirants au savoir occulte ; ils sont dans la tourbe de ceux qui vivent dans la boue de l'ignorance et qui n'aspirent qu'à trouver de la boue savoureuse à leur palais d'êtres incapables de penser. Satanistes et déistes de cet acabit sont pétris de la même pâte. Ils forment la moitié positive et la moitié négative de l'état animal de ce qu'on appelle humanité.

Incapables de penser les uns comme les autres, ce qu'ils énoncent n'est que du radotage.

Par là ils se trouvent polarisés, satanistes comme déistes, bons catholiques comme sorciers, en opposition avec les capables de penser. Comme chacun imagine volontiers être l'archétype du genre humain, les incapables de penser se considèrent comme parfaits et proclament infirmes les capables de penser, et comme ceux-ci, narquois et dédaigneux, les blessant dans leur vanité, sont pour eux une occasion de souffrance, ils les considèrent comme des dévots de leur Satan imaginaire et les déclarent satanistes.

Il y a satanistes et satanistes. •

Pour les croyants encroûtés dans l'ignorance et trouvant en elle la béatitude comme le mollusque enfermé dans sa coquille, le Prince des Ténèbres (leur ignorance étant la lumière pour eux), c'est la faculté de penser : quiconque pense au lieu de croire, quiconque discute au lieu d'obéir aux préjugés de l'ignorance, est à leurs yeux sectateur de Satan. De ces satanistes-là tous les vrais occultistes en sont.

Il n'y a donc pas lieu pour eux de repousser l'épi-thète avec indignation ; il suffit de s'entendre sur sa

signification. L'histoire de l'Église catholique prouve que c'est la faculté de penser qu'elle considère comme satanique, ce qui n'a rien d'étonnant pour une religion dont les dogmes furent fixés par des assemblées de crétins et de brutes qui, dans les conciles, argumentaient à coups d'escabeaux.

Satan étant la faculté de penser, tous les humains qui sont aptes à penser sont ses fils, et devenir fils de Satan, en ce sens-là, est le meilleur but que puissent se proposer les hommes. Il ne sont encore pas nombreux dans le monde, les fils de Satan.

Aux yeux des catholiques, tout ce qui pense autrement qu'ils ne radotent est satanique. Tout le savoir des anciens et tout le savoir des autres peuples est satanique parce qu'ils ne sont pas conformes à leur radotage. En définitive les catholiques traitent de satanistes tous ceux qui ne sont pas en tout de leur avis ; cette épithète, examinée à fond, signifie simplement : ces gens-là ne pensent pas comme nous ; c'est le cas pour tous les mots qui sont des insultes, l'insulte étant un mot proféré avec colère contre ceux qui ne sont pas de même opinion sur un point quelconque de pensée et pas autre chose.

Si donc les satanistes se mettaient en colère contre les catholiques, ils pourraient à leur tour les traiter de satanistes, si par ce mot ils entendaient indiquer des gens incapables de penser, remplissant leurs cervelles de mots à radoter et se croyant le pivot de l'univers. Les mots n'ont de valeur que par les choses qu'ils contiennent.

Dans l'état d'esprit du catholique, comme des

fidèles de toutes les religions, il y a aussi la peur qu'ont les enfants de Croque-Mitaine. Pour lui, dire de quelqu'un : C'est un sataniste, équivaut à : C'est un soldat de l'armée de Croque-Mitaine, l'ogre qui mange les petits enfants pas sages, les adorateurs du Bon Dieu qui transgessent ses commandements.

Les sorciers, ces soi-disant occultistes, cherchent aussi à se faire passer pour des soldats de Croque-Mitaine.

Mais, dans l'Église catholique, il y a des penseurs et il y en eut de grands, et eux aussi étaient des fils de Satan ; parfois l'Église s'en est aperçue et les a brûlés, comme Giordano Bruno. Volontiers elle en ferait autant à ceux d'aujourd'hui si la chose était encore possible.

Ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est la plus grande puissance de sa faculté de penser; endormir ce pouvoir, le narcotiser avec des dogmes comme veut le faire l'Église catholique, c'est maintenir l'homme dans l'état animal. D'où suit que l'Eglise est l'agent conservateur de la Bête humaine. Son Dieu veut seulement des troupeaux de bêtes, parce qu'il n'est autre chose que la personification de l'Ignorance. Satan, qui a fait goûter à l'homme le fruit de l'arbre de la science, serait donc l'ami des hommes vrais, tandis que le Dieu catholique ne voudrait pour fidèles que des brutes à forme humaine.

A ces brutes les jouissances hypothétiques d'un fallacieux paradis ou les tortures d'un non moins fallacieux enfer.

Ceux qui aspirent à être des hommes ne veulent

ni du paradis ni de l'enfer. Ils ne se courbent pas devant un Dieu fabriqué par la fantaisie humaine. Ils n'admettent que ce qu'ils comprennent et comme ils le comprennent et vont jusqu'à la compréhension de ce fait qu'ils ne comprennent pas tout et ne parviennent point à enclore dans leur entendement, l'alpha et l'oméga de l'Univers. Ce dernier point de compréhension est ce qui les distingue des fanatiques de toutes les religions et de toutes les écoles qui, eux, ont la prétention de savoir l'alpha et l'oméga.

Il y a des fanatiques partout, même en dehors des religions ; ces gens-là croient ou savoir tout ou savoir tout ce qu'il est possible de savoir.

Les champs de la mentalité sont vastes, et il y a place en eux pour les doctrines les plus contradictoires ; ces doctrines ont également des raisons d'exister et sont également sujettes à subir des conditions de désintégration.

Les fanatiques et les convaincus sont des constructeurs de doctrines ; les sceptiques en sont les démolisseurs ; les uns et les autres sont les agents de la vie universelle, car qu'est-ce que vivre sinon défaire ce qui existait un instant auparavant et faire reparaître ce qui n'existe plus ?

Ainsi rythmiquement, à droite et à gauche, en haut et en bas, perpétuellement, ondule la Substance, un de ses états tendant à exister davantage en prenant l'espace de l'état voisin sur une certaine étendue et cet état voisin entamant plus loin le domaine spatial du premier pour compenser la perte qu'il a subie.

De ces hauteurs on regarde, indifférent, les agita-

tions de ce qui croit à une valeur suprême pour son mode d'existence, tout en pouvant, de temps à autre, descendre dans les ondes agitées pour augmenter leur poussée dans un sens ou dans l'autre.

La croyance est la force qui façonne le monde ; s'il n'y avait qu'elle, il s'immobiliseraient dans des formes immuables ; il faut de la croyance pour que les choses existent ; il faut du scepticisme pour que toutes les formes possibles arrivent à leur tour à l'existence. Et ainsi le monde vit sa vie et nous sommes aussi bien les uns que les autres les agents de son existence.

GUYMIOT.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'Irradiation et l'Extension de l'Ame

OBSERVATIONS D'APRÈS NATURE

« Etre hors de soi » et « se recueillir » sont deux expressions populaires qui expriment bien les facultés de l'âme de s'étendre et de se retirer.

L'âme se rétrécit par la peur et se transporte par la joie, le bonheur, le succès.

Entrez seul dans un wagon complet. Personne ne se connaît, tous se taisent. Tous éprouvent d'après leur sensibilité un malaise énorme. Il y a un entrecroisement d'irradiations disparates qui engendre une oppression. Il ne fait pas chaud, mais on étouffe : les esprits surchargés de fluides magnétiques éprouvent un besoin d'explorer ; l'intensité des courants, augmentée par *influence* et *condensation*, peut-être même par *induction*, est arrivée au maximum.

Alors quelqu'un parle : la décharge a eu lieu, et la neutralité entre lorsque tout le monde s'est engagé dans une conversation nulle, et correspondante à un besoin presque physique.

Le solitaire se retire dans son coin, ferme les yeux et les oreilles internes, s'absorbant en soi-même pour se défendre contre une nouvelle *influence*.

Ou il regarde le paysage par le fenêtre, laissant *se promener* ses pensées, *sortant* du cercle magique des hommes indifférents enfermés avec lui.

Le secret du grand comédien consiste dans la propriété innée de faire irradier son âme, et par là entrer en correspondance avec le public.

L'orateur religieux aux grands moments luit, rayonne, et son visage répand de la lumière visible même pour les infidèles.

Le comédien rêveur, d'une intelligence profonde, qui étudie beaucoup, mais dépossédé de la faculté de sortir de soi-même ne se produira jamais sur la scène. Enfermé en soi-même, son esprit ne pourra pénétrer dans les esprits des spectateurs.

Aux grandes crises de la vie, où l'existence est menacée, l'âme acquiert des qualités transcendantes. Il semble que la peur des misères pousse l'âme torturée à s'enfuir, cherchant ailleurs une vie plus facile, et ce n'est pas en vain que le suicide attire le malheureux par la promesse d'ouvrir les portes de la prison.

Ceci m'est arrivé, il y a tant et tant d'années.

Un matin d'automne, à la table, plume en main, devant la fenêtre donnant sur une rue triste d'une petite ville industrielle.

Dans la chambre voisine, la porte entre-bâillée, ma femme reposait, maladive attendant le premier-né.

Tout en écrivant, je me rêvais dans un paysage à plus de mille kilomètres au nord, et bien connu de moi.

En automne, presque en hiver ici, je me trouvai en plein été sous le chêne vert, éclairé par le soleil ; le petit jardin que j'avais labouré moi-même dans ma jeunesse était là ; les roses, — je les connaissais par leurs noms, — les lilas, les seringas exhalaient leurs odeurs distinctes : je cueillis les chenilles de mes cerisiers ; j'émondai les groseillers... Tout d'un coup j'entends un cri rauque, je me trouve debout, un spasme me tord l'épine dorsale en forme de vis, et sans conscience je tombe sur la chaise avec une douleur insupportable au dos.

Je m'éveille et j'ai compris que ma femme était venue par derrière me dire bonjour en posant la main tout doucement sur mon épaule.

« Où suis-je ? »

C'était ma première question et dans la langue de mon pays que ma femme, étrangère, ne comprenait pas.

L'impression gardée de cette aventure était telle que mon esprit s'était étendu, quittant le corps sans interrompre la communication par des fils invisibles, et il me fallut un certain et minime temps pour conserver quelque souvenir très subtil que j'existaïs conscient et intègre dans la chambre où je travaillais auparavant.

Si d'après les vieilles explications qui parlent d'une absorption, mon âme s'était repliée en elle-même, restant dans les confins du corps, rien n'eût été plus facile et rapide que de se déplier, et jamais ce sentiment de surprise pendant mon absence ne m'eût tourmenté à si haut degré.

Non : j'étais *absent*, — c'est le mot suédois pour

distract — et le retour de mon âme s'effectuait d'une manière si brusque que j'en souffrais. Mais les douleurs s'accentuaient dans la région dorsale et point dans les hémisphères cérébraux, ce qui me rappelle le rôle prépondérant qu'on attribuait au plexus solaire quand je faisais de la médecine dans ma jeunesse.

Une autre aventure, mais plus plausible, m'est arrivée à Berlin il y a trois ans, et qui me prouve qu'une extériorisation ou transmigration de l'âme peut se produire sous des conditions exceptionnelles.

Après des crises émouvantes, des chagrins et une vie irrégulière, je me trouve une nuit entre une et deux heures attablé chez un marchand de vin dans un compartiment réservé à mon cercle. La société était réunie en buvant depuis six heures, et je défrayais la conversation presque seul pendant toute la séance. Il s'agissait pour moi de conseiller un jeune officier juste en train de quitter sa carrière militaire et de se faire artiste. Simultanément épris d'une jeune fille, il était exalté outre mesure, et, ayant reçu dans la journée une lettre de réprimandes de son père, il était vraiment hors de lui. Oubliant mes propres blessures en pansant celles d'un autre, je me donnai un rude travail, et pour un acte de réflexe mon esprit s'échauffait, et par des argumentations, des allégations sans fin, je veux lui rappeler un événement passé pouvant influer sur la décision à prendre.

Il avait oublié la scène en question, et, afin de rappeler ses souvenirs, je commence à la lui exposer :

« Vous vous rappelez ce soir-là, dans la brasserie des Augustins... »

Et je continue en indiquant la table où nous prîmes les consommations, en décrivant la place du buffet, la porte d'entrée, les meubles, les peintures...

Tout à coup je me taisais... à demi, ayant perdu la connaissance, sans être évanoui, et restant sur la chaise. J'étais dans la brasserie des Augustins et j'avais oublié à qui je parlais quand je recommençai à parler comme cela :

« Attendez ! Je suis aux Augustins, mais je sais bien que je suis ailleurs; ne me dites rien... je ne vous reconnais pas, mais je sais que je vous connais. Où suis-je ? — Ne dites rien, c'est trop intéressant... »

Je fis un effort pour lever les yeux, — je ne sais pas s'ils étaient fermés, — et je vis un brouillard, un fond d'un ton indécis, et d'en haut du plafond comme un rideau de théâtre se baissa, la cloison garnie de rayons et de bouteilles.

« Ah ! fis-je, soulagé comme après une douleur dissipée, je suis, cher Monsieur, F. » (le nom du marchand de vin).

Le visage de l'officier était crispé de frayeur et il pleurait.

« Comment, vous pleurez ? lui dis-je.

— C'était horrible, répondit-il.

— Quoi?... »

En racontant cette histoire à plusieurs personnes on m'a objecté : une défaillance ou une ivresse, deux mots qui disent peu et n'expliquent rien.

D'abord un évanouissement est accompagné de

perte de connaissance comme le maximum d'ivresse, et puis par une paralysie des muscles, ce qui n'est pas le cas ici, puisque je reste sur ma chaise en raisonnant consciemment sur mon inconscience partielle.

A cette époque je ne connaissais pas le phénomène ni le mot : l'extériorisation de la sensibilité (1). Maintenant que je les connais, je suis sûr que l'âme possède la faculté de s'étendre et que pendant le sommeil ordinaire elle s'étend beaucoup, pour, à la fin, dans la mort, quitter le corps et ne point s'éteindre.

L'autre jour, en me promenant sur un trottoir, je vis devant moi un cabaretier sur sa porte vociférant avec le remouleur stationnant sur la rue. Il me répugnait de couper la ligne aboutissant à ces deux individus, mais il le fallait, et j'assure que j'éprouvai un malaise en franchissant l'espace entre les interlocuteurs. C'était comme déchirer une corde tendue entre les deux, ou mieux comme traverser une rue que l'on arrose de deux côtés.

Le *lien* qui existe entre amis, entre parents et au plus haut degré entre époux est un lien réel, et d'une réalité saisissante.

Nous commençons à aimer une femme en y déposant des parcelles de son âme. Nous dédoublons notre personnalité, et l'aimée, jadis indifférente, neutre, se met à revêtir notre double, notre autre moi, et elle devient notre sosie. Si elle s'avise de s'en aller avec

(1) A. de Rochas : *l'Extériorisation de la Sensibilité*. Paris, Chamuel.

notre âme, la douleur est peut-être la plus forte qui existe, comparable seulement à celle d'une mère qui a perdu son enfant. Un vide s'établit, et malheur à l'homme qui ne dispose pas de force et de fécondité pour recommencer son dédoublement et trouver un autre vase à remplir.

L'amour est un acte d'autofécondation du mâle, parce que c'est l'homme qui aime, et que c'est une douce illusion qu'il est aimé de sa femme, son double, sa création à lui.

Entre époux bien assortis le lien invisible se manifeste souvent d'une façon médiumnique, et l'on peut s'appeler à distance, lire ses pensées, se suggérer à volonté. On n'a plus besoin de parler ; on se réjouit seulement par la présence de l'être aimé, on se chauffe à l'irradiation de son esprit, et, séparés, le lien se tend : le regret, la langueur s'accroît comme le carré, non le cube de la distance, et peut amener la rupture du lien, et par là la mort.

Depuis plusieurs années j'ai pris des notes sur tous mes rêves et je suis arrivé à une conviction : que l'homme mène une existence double, que les imaginations, les fantaisies, les songes possèdent une réalité. Si bien que nous sommes tous des somnambules spirituels, que pendant le sommeil nous commettons des actes qui par leur nature différente nous poursuivent durant l'état de la veille avec la satisfaction ou la mauvaise conscience, la peur des conséquences. Et il me semble, par des raisons que je me réserve le droit d'exposer une autre fois, que la

manie dite des persécutions est bien fondée sur des remords après les mauvaises actions commises pendant le « sommeil » et dont les souvenirs brumeux nous hantent.

Pas du tout ! et les fantaisies de poète si méprisées par les esprits bornés sont des réalités.

Et la mort ? demandez-vous.

Au courageux, celui à qui la vie n'est pas trop précieuse, je recommande cette expérience que j'ai répétée non sans des suites fâcheuses, mais toutefois réparables.

Porte, fenêtre et rideaux de cheminée fermés, je pose un flacon de cyanure de potassium débouché sur la table de nuit, et je me couche sur le lit.

L'acide carbonique de l'air ne tarde pas à dégager l'acide cyanhydrique, et les phénomènes physiologiques connus se manifestent. Léger étranglement de la gorge et un goût indescriptible que je voudrais nommer par analogie « bleu », paralysie des biceps, douleurs à l'épigastre.

L'effet mortel de l'acide cyanhydrique reste un mystère. Différentes autorités indiquent différents modes d'agir de ce poison. Un tel dit : paralysie du cerveau ; un autre, paralysie du cœur ; un troisième, asphyxie comme effet secondaire d'une attaque au bulbe rachidien, etc.

Or, comme l'effet peut se produire instantanément avant qu'une absorption ait eu lieu, l'action doit être regardée comme plutôt... psychique, eu égard à l'usage médical de l'acide cyanhydrique comme calmant dans les affections *dites* nerveuses.

Tout ce que je voudrais dire de l'état d'âme qui se manifeste maintenant est ceci :

Ce n'est pas une extinction lente, c'est plutôt une dissolution agréable qui l'emporte sur les douleurs insignifiantes.

L'esprit gagne en lucidité, le contraire de l'approche du sommeil : la volonté domine et je peux interrompre l'expérience en bouchant le flacon et ouvrant la fenêtre, aspirer du chlore ou de l'ammoniaque.

Je n'insiste pas, mais, si la mort temporaire des fakirs peut être constatée, l'expérience pourrait sans danger se poursuivre. Et, en cas d'accident, essayer les diverses méthodes de rappeler à la vie un aphyxié. Les fakirs appliquent des cataplasmes chauds sur les hémisphères cérébraux ; les Chinois chauffent le creux du ventre et provoquent des éternuements. Vial, dans son magnifique livre *le Positif et le Négatif* (Paris, Lemerre, 1890), raconte d'après Troussseau et Pidoux :

« Carrero asphyxia et noya, en 1825, un grand nombre d'animaux, qu'il rappela ensuite à la vie longtemps même après leur mort (1), en leur enfouissant simplement des aiguilles dans le cœur. » (*Acupuncture*).

AUGUSTE STRINDBERG.

Paris, juin 1896.

(1) A.-E. Badaire, dans *la Joie de mourir* (Chamuel, Paris, 1894), cite plusieurs cas de mort célèbres, comme celui de l'illustre Richet, 1892, et de Hailler, où le moment du décès se présente comme indéterminable.

Chisac, médecin de Montpellier, se dédouble devant la mort, se regarde comme un autre, fait le diagnostic, tâte le pouls, et donne des ordonnances. Puis il ferme les yeux « pour ne plus les rouvrir ».

UNE RÉFORME

dans les Traductions Hébraïques

*et ses conséquences
relativement à la connaissance de la science antique*

A la mémoire de Haene WRONSKI.

A celui qui sait s'affranchir un instant de l'heure présente, et contempler d'un peu haut l'évolution de la pensée humaine au travers du temps, cette dernière apparaît comme une perpétuelle oscillation. Oscillation dont les points extrêmes sont les deux modes excessifs opposés de chacun des multiples aspects sous lesquels peut être envisagée cette même pensée. Alternativement éprise de matérialisme et de mysticisme, de réalisme et d'idéalisme, d'analyse et de synthèse, son mouvement ressemble à celui du pendule, de la lampe que Galilée, un jour, contemplait en une église pisane, et, rêveur génial, il vit tourner la terre. Passant successivement d'un mode extrême au mode extrême opposé, la pensée est obligée de rencontrer chaque fois, ne fût-ce qu'un instant, conscientement ou inconsciemment, le point où de leur harmonieux équilibre jaillit la splendeur du vrai. S'arrêter, elle ne le peut plus que les globes éclatants qui roulent dans l'infini et qu'elle interroge si souvent, comme pressentant que leur secret pourrait bien être aussi le sien. Être immobile, c'est être mort, et la vie ardente doit circuler jusqu'en le moindre atome.

Astreinte à une activité sans repos une seule forme de mouvement permettait à la pensée de ne pas néanmoins risquer de s'égarer à droite ou à gauche, et, chose admirable, c'est précisément cette forme de mouvement qui est la sienne. Comme le pendule encore elle a son point fixe qui est l'Absolue Vérité, mais sur lui elle a l'avantage que le lien invisible qui la réunit à ce centre, lien qui est l'aspiration humaine à la possession de la Vérité, se raccourcit sans cesse, et l'en rapproche un peu à chaque oscillation nouvelle.

On voit dès lors combien il est téméraire d'affirmer, comme on le fait trop souvent, que le salut de l'humanité se trouve dans l'une ou l'autre de ces voies extrêmes. En réalité, toutes deux sont nécessaires, toutes deux renferment une portion de la vérité à côté d'inévitables erreurs. Et même, pour faire contre-poids à l'impulsion que les grands révolutionnaires de l'Idée donnent à l'humanité, il faut qu'à côté de leur action il y ait place pour celle de la science officielle. Son inertie, favorable lorsqu'elle est limitée, car elle empêche de trop grands écarts, ne doit point oublier toutefois qu'en se développant à l'excès, elle peut amener la mort ; et c'est trop souvent son erreur de ne point reconnaître quelle grande part ont dans le progrès ceux qui suivent des chemins différents du sien.

Il semble qu'actuellement nous traversons une de ces périodes troubles où, l'un des points extrêmes ayant été atteint par la pensée, et où son mouvement évolutif devant changer de sens, une hésitation mo-

mentanée s'y manifeste. Après avoir poussé le matérialisme jusqu'en ses conséquences les plus osées, après avoir employé à l'analyse à outrance nos facultés et les moyens d'observation si délicats que la science met à notre disposition, voici que nous nous arrêtons perplexes, sentant le terrain s'effriter sous nos pas. Chacun a voulu, grande ou petite, apporter sa pierre à l'œuvre commune, et de toutes parts, aussi nombreux qu'hétérogènes, les faits sont venus si rapidement à l'appel de la pensée que celle-ci, impuissante à les classer a dû se résigner et attendre un moment d'arrêt de ses trop zélés ouvriers. Et voici qu'est arrivé l'instant critique, celui où la science va être obligée de se dégager coûte que coûte de l'amas qui grossit et menace de l'enliser, afin de pouvoir jeter sur lui un large regard d'ensemble, et de toutes ces pierres éparses faire surgir le monument que chaque race et chaque époque dressent à la Vérité. Monument qui seul attestera qu'elles ne furent point oisives, et que, bonnes ouvrières, elles ne se reposèrent que leur tâche terminée.

Sentant quel besoin il est de synthétiser toutes les connaissances si éparses aujourd'hui, les artisans de la pensée se tournent naturellement vers le passé pour demander à ses grands monuments intellectuels le secret de leur ordonnance, et pouvoir ensuite, élèves devenus maîtres à leur tour, dresser vers l'absolu leur chef-d'œuvre. Déjà les explorateurs et les linguistes sont allés leur préparer la tâche. Ils ont débarrassé la pensée antique des gangues qui l'obscurcissaient ; elle est maintenant visible à tous, en la ra-

dieuse immobilité que lui donne la conscience de son éternité.

C'est de ces préliminaires travaux qu'est sortie la connaissance du Zend-Avesta persan, des Védas indiens, du Kandjour thibétain, du Chou-King chinois, du Livre des morts, arrivé jusqu'à nous au travers des siècles, sur le sein rigide des momies d'Égypte, et aussi du Sépher de Moïse, bien mal élucidé encore. Tout cela pour n'en citer qu'une infime partie. Et dans ces textes aux noms variés, voilà que ceux qui savent en pénétrer l'essence ont reconnu que, sous des formes les plus diverses, attestant l'originalité des races auxquelles ils servent d'étendards glorieux, c'est toujours la même pensée qui y est incluse.

Une faute que l'on a généralement commise, a été de ne point reconnaître chez les anciens toute la profondeur de leurs connaissances scientifiques.

Je ne mets nullement en doute que, dans l'ordre des faits et de l'utilisation pratique des forces de la nature, nous ne les ayons beaucoup dépassés ; mais il n'en est pas moins vrai que dans l'ordre spéculatif pur, ils nous égalaient bien, et que parfois, oh ! pas souvent ! ils nous eussent peut-être laissés en arrière.

Le mouvement de la terre retrouvé par Galilée était très vraisemblablement connu des vieux philosophes de l'Inde et de l'Egypte, et le grand dogme antique de l'unité de la matière une en son essence, sous ses multiples aspects, pourrait bien être celui auquel aboutira en définitive notre chimie moderne, lorsqu'elle aura fait encore quelques progrès.

Il est juste cependant de remarquer que quelques-

uns des savants actuels partagent cette opinion. Voici à titre de curiosité une lettre que M. Zenger, le célèbre professeur de l'école polytechnique de Prague, qui a reproduit par l'électricité d'induction les mouvements des planètes, écrivait à M. Petau-Malebranche. Nous en respectons le texte pour lui conserver tout son sel :

MONSIEUR,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la brochure sur le rôle du peuple israélite que vous avez eu la complaisance de m'envoyer.

J'ai toujours considéré la Bible comme l'œuvre le plus compétent dans les grandes questions de la nature et du progrès humains, et même par rapport aux sciences naturelles, si on vient de bien comprendre et d'interpréter les mots si concis et durs de la sainte écriture.

Notre science actuelle, infestée du doctrinarisme et du formalisme le plus téméraire, ne peut et ne veut pas comprendre que la route qui l'éloigne de plus en plus de ce grand monument et des bornes du savoir humain, emporte vers le non-sens obstiné.

Agréez, etc...

Enfin dans le texte hébraïque connu sous le nom de Sepher Jetzirah (ספר יצירה, livre de la création) d'Abraham, il est dit : « *C'est le Feu qui produit le mouvement, et le Froid résulte du mouvement* ». La théorie mécanique la chaleur n'a fait il me semble que développer cette idée et la prouver par l'expérience et le calcul.

Ayant compris quel intérêt profond s'attache pour

nous à une exacte connaissance des grands monuments intellectuels de l'antiquité, le lecteur s'intéressera peut-être à une tentative d'interprétation nouvelle de la Bible qui mérite d'être signalée. Et ce qu'il faut bien voir dès l'abord, c'est comment il se fait que nous ne possédions pas le sens exact de cette œuvre. Voici :

Lorsque Moïse eût écrit la portion de la Bible qui lui est généralement attribuée, et que l'on comprend sous le nom collectif de Sepher (1), il en confia la garde au peuple hébreu et expliqua l'obscurité apparente de certains passages à des gens soigneusement choisis, afin de créer ainsi à leur profit une autorité sur les autres, autorité dont naturellement ils abusèrent plus tard. On sait combien fut variable et excessive en tous sens la destinée du peuple Juif, il en résulta que, mis en contact par les événements, avec diverses nations étrangères, il subit leur influence, et, sa langue se modifiant peu à peu, il finit, après la captivité de Babylone, par en avoir totalement perdu le sens originel.

Par conséquent lorsque *Esdras* rétablit le texte primordial de la Bible, il put bien le faire au point de vue de la forme proprement dite, mais non pas au point de vue de l'idée. De plus les traductions que nous possédons en langue grecque et en langue latine et qui ont été faites sur le texte d'*Esdras* se sont trouvées altérées. L'une, celle des Septante, le fut volontairement par les esséniens que Ptolémée en avait chargé dans le but de se créer une sorte d'autorité en restant

(1) סֵפֶר, en hébreu *Livre*.

seuls possesseurs du texte exact. L'autre, la vulgate, involontairement par saint Jérôme qui se servit de la signification attribuée aux mots hébreux par les esséniens, et tourna ainsi dans un cercle vicieux.

Au milieu de notre siècle, un oublié de génie qui redeviendra célèbre demain, Fabre d'Olivet, tenta une réforme totale du mode d'interprétation de la langue hébraïque, et obtint des résultats du plus haut intérêt sur lesquels il m'est malheureusement impossible de m'arrêter.

Poursuivant un but analogue, par une voie différente, M. Petau-Malebranche est en train d'opérer une véritable révolution dans l'explication des textes hébreux. Amené à consulter un jour la Bible, pour y rechercher les idées des Juifs au point de vue de la formation géogénique de la terre, il s'aperçut bien vite, de même que Fabre d'Olivet, de la parfaite incohérence des traductions bibliques. Or, peut-être justement parce qu'il est de ceux qui ont le plus approfondi l'étude de la science moderne, M. Petau-Malebranche a la faiblesse de croire que les œuvres de l'antiquité sont parfaitement raisonnables, parfaitement logiques, et de ne point rougir de son opinion. Comme, d'autre part, il est de ceux qu'aucun travail n'effraie, il se mit bravement à apprendre l'hébreu, à chercher les raisons de son incompréhension, et après un travail de vingt années environ, où il a été guidé d'ailleurs, ainsi qu'il le proclame hautement, par sa connaissance des œuvres d'un des grands génies de l'humanité aussi inconnu que Fabre d'Olivet, Hoené Wronski, M. Petau-Malebranche arriva à une com-

préhension de la langue de Moïse, dont le seul défaut est d'amener à voir en la Bible un livre parfaitement sensé, je dirai plus profondément scientifique. Or on sait quelles fables ridicules préféraient y lire les théologiens.

Sans entrer dans les arides détails de linguistique qui seraient nécessaires pour faire saisir entièrement la portée de sa méthode, il est possible d'indiquer en quelques lignes les règles auxquelles il s'est invariablement astreint. Les voici : Ne jamais abandonner une phrase sans lui avoir trouvé, régulièrement bien entendu, un sens logique, en lui-même, et aussi par rapport au sens général du contexte. Cela est obtenu par une analyse approfondie des radicaux hébreuïques. Ne jamais admettre qu'il y ait, comme certains l'ont voulu, de lettres inutiles dans le texte, mais les faire entrer toutes dans la traduction. Suivre l'ordre même des mots hébreux, le style dût-il en souffrir, afin de mettre chacun à même de vérifier l'exactitude du travail, et aussi de mieux faire ressortir la merveilleuse logique de la langue hébreuïque. Donner de chaque mot important une analyse radicale détaillée justifiant le sens qui lui est attribué, justification qui est encore affermie par l'emploi de chaque mot avec une valeur toujours rigoureusement la même.

Enfin, et c'est là un côté très personnel de sa méthode, faire entrer en ligne de compte pour la détermination du sens exact, la tonalité musicale de chaque mot hébreu, chose profondément logique pour qui connaît la langue de la Bible, et même pour celui qui réfléchit simplement à l'étonnante diversité

de sens qu'une intonation variée peut donner à un même mot. La langue hébraïque écrite, telle que nous la connaissons, et en l'ignorance où nous sommes de son exacte prononciation, est un peu analogue à un beau corps sans âme ; c'est cette âme que M. Petau-Malebranche a tenté non sans succès de lui rendre.

Il est un point, en outre, qu'il a su voir comme l'avait vu aussi Fabre d'Olivet, c'est combien on a souvent rendu par des noms propres des mots hébreux qui sont tout simplement des mots vulgaires. Il faut dire en effet que les noms propres n'ont en hébreu absolument rien qui les distingue, ni majuscules, ni désinences particulières, et de plus ils ont toujours un sens par eux-mêmes, d'où l'indécision la plus grande, et la possibilité pour ceux qui y sont intéressés, de dénaturer le texte. Je prends un ou deux exemples au hasard : (שְׁלֹמֹה) *Schlomoh* que nous traduisons par *Salomon* signifie également *sagesse*, fait d'autant plus notable que le dit roi Salomon, par son histoire, apparaît comme une sorte de personification de cette vertu. (אִירָם) *Job* signifie également *bon sens*, et ce qui précède est encore applicable à ce second exemple. Une foule de philosophes du XII^e siècle, en particulier le célèbre Maïmonides, avaient d'ailleurs déjà nié l'existence de Job autrement que comme personnage allégorique.

Toute cette question des noms propres, M. Petau-Malebranche l'a tranchée en n'en admettant que le moins possible et en les faisant toujours suivre du sens qu'ils ont lorsqu'on les considère comme noms communs.

Je renverrai d'ailleurs le lecteur curieux à une brochure : *Israël, son rôle politique dans le passé, son rôle dans l'avenir*. Brochure in-8, chez Perrot, 7, passage Jouffroy, Paris.

C'est à cette brochure que M. Zenger fait allusion dans la lettre que nous citons plus haut en note, que le même auteur a publiée récemment, et qui est en quelque sorte l'exposé de l'œuvre qu'il a entreprise, et la justification de la méthode qu'il y applique. On y verra comment, après avoir déterminé le rôle absolument fatal que devaient jouer les Hébreux dans l'antiquité : arrêter les migrations asiatiques au profit des races européennes, M. Petau-Malebranche utilise sa grande science géologique pour faire remarquer combien la nature géogénique de leur sol s'adaptait à ce rôle. Notons à ce propos qu'il attribue modestement cette connaissance des reliefs de la Terre au très original Elie de Beaumont, dont il fut l'élève direct et enthousiaste. La conclusion à laquelle il arrive, d'après les textes les plus précis, conclusion qui est que les Juifs sont destinés à être les banquiers de l'univers, et à conserver une situation forcément à part au milieu des autres nations, est certes des plus intéressantes par le temps qui court.

Pour abréger, voici à titre de comparaison la traduction de trois versets pris au hasard dans le Livre de Job, selon la Vulgate, selon la version des Septante, et selon M. Petau-Malebranche. Le lecteur jugera, et je suis sûr que cette simple citation lui inspirera le vif désir de lire l'ouvrage que ce dernier va faire paraître d'ici peu.

La version des Septante dit :

« *C'est lui qui a fait les étoiles de l'Ours, de l'Orion, des Hyades, et celles qui sont plus proches du midi.* » (*Livre de Job, ch. IX, vers. ix.*)

« *C'est lui qui a transporté les montagnes, et ceux qu'il a renversés dans sa fureur l'ignorèrent.* » (*Vers. v.*)

« *Il remue la terre de sa place, et ses colonnes sont ébranlées.* » (*Vers. vi.*)

La Vulgate remplace cela par :

« *C'est lui qui a fait l'Ourse et l'Orion, les pléiades et les signes qui sont le plus reculés vers le midi.* »

« *Il transporte les montagnes, et ceux qu'il renverse dans sa fureur ne s'en aperçoivent pas.* »

« *Il fait trembler la terre, il la remue de sa place, et ses colonnes sont ébranlées.* »

Ce que M. Petau-Malebranche arrive à traduire :

« *C'est bien lui qui l'a mise en œuvre, fait se produire de la molécule, en l'inertie et l'attraction, et qui fait qu'en divers ordres d'orbites, de celle-ci, la systématique départition se fait.* »

« *Qui a fait se modifier la position de la terre plutôt que de la laisser droite, à tel point que ses aplombs en restent entre eux ébranlés.* » Allusion à l'inclinaison de l'axe de la terre sur l'écliptique.

« *C'est bien lui qui a fait se soulever les montagnes de telle façon que plus on ne peut les reconnaître, en une progression régulière les ayant métamorphosés par le calorique qu'il y a fait se produire.* »

Et ce que l'on va peut-être avoir peine à croire, c'est

que M. Petau-Malebranche est le seul qui serre le texte de près.

Il me reste à exprimer le regret profond de n'avoir pu faire saisir comme je l'eus voulu le mérite de son œuvre. Je m'en console un peu en pensant que peut-être j'aurai inspiré à quelques-uns de ceux qui ont notion de la langue hébraïque, si belle et si logique, qu'aucune autre ne semble pouvoir la surpasser, le désir de lire la traduction totale du *Livre de Job* qu'il va faire paraître. Pour moi, rapproché de lui par de communes idées, et par mon étude de cette langue qu'il veut bien guider de ses conseils, comme j'ai le bonheur de savoir quel homme de grand cœur se cache en lui sous le savant aux idées puissantes, au labeur incessant et désintéressé, mon plus grand désir serait de voir son œuvre appréciée comme elle le doit.

Au pied du Moïse que Michel-Ange a fait revivre en l'immobilité du marbre, Moïse qui n'est point celui des théologiens, elle serait une couronne de pieux et grand respect que nul mieux que son auteur lui-même n'est digne d'aller déposer.

Maurice BARDIER.

PHILOSOPHIE HINDOUE

KARMA ET LIBRE ARBITRE

La doctrine troublante du Karma *telle qu'elle nous est présentée* par les théosophistes contemporains qui prétendent être en possession de la vérité brahma-nique, laisse-t-elle une place très considérable au libre arbitre *vulgaire*?... Philosophiquement, je ne le pense pas. Il est néanmoins fort utile de la conserver sous cette apparence de liberté inférieure pour la sauvegarde du plus grand nombre et comme doctrine en quelque sorte et à certains points de vue *exotérique*.

Qu'est-ce qu'une vérité ésotérique?... C'est une vérité qui doit être gardée essentiellement secrète, et cela sans aucun doute parce que sa divulgation pourrait produire dans l'âme de la masse les effets les plus funestes et les plus dangereux. Il ne nous faut donc pas chercher cette *secrète* doctrine dans les ouvrages publiés à milliers d'exemplaires; nous y rencontrerais bien quelques fragments de la redoutable *Vérité*, mais ces fragments seront toujours consciemment ou inconsciemment accommodés à l'état d'esprit de l'énorme majorité des êtres pensants. La véritable doctrine intérieure ne peut être accessible dans sa partie métaphysique du moins qu'aux âmes très avancées spirituellement, les âmes des ancêtres et des chercheurs libérés de tout désir matériel par exemple. Elle se trouve contenue dans les Upanishads, mais

ceux-là seuls pourront l'y découvrir dont l'esprit sera complètement détaché du monde illusoire de Maya (1).

Revenons à notre sujet ! — Que veut dire *Karma* ? Karma veut dire activité. C'est la loi déterminante des phénomènes sur tous les plans. C'est la loi qui relie l'effet à la cause et qui transforme l'effet produit en une cause nouvelle. En résumé, c'est la loi nécessaire du dynamisme vital universel. Tout, au sein du Kosmos, obéit à cette loi inéluctable du Karma. L'homme n'y saurait faire exception ! Mais examinons les conséquences de cette vérité transcendante. Prenons l'âme humaine dans une quelconque de ses incarnations. Cette âme est toute libre (par hypothèse, car nous faisons abstraction de son Karma antérieur), elle va donc enfanter un Karma, c'est-à-dire faire éclore librement une quantité de forces bonnes ou mauvaises qui vont saturer son atmosphère psychique et qui ne sauraient être anéanties. L'être humain meurt, et l'Ego réincarnant après la période dévachanique, dès sa rentrée en scène sur une planète purgatoire, va se trouver enveloppé dans le réseau inextricable tissé de tous les actes et de tous les pensers de la vie antérieure et va bientôt être assailli de tous côtés par les cohortes d'anges ou de démons qu'il aura lui-même, et le plus souvent à son insu, générés dans ses existences ! Ajoutons à cela le milieu social et atavique vers lequel l'auront inévitablement conduit

(1) V. Anquetil-Duperron : *Oupenk'Hat (id est secretum legendum opus ipsa in India rarissimum, etc.). Philosophia et Theologia Indica*, 1801.

Traduction dans un latin intentionnellement très obscur de la version persane des Upanishads.

ses affinités karmiques, sans compter les influences planétaires, et nous doserons la quantité de libre arbitre qui lui restera; elle sera assurément très minime, ce qui, toutefois, ne veut pas signifier négligeable.

Est-ce à dire que la doctrine du Karma soit une doctrine fausse?... Non pas certes! car c'est la loi de la vie universelle; mais c'est aussi la loi de l'universel Désir et de l'universelle Douleur; aussi le vrai philosophe, le Yoghi doit-il savoir se pénétrer de cette vérité, non pour corriger ce Karma, mais pour l'anéantir, ou plutôt pour le dissoudre dans le creuset de la Matière. Alors, il atteindra Nirvâna, l'état d'éternel repos.

Méditons, entre bien d'autres, les versets 29 et 30, chapitre XIII de la Bhagavad-Gîta.

Celui qui voit que l'accomplissement des actes est dû à la Nature voit juste, car il saisit que lui-même n'en est pas l'agent.

Et celui qui voit l'essence individuelle des êtres résidant en l'Être unique et tirant de là son développement est un sage qui marche vers la Délivrance.

Voilà, certes, de l'Ésotérisme, mais je n'en puis dire davantage, ces quelques notes ne pouvant être intéressantes que sur le plan *métaphysique* seulement et suffisant à démontrer la relativité du libre arbitre humain (1).

MAURICE LARGERIS.

(1) Il ne faudrait pas voir en cette trop rapide étude l'affirmation du fatalisme absolu; je n'ai rien voulu qu'assigner à la liberté de l'homme sa juste place et tout au contraire exprimer que le sage par un suprême effort de sa pensée, pouvait s'arracher à l'illusion du monde sensible et arriver à l'existence en Dieu.

M. L.



PARTIE LITTÉRAIRE

ŒLOHIM

*Malheur à l'enfant de la terre
Qui dans ce monde injuste et vain
Porte en son âme solitaire
Un rayon de l'esprit divin !
Malheur à lui, l'obscur envie
S'acharne sur sa noble vie...*

V. HUGO.

A MONSIEUR LE DOCTEUR PAPUS,

*Bonheur au fils des grandes races
A l'œlohim qui va, joyeux,
Semant la clarté sur les traces
De ses prodigieux aïeux.
Qu'il soit heureux par les louanges
Que lui décerneront les anges
Et les puissances du saint lieu ;
Au-dessus de l'homme fragile
Il sentira sa molle argile
Se mouler aux formes de Dieu.*

*Il laissera dans l'inertie
Le vulgaire et frustre aryen
Et l'âme simple qu'émacie
Le souffle du monstre Rien.*

*Dédaignant la foule et la plèbe,
Il ira vers la forte glèbe,
Vers le labeur des seuls titans,
Ne pouvant souffrir des souffrances
D'ici-bas, toutes d'apparences
Et voyant au-delà du temps.*

*Il jouira sans nulle atteinte
D'un bonheur de caste et de rang,
Dont la flamme pour être éteinte
Voudrait Dieu mort et l'astre errant.
Œlohim, vole aux lumières,
Remonte aux causes premières
Heureux, non par l'humanité
Faite d'envie et d'impuissance,
Mais par ta radieuse essence
Et ton sceau de divinité.*

ENVOI

*Bonheur au messager mystique,
Au génie ardent, à l'élu
Qui porte en mains le viatique
Et possède en soi l'Absolu.*

RENÉ SON.

Images de Regret et d'Espérance

LA VALLÉE AUX LARMES :

*Vallée où les Iris des larmes ont fleuri
 Quand le Fleuve de vie y sèche ses eaux vertes,
 Accueillerez-vous l'homme las au cœur flétris
 Que je serai quand ma maison vide et déserte
 N'aura plus que de noirs oiseaux pour habitants :
 Silence : seule la paix plane dans l'espace
 Et tombe et pacifie et recouvre les Temps
 Passés ; orgueil : être le roi du val où passe
 Seulement le parfum balsamique du ciel...
 Dormir la tête au dur lit d'ombre des bruyères,
 Songer ! les yeux remplis de pur espoir où, bel
 Archange, une colombe, en or dans la lumière
 Apporte en la vallée où meurent les Iris
 Le reflet et l'odeur du séjour de lumière
 Et le chant calme et pur de ses soirs de jadis...
 Et puis être le doux vase de pur cinname
 Et de myrthe et d'encens, où le maître des Lys
 Recueillera les pleurs de la Vallée aux Larmes.*

PHAÉTUSE.

*Phaétuse, gardienne des bœufs du Soleil,
 Je te salue et je t'implore, ô magnifique,
 Moi qui suis le pasteur des étalons vermeils
 Et qui mène les belles cavales antiques
 Paître dans les andains d'épeautre et de méteil,
 Et dont la flûte fait naître au front pur des filles
 Le souci de savoir l'automne et le sommeil*

*Avant d'avoir connu le matin clair et l'aube...
 Je sais que tu sommeilles quand tes bœufs parmi
 Les pacages s'en vont et les champs d'émeraude
 Vers les belles génisses des troupeaux amis ;
 Mais je sais bien aussi, quand je viens te surprendre
 Et brûler ma vie aux rayons de tes cheveux,
 Phaétuse que ma caresse douce et tendre
 Unit mon cœur à ton cœur, tandis que les bœufs
 Du soleil avec les génisses de la lune
 Fourragent jusqu'au soir, dans les pacages bleus,
 Le blé d'or aveuglant et le seigle nocturne !*

LE PÉLICAN MYSTIQUE.

*Le Pélican mystique au bord des marais d'ombre
 Arrache de son bec les plumes de ses ailes :
 Où le Dieu s'est baigné se baigne à présent l'ombre,
 Où le blond Précurseur a passé passe frêle
 Le duvet envolé de l'oiseau sur le bord ;
 La coquille d'éclat qui servit, certaine heure,
 A répandre le flot baptismal sur le corps
 De celui qui venait vers la terre meilleure,
 De nacre et d'émeraude et d'or sert à l'oiseau
 De coupe, où de son bec séché par la souffrance
 De n'avoir plus revu le Dieu de son silence.
 Il calmera sa soif sainte et mystique à l'eau,
 Dont l'argent comme un pur nimbe de claire source
 Purifia les blonds cheveux du néophyte !
 Et ses pattes dans la vase verte et la mousse,
 Le Pélican arrache encor ses plumes tristes !*

EDMOND PILON.

HYMNES GNOSTIQUES

*Lorsque l'infatigable et fécond Phytourgos
Eut entassé partout ébauches sur ébauches,
Formidables défis jetés au saint Logos;*

*Lorsqu'il eut consommé les suprêmes débauches
Et les œuvres sans nom de son rut créateur,
Et qu'en tous lieux, hideux, stupides, cruels, gauches,*

*Troublant l'océan vierge ou souillant la hauteur,
On vit l'ichthyosaure et le ptérodactyle
Promener sous les cieux leur flot dévastateur ;*

*Quand il eut déchaîné sur le vallon fertile
Les cris du sanglier et le bec du vautour,
Qu'il eut fait l'affreux singe et le zèbre inutile;*

*Tel qu'un mage debout sur le haut d'une tour,
Il contempla son œuvre aussi sotte qu'infâme,
Et vers le saint Logos eut un tardif retour.*

« *C'est honte, crie-t-il, et vraiment grand diffame,
De n'avoir rien créé de sublime et de grand ! »
— *Et d'un rayon d'aurore il fit l'homme et la femme.**

*Et sous les frais rameaux du cytise odorant,
Les couples éperdus joyeusement s'unirent,
Mélant leurs cris d'amour aux sanglots du torrent.*

*Le vallon tressaillit ; les coteaux s'aplanirent,
Et le monde fut plein d'ineffables ébats
Et d'augustes hymens que les Eons bénirent !*

*Malgré la faim, la mort et leurs âpres combats,
Chaque homme eut son moment d'ivresse fugitive,
Et pour symboliser les bonheurs d'ici-bas,*

Les Esthètes ont fait l'Obélisque et l'Ogive !

FABRE DES ESSARTS.

UNA SALUS !

A CELLE QUI DOIT VENIR

*Amer, brisé, vaincu, saignant comme une hostie,
Les noirs enfants d'Hylé m'avaient pour marchepied,
Lorsque près de la tombe, où mon front s'appuyait,
J'ai senti la douleur en mon âme amortie.*

*A l'innomée auguste, à vous, noble Pythie,
Espoir qui consolez le chercheur inquiet,
J'adresse le salut triomphant qu'envoyait
Le grand Synésius à la grande Hypatie.*

*Oui, los et gloire à vous, invisible Héléna,
Qui descendrez un jour du mystique Sina,
Pour mettre vos pieds blancs sur le veau d'or infâme,
Comme un souffle grandit, comme une onde s'épand,
Que votre Œuvre se fasse, et l'antique Serpent
Pour la seconde fois périra par la femme !*

FABRE DES ESSARTS.

NOTRE BULLETIN POLITIQUE

Le calme du mois de juin ne doit pas nous tromper; nous n'entendons aucun éclat; aucun coup de foudre, mais le ciel est orageux de tous cotés. La grande agitatrice concentre son action sur le Nil; outragée à nouveau au Cap, au Venezuela, au Caire, elle cède partout; elle accepte la démission de Cecil Rhodes; elle se retire sans coup ferir devant le Venezuela armé, elle rembourse la caisse égyptienne — non sans arrière-pensée du reste. — Mais la Crète est soulevée si bien que l'union des puissances européennes ne la peut apaiser; la Macédoine s'agit, l'Arménie s'émeut: inutile de chercher, sous quelle influence; le gouvernement hellénique n'a pas gardé le secret des sollicitations britanniques dont il n'ose accepter la responsabilité.

En Allemagne, la réforme électorale de Vienne, les changements ministériels de Berlin, antisocialistes et guerriers, parlent d'eux-même.

Aux Etats-Unis, les préliminaires de l'élection présidentielle annoncent déjà avec quelle ardeur sera soutenue la fameuse doctrine de Monroe, remise autant que jamais en honneur.

L'Asie nous envoie les Ambassadeurs de la Chine et du Japon pour solliciter dans toute l'Europe quelque secours en leur rivalité si grosse de dangers pour l'avenir. Notons encore la tentative d'assassinat contre le nouveau shah de Perse, toujours par un Baby.

Enfin le volcan nihiliste gronde aussi quelque peu: complot étouffé en Russie avant le couronnement; bombes à Barcelone, pétard à Paris.

Chez nous-mêmes nous savons tout ce que renferme de difficultés capitales cette question des impôts sur les revenus, sans son apparence anodine de difficulté budgétaire.

Mais tout cela n'est encore qu'à l'état de menaces que tout le monde redoute assez pour en reculer le plus possible l'accomplissement. Profitons de cette fausse accalmie pour causer un peu plus à fond, sur les principes.

Les fêtes russes que nous avons dû laisser de côté vont nous en fournir l'occasion. Leur caractère sacré et universel ne vous a pas échappé, sans doute ; vous vous en rappelez le tableau majestueux :

Le jour solennel annoncé pendant une semaine en grande pompe dans toute la ville sainte par quelque grand officier du palais, est enfin arrivé. Précédé des insignes souverains que le clergé consacre, annoncé par les clamours de la foule, le couple impérial arrive au seuil de la vieille cathédrale semi-orientale ; après trois genuflexions il baise cette image de la vierge que la tradition attribue à l'évangéliste saint Luc, et pénètre dans le temple où l'attend le grand prêtre. Entouré de ses premiers dignitaires, en présence des délégués de toutes les nations civilisées, l'empereur reçoit le manteau, le sceptre et la couronne ; il en baise d'abord la croix, puis, l'élevant sur sa tête, il se présente à tous comme le chef consacré et fidèle de son immense empire.

Ensuite, symbole aussi charmant qu'expressif, il touche de ce diadème le front de l'Impératrice agenouillée devant lui, la couronne elle aussi, la relève, l'embrasse et reçoit à son tour l'accolade de l'Impératrice mère.

Enfin, seul debout au milieu de cette foule brillante prosternée, l'Empereur entend et répète la Prière pour le Peuple russe, dont la destinée vient de lui être remise au nom de Dieu, et l'exhortation du Prêtre qui le bénit. Puis les portes du sanctuaire se referment sur lui pour la consécration suprême par le saint sacrifice ; seul entre tous les fidèles laïques il est admis à y assister et pour la seule fois dans sa vie. Il en est ressorti, dit-on, aussi pâle, aussi profondément ému que de la chambre mortuaire où son père, en une imposante entrevue, a consacré ses derniers moments à lui transmettre les traditions sacrées avec la charge, écrasante sans elles, de l'Empire.

Telle fut la partie essentielle de cette solennité préparée, vous le savez, par huit jours de retraite pieuse, de prières et de jeûnes, comme la bénédiction des chevaliers anciens.

Voilà la part de la religion humaine ; maintenant c'est l'Universelle Puissance elle-même qui va parler !

Le couple impérial est rentré au Palais ; il se montre : un demi-million d'hommes accourus de tous les points de l'immense Empire l'acclame pendant un quart d'heure entier ; c'est la voix du Peuple qui le consacre à son tour.

Mais qu'est-ce donc ? quel drame épouvantable est étouffé sous ces clamours ? quelle blessure s'ouvre au flanc de ce peuple en tant qui, dans son enthousiasme, ne la ressent même pas ? — Fait incroyable, inouï : en un coin disposé pour les largesses populaires, pour la joie si rare du pauvre, la foule compacte recouvre, emplit jusqu'aux fossés qui bordent la place immense, quand, attirée par les instincts de l'avidité, de la jalousie peut-être, par toutes les passions filles de la misère, la voici, cette foule aveuglée, qui passe sans s'en apercevoir (!) qui piétine sur la tête de tous ceux que le niveau du sol met au-dessous d'elle, écrasant, inconsciente, des milliers d'êtres humains, des femmes, des enfants accourus pour l'amour et pour la joie !

Et l'empereur, et l'Impératrice, le cœur brisé, à moitié défaillants sont condamnés à voir, sous leurs yeux, saigner ce peuple aimé plus que jamais en ce jour, sans qu'il leur soit un instant permis d'interrompre les fêtes traditionnelles, consacrées.

N'entendez-vous pas clairement ici la voix de « Celui à qui seul appartiennent la Gloire, la Majesté, l'Indépendance », disant au Monarque qu'il vient de consacrer :

Rappelle-toi que la Puissance dont je te revêts est la mienne ; que, par elle, ton cœur doit s'élever comme mon universelle Providence au-dessus des multiplicités individuelles, soumis à la Loi purifiante du Destin, confiant dans les transformations sacrées de la mort elle-même ! Responsable devant Moi des souffrances du moindre de tes sujets, tu devras cependant les oublier quand la voix du Peuple en réclamera le sacrifice ou quand les arrêts de ma justice seront prononcés. En t'élevant si jeune au-dessus de tous, j'entends que ton âme se maintienne en la région sereine des Lois Universelles, la seule où l'Unité engendre la Sagesse et la Force, et que de là tu élèves vers Moi ce peuple, tout jeune aussi, que je viens de remettre en tes mains !

Et le peuple lui-même, que dit-il ? Va-t-il s'emporter, blasphémer, maudire son Empereur ou le Destin ? Nullement : il incline le front et dit avec humilité : *Meā culpā*; c'est que je méritais d'être puni ; Dieu soit loué !

Tout l'esprit du Peuple Russe est là.

La piété humble, avec un respect, un amour ardent de la Majesté, de la puissance ; le patriotisme le traduit par un besoin de s'imposer au moyen de choses grandes, solennelles, religieuses, à l'attention du monde entier. Ce n'est ni fierté chevaleresque, ni vanité, ni avidité, c'est un sentiment de grandeur qui s'inspire sans cesse des choses divines.

Un Anglais va nous le dire à propos des croix innombrables plantées par les navigateurs russes sur les plages désertes de la mer blanche : « Le matelot anglais arrêté par les vents contraires quitte avec la colère au cœur, l'impréca-tion aux lèvres, la plage sur laquelle il a été retenu prisonnier ; le Russe laisse sur chaque côte un tableau, un signe d'actions de grâces. Le Moujick n'est pas courtisan, il est religieux ; le sentiment qui, dans un cœur russe, domine tous les autres, c'est celui de son devoir envers le Créateur ; il se manifeste dans tous les rangs de la société, dans toutes les situations de la vie... Nuit et jour, depuis le berceau jusqu'à la tombe, le Russe vit en société avec Dieu... Comme l'Arabe, le Slave est essentiellement religieux (1). »

Ne dit-on pas vulgairement par toute l'Europe la *Sainte Russie*, comme on dit la *belle France*, la *perfide Albion*, la *rêveuse Germanie* ?

Nous caractériserons donc la Russie comme un peuple essentiellement pieux, et aussi comme un peuple fortement unitaire, d'une unité qui, actuellement, se réalise par l'autocratie. Nous nous rappellerons que ce sont là les signes de la première jeunesse dans l'évolution sociale, mais nous devons observer cependant que cet âge approche de sa fin. L'esprit d'indépendance commence à souffler sur la noblesse et il sera d'autant plus puissant que cette noblesse est ouverte par la remarquable insti-

(1) *La Russie libre*, par W.-H. Dixon, traduction d'Emile Jouveaux.

tution du *Tchinn*; la religion aussi est de plus en plus discutée; les sectes se multiplient chaque jour, depuis celle si répandue des *vieux croyants*, conservateurs acharnés de la liturgie passée (1) jusqu'à ces sectes singulières des *communistes*, des *nieurs*, des *étoffeurs*, des *tueurs d'enfants*, des *Kapitonnes* (se suicidant), etc., qui signalent toute l'activité du gnosticisme par les excès même.

Enfin la Russie se distingue encore par l'étonnante rapidité de sa croissance; on ne peut la comparer sous ce rapport qu'à l'Amérique du Nord, bien que leur sphère d'action soit toute différente: démocratique, réalisatrice, fiévreuse pour celle-ci; autocratique, religieuse et intellectuelle (2), calme pour celle-là. La dernière se réclame pour ainsi dire du *Temps* dont elle est si avare; la première de l'*Espace* qu'elle remplit avec une incroyable persévérance, avec cette avantage unique de pouvoir et de savoir coloniser sur son propre sol.

C'est par cette occupation infatigable de la puissance terrestre que la Russie est devenue l'ennemie intime de la puissance maritime par excellence, l'Angleterre, exaspérée, effrayée de trouver le drapeau slave sur la plupart des côtes où son avidité la pousse.

Cet envahissement du sol n'alarme guère moins les puissances terrestres de l'Europe; elles redoutent presque toutes ce panslavisme dont la force grandit à mesure que s'évanouit le fameux équilibre fondé en 1648, et cette crainte, qui correspond en effet à des conditions nouvelles, n'a pas peu contribué à la prospérité de l'Angleterre, à l'acuité de son antagonisme contre la Russie, cause principale de nos perplexités actuelles.

(1) Il est à remarquer que la réforme liturgique, contre laquelle s'insurgent les vieux croyants, a été accomplie il y a deux siècles pour remédier à la décadence du culte, et d'après des documents puisés par l'évêque Nikon dans *les couvents du Mont Athos*.

(2) Consultées sur une transformation de l'enseignement dans le sens industriel moderne, les assemblées provinciales se sont prononcées en grande majorité pour le maintien de l'enseignement classique.

Comment donc résoudre ce dualisme que nous n'avons fait jusqu'ici que signaler ?

La solution de cette difficulté sera en même temps la réponse à la question qu'on a fait l'honneur de poser à notre petit bulletin : Quelle en est donc la politique ? Il était conçu avec l'intention de faire ressortir cette politique de l'examen des événements quotidiens au lieu de la poser à priori : mais ce serait peut-être, en effet, fort long, et puisque nous avons aujourd'hui quelques loisirs, profitons-en pour indiquer très rapidement les principes que la suite appuiera d'observations pratiques.

* *

Le marquis de Saint-Yves nous enseigne admirablement le type social accompli ; mais on ne peut le créer de toutes pièces ; il faut y arriver et suivre pour cela les lois naturelles de l'évolution.

Fabre d'Olivet nous en a dit parfaitement les accidents et les écueils, mais il a réservé le chapitre où il devait nous dire comment les éviter. C'est ce chapitre qu'il faut refaire aujourd'hui non plus comme au temps de Fabre d'Olivet, mais selon les exigences contemporaines.

L'Europe cherche actuellement son équilibre entre trois envahissements qu'elle redoute également et dont nous savons les dualismes consécutifs : *L'absorption britannique*, le *Panslavisme* et le *Pangermanisme* ; c'est dans leur antagonisme que réside toute la *Politique* de notre siècle. Voilà une première erreur que quelques principes vont mettre à nu.

On a dit et parfaitement démontré que toute société humaine est un organisme (1) ; mais cette assertion comporte plusieurs conséquences qu'on a le tort d'oublier trop souvent.

D'abord cet organisme doit avoir une âme et un esprit aussi bien qu'un corps dont on s'occupe trop exclusivement.

(1) Voir notamment : *Organisme et Société*, par Worms, excellent exposé d'ensemble de tous les arguments de cette thèse.

En outre, il n'est pas parfait, il est en formation, en évolution incessante ; notre histoire n'est que le récit d'une période encore inachevée de cette transformation.

Enfin, il est nécessaire de distinguer trois ordres d'organismes sociaux, trois degrés de formation évolutive : celui de la *nation*, celui de la famille de nations, ou *race* et celui de l'*humanité* terrestre tout entière. Le premier est l'élément des deux autres, de sorte qu'il y a entre eux une hiérarchie d'importance et de succession telle qu'à une époque donnée, l'*humanité* est toujours moins avancée que la *race* et celle-ci l'est moins que la *nation*.

En termes pratiques, c'est-à-dire que la *politique internationale* dépend de la *politique intérieure*.

Voilà un premier principe à retenir.

L'évolution d'abord turbulente, agitée, marche progressivement vers un équilibre dynamique harmonieux ; elle s'en approche par quatre saisons préliminaires correspondant à l'éclosion d'autant d'éléments fondamentaux de l'organisme. Pour la nation, ces éléments sont le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et la plèbe, naturels, indestructibles, ils sont tous indispensables à la constitution normale qui ne se trouve que dans leur synthèse.

Dans cet ordre, l'avènement de la plèbe étant avancé, nous pouvons entrevoir déjà l'harmonie finale à travers les luttes qui nous troublent encore, mais dans l'ordre international nous en sommes toujours à la formation des éléments, et il est aisé de voir ce qui reste à accomplir en ce sens.

Regardez l'ethnographie de l'Europe :

A l'Orient : les peuples slaves, les plus récents, pieux, envahissants, mais non conquérants proprement dits ; religion orthodoxe. — Panslavisme.

Au centre : peuples saxons ; raisonneurs, conquérants ; religion protestante. — Pangermanisme.

A l'ouest : peuples latins, les plus anciens ; indépendants, sceptiques, livrés à la science et aux tentatives sociales.

En dehors d'eux, en mer, une nation achevée : l'An-

gleterre, chargée d'une fonction des plus remarquables, celle de nutrition et de circulation, et qui n'est envahissante que parce qu'elle entend remplir en mode égoïste cette fonction où elle excelle.

Voilà nos quatre éléments internationaux :

D'autre part, suivez l'histoire de l'ère chrétienne et vous allez voir leurs âges respectifs.

Dans les six premiers siècles, prédominance *religieuse* par l'empire romain, celui de la race latine ;

Dans les six siècles suivants, domination laïque par les armes ; la *Noblesse* où la France tient la tête.

Du XII^e au XVIII^e siècle, la même puissance laïque passe de l'épée à la robe, à la *Bourgeoisie* financière et frondeuse ; la race anglo-saxone en inaugure le triomphe par le protestantisme et l'achève par l'économie et le régime parlementaire.

A partir du XIX^e siècle, la puissance devient *plébéienne*, et l'importance internationale de la race slave s'accentue,

Le rapprochement n'est-il pas clair ? Ne voit-on pas que l'harmonie européenne ne sera pas possible avant que la race slave ait accompli à son tour sa complète éclosion, puisque l'harmonie nationale ne se fera sans la perfection de la plèbe. Dernières venues l'une et l'autre, elles nous annoncent toutes deux l'ère d'harmonieux équilibre ; à nous d'oublier notre égoïsme pour les aider au lieu de les craindre (1).

Ainsi : 2^e principe : *Il est nécessaire de développer les Nationalités*; si nécessaire même que j'oseraï dire : Au Panslavisme et au Pangermanisme il faut ajouter le *Pan-latinisme* par l'union des races latines autour de la France.

Et qu'est-ce qu'achever une nationalité ? — C'est identifier la *Nation*, ou ensemble des citoyens unis par un

(1) Si l'on trouve singulier ce rapprochement de la Plèbe et de l'autocrate Russie, on voudra bien remarquer que les préférences spontanées et constantes de celles-ci sont précisément pour les peuples les plus démocrates : la France et les Etats-Unis ; qu'elle est la patrie du Nihilisme, et enfin que, par sa puissance essentiellement territoriale, elle présente l'élément Terre, comme la Plèbe s'y rattache par sa fonction réalisatrice.

même parti social, c'est-à-dire par la volonté humaine, au *Peuple*, ou ensemble des citoyens unis par le sang, les sentiments, la langue, les traditions, c'est-à-dire par la Nature. Il est aisément de voir que de cette identification ressort immédiatement l'attribution des frontières naturelles.

Mais, va-t-on dire, les individualités ainsi achevées ne vont pas manquer de se heurter, d'entrer plus que jamais en guerre, et en guerre formidable que toutes celles passées. — Sans aucun doute, mais le remède est simple et proche : C'est l'organisation de la démocratie en chaque nation, parce que la Démocratie est, de par l'esprit d'égalité, autant que par la fonction économique qui la domine, de nature fusionnante. C'est un fait assez clair aujourd'hui pour qu'il soit inutile de s'y arrêter.

Comment organiser la démocratie ? réservons ce problème auquel le congrès socialiste prochain nous ramènera tout naturellement; disons seulement qu'il appartient aux races les plus anciennes, en Europe aux races latines, de procéder à cette organisation normale afin d'en fournir le modèle aux races plus jeunes : la force évolutive de la Russie, ses tendances actuelles mêmes nous assurent qu'elle adoptera rapidement ce modèle le jour où la perfection en sera révélée par l'expérience.

Ainsi, troisième principe : *Toute l'attention des races latines, et particulièrement celle de la France, leur chef naturel, doit se porter sur l'organisation normale de la démocratie.*

Ce n'est pas tout encore : nous venons de créer deux forces contraires : une puissance et une résistance, il reste à les combiner de façon que ni l'une ni l'autre ne soit prépondérante, sans qu'elles s'annulent non plus dans un équilibre immobile ; il ne nous faut ni la guerre, ni l'uniformité, ni les chocs, ni l'arrêt, mais un jeu facile, régulier, de l'organisme, la mobilité, la diversité dans l'unité.

Le moyen est simple encore et rapproché : c'est la *Fédération*. On sait comment à l'intérieur elle respecte la variété sans nuire à l'unité ; dans l'ordre international il est facile d'en concevoir l'effet ; les frontières contestées s'effacent pour ainsi dire dans les relations des pro-

vinces voisines, parce que l'indépendance de ces provinces par rapport à leurs centres respectifs laisse libre leurs analogies naturelles. Par la Fédération, l'Alsace et la Lorraine ne seront plus des épines aux flancs de l'Allemagne et de la France, parce que leurs rapports avec la Champagne et le duché de Bade seront également libres ; par la Fédération, la Pologne restaurée sans inconvénient pourra vivre de la vie slave à côté de l'Allemagne et de l'Autriche ; par la Fédération, l'Angleterre aura résolu la question vitale de l'Irlande.

Faut-il montrer d'ailleurs combien cette fédération est naturelle en toute l'Europe ? Combien d'excellents esprits ne la souhaitent-ils pas en France par une large décentralisation ! Elle fonctionne presque dans le royaume uni de Grande Bretagne. Elle est la vie naturelle de l'Allemagne qui y reviendra dès que le joug prussien lui sera tout à fait insupportable ; on en peut dire autant de l'Italie. Quant à la Russie, comment pourra-t-elle sans fédération rassembler la Serbie, la Roumanie, la Bohême, avec la Russie blanche, la Petite-Russie, la Tartarie et la Sibérie ?

Est-il nécessaire enfin d'insister pour montrer comment de la Fédération de chaque nationalité doit résulter presque instantanément l'idéal de la politique moderne : la Confédération des États européens !

**.

Voici donc en résumé toute cette politique internationale : et particulièrement celle de la France à qui nous montrerons qu'appartient tout spécialement la fonction psychique d'éducatrice de ses sœurs :

Favoriser les nationalités européennes en dehors de l'Angleterre parce que sa personnalité est complète ; dans ce but s'attacher notamment aux alliances, naturelles du reste, avec la Bohême, la Serbie, la Roumanie et la Russie, dans l'intérêt du panslavisme ; celle de l'Espagne, de l'Italie, de la Suisse, de la Belgique et de la Grèce même, pour créer le *panlatinisme*.

Réduire l'égoïsme des personnalités ainsi créées en organisant à l'intérieur la démocratie normale, par l'harmonie hiérarchique des quatre classes élémentaires.

Harmoniser ces deux contraires d'unité forte et de démocratie dispersive par la *Fédération*, et comme elle est presque réalisée partout ailleurs, en hâter l'éclosion en France par une large décentralisation provinciale qui n'entame en rien les intérêts communs de l'unité.

Sera-ce étonner nos lecteurs que d'ajouter encore un autre objectif comme une nécessité primordiale de ces trois accomplissements, celui de l'harmonie de la pensée par la pénétration réciproque de la science et de la religion, c'est-à-dire le réveil et l'adaptation moderne de l'ésotérisme ?

Cet acte-là, c'est à vous, chers lecteurs, qu'il appartient particulièrement d'y travailler, à vous qui savez ce qu'est la *Science sacrée*.

TRIPLEX.

GROUPE INDEPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Le mouvement occultiste s'annonce comme très prospère en Espagne. La Branche de Madrid vient de publier la traduction de *l'Etat de Trouble*. et les loges martinistes se développent rapidement. Toutes nos félicitations à M. R. de Aldaov et au Dr Bercero.

..

Une branche régulière du Groupe vient d'être fondée à Toulon (Var), et nous comptons beaucoup sur l'activité de son président pour donner en cette ville une poussée à l'occultisme.

..

L'activité du Groupe à Paris reprendra complètement en octobre prochain sous la direction de Papus qui fit plusieurs conférences au nouveau local du Groupe.

BIBLIOGRAPHIE

MARIUS DECRÉSPE, *Manuel de graphologie appliquée*,
2 vol. in-16, Paris, Guyot.

Dans la collection A.-L. Guyot, M. Marius Decrespe vient de faire paraître un manuel de graphologie en deux petits volumes, manuel qui présente une assez grande originalité. Il est cependant difficile de faire du nouveau dans une science aussi consciencieusement étudiée que celle-là : les gros volumes abondent. Aussi n'est-ce pas la richesse des documents, la perfection des dictionnaires qui font la valeur de cet ouvrage. M. Marius Decrespe a su classer d'une façon synthétique et organiser pour ainsi dire ce qui n'avait été jusqu'ici que compilation. Papus, avant lui, avait déjà dans des conférences très appréciées de ceux qui les ont suivies, appliqué la puissance de son esprit organisateur à la graphologie et apporté les résultats de son expérience personnelle : malheureusement ses schémas et sa méthode étaient restés jusqu'à ce jour non publiés. M. Marius Decrespe s'est inspiré en partie de ces renseignements, et ce n'est certes pas un reproche que je lui adresse, car nul d'entre nous n'a tracé une route que Papus n'ait déjà plus ou moins défrichée. Et d'ailleurs M. M. Decrespe a su joindre à cette réalisation sa note bien personnelle.

La classification planétaire des écritures qui rapproche la graphologie de la chiromancie et de l'astrologie ; le soin que l'auteur a apporté de ne jamais séparer ces sciences intimement unies dans leur essence comme dans leur méthode, montrent à la fois que M. Decrespe a bien pénétré les relations ésotériques des différentes branches de l'Hermétisme et que d'autre part il a su, par une continue pratique de ces sciences divinatoires, acquérir la clef de ces mystérieuses connaissances. Ce livre n'a pas d'ambition : il se présente modestement et ne ressemble en rien aux gros traités dogmatiques ; il sera peut-être plus utile aux travailleurs sincères.

Dr Marc HAVEN.

MARIA DERAISMES. — *Oeuvres complètes. Eve dans l'humanité ; les Droits de l'enfant ; France et Progrès ; conférence sur la Noblesse.* 2 vol. in-18. Paris, Alcan, 1895. Portrait hélio-gravé, 3 fr. 50 le vol.

Avant de présenter à nos lecteurs l'œuvre importante de cette femme célèbre, la protagoniste du mouvement féministe en France, il convient de dire quelques mots de sa vie peu connue, d'après la notice que lui a consacrée M. Jean Bernard.

Descendante d'une famille de bons bourgeois flamands qui avait apporté dans le Paris bourbonien et jésuitique de 1830 l'esprit d'indépendance des vieux ancêtres du moyen âge, Maria Deraismes fut élevée et instruite par sa sœur, M^{me} Peresse-Deraismes, plus âgée qu'elle de sept ans ; mais à partir de dix-huit ans la jeune fille continua seule ses études, en étendant le cadre à l'histoire de toutes les religions, au cercle de toutes les philosophies. Mais à toutes ces cogitations abstraites, la croyance en une justice suprême, en une vie future, en l'immortalité de l'âme avaient résisté ; et cette lumière d'idéalisme brillera plus tard d'un vif éclat au front de l'orateur qui viendra féconder les masses obscures de la Franc-Maçonnerie athée.

L'édition complète de ses œuvres, que nous devons aux soins pieux de M^{me} Peresse-Deraismes, ne doit pas ce nprendre moins de six à sept volumes contenant les œuvres de philosophie sociale, de polémique politique et religieuse, de littérature et de critique. Nous avons sous les yeux les deux premiers tomes de cette collection ; et, ayant en trop grand respect le labeur sincère et altruiste, pour donner ici, sur ce résumé de toute une vie de travail, quelques phrases d'appréciation tronquées, je me bornerai simplement à la tâche de dégager les grandes lignes de cette figure originale, et les conceptions fondamentales de cette puissante intelligence.

Il faut distinguer dans les doctrines de Maria Deraismes celles qui ont pour objet la femme, et celles qui s'étendent aux autres sujets philosophiques et sociaux ; les premières sont la clef des secondes ; c'est par conséquent d'elles seules que nous nous occuperons.

Répétons-le encore, Maria Deraismes était la femme la

mieux préparée de son temps à soutenir l'étandard des revendications de son sexe ; une imagination brillante, une érudition peu commune, une raison lucide, et une indépendance trop rare, des préjugés de caste et de nation la qualifiaient excellemment pour le rôle qu'elle joua. Mais, si haut qu'elle sût s'élever dans la culture intellectuelle, elle ne put cependant dépasser le cercle de la science exotérique, ni arriver aux régions transcendentales de l'inspiration.

Si enfin, au lieu, dans son étude des livres sacrés de l'humanité, elle ne s'en était pas tenue à la lettre, mais si elle avait pu se hausser jusqu'à la conception de l'esprit vivifiant qu'on peut y découvrir, du même coup ses théories féministes, profondément modifiées, auraient pleinement correspondu à la réalité organique de la Nature. Elle avait été pourtant initiée à la Maçonnerie, mais personne ne lui avait montré la véritable lumière de l'étoile flamboyante ; bien que ses relations, dans cette société, l'eussent mis en présence des chefs les plus éminents, aucun d'eux ne lui conféra l'initiation réelle.

Sa conférence *Eve dans l'Humanité*, dont le titre semble cependant beaucoup promettre, est fort décevante pour un occultiste ; remplie de pensées généreuses, pavée de bonnes intentions, le principe capital de sa théorie lui échappe constamment. Aucune de ses élèves ne l'a encore aperçu, comme l'auditeur du dernier *Congrès féministe* peut encore se le rappeler.

Ce principe, c'est le suivant : la femme n'est pas l'égale de l'homme, mais bien la complémentaire ; et chacun de ses rôles, comme mère, sœur ou épouse, n'est que l'expression de la faculté volitive de cet homme universel, de cet Adam, de ce Manou, dont parlent les textes hiératiques. — Mais l'espace nous est mesuré, et, à notre regret, nous ne pouvons ni établir la preuve de notre dire, ni indiquer les conséquences dans la pratique. Nous espérons que la sagacité du lecteurs y suppléera, surtout s'il prend pour guides, dans ses adaptations, des œuvres aussi lumineuses que celles de Maria Deraismes.

SÉDIR.

Saint Bernard. — *Traité de l'amour de Dieu.* Rio-de-Janeiro. 1895, in-8.

La présente traduction de cette œuvre célèbre est la réimpression de celle du père Antoine de Saint-Gabriel, publiée sous le patronage de l'apostolat positiviste du Brésil, au siège central de l'Eglise du même nom.

Miguel Lemos, le directeur de la dite Eglise, nous apprend que l'édition du même livre publiée en 1867, par les soins de Pierre Jannet, avait été épuisée depuis longtemps. « C'est surtout, dit ce dernier, la hauteur d'inspiration avec laquelle saint Bernard traite son sujet, la force des raisonnements à l'aide desquels il établit que l'homme doit aimer Dieu, non pour les biens qu'il en reçoit, non pour la crainte des châtiments, mais pour Dieu lui-même et uniquement pour Dieu. » C'est également ce qui, dans cet opuscule, reproduit exactement l'esthétique de l'occultisme, telle que, des dizaines de siècles avant saint Bernard, — pour rester d'accord avec les orientalistes, — le chant du bienheureux la formule aux mystiques des bords du Gange.

C'est à ce titre que nous nous permettons de recommander fortement la lecture de cette œuvre à nos lecteurs.

SÉDIR.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR PAPUS,

Dernièrement, je fis connaissance d'une façon assez extraordinaire d'un médium écrivain et à incarnations qui semble être dirigé par un esprit des plus élevés de notre système solaire, qui m'a toujours témoigné la plus grande bienveillance et au moyen duquel j'ai obtenu des communications réellement intéressantes. Elles le sont d'autant plus que le médium ne connaît pas même l'ABC de la science occulte, ce qui éloigne toute possibilité de supercherie, et c'est à ce sujet que j'ai pris la liberté de vous écrire pour tâcher d'éclairer la communi-

cation suivante qui m'a été donnée spontanément. (J'ai mis en italique les questions que j'ai posées):

« Connaissez-vous cette nébuleuse ?

— Non, je ne la connais pas.

— Elle dépend de H. M. E.

— Je ne vous comprends pas.

— *Le Vulcain forge, forge pour l'enclume et non pour faire.*

— Tout cela est une énigme pour moi; à quoi cela se rapporte-t-il ?

— *A la prochaine évolution terrestre. Rappelez-vous-la, elle s'éclairera seule dans quelques années.*

— Quelle espèce de nébuleuse est-ce ?

Nébuleuse planétaire, axe 12, faction tierce, dimensions monstrues, réglée sur sphère visible, pleine sous Saturne, s'éclipsant à mi-axe et à effets modiques et planisphériques desastreux pour la terre. »

— Est-ce une nébuleuse ancienne ou nouvelle ?

— *Sort de sa sphère, a été découverte récemment par un élève d'un des plus célèbres astronomes modernes.*

Peut-être que parmi les savants rédacteurs et lecteurs de l'*Initiation* il s'en trouvera quelqu'un plus versé que moi en astronomie et en astrologie qui trouvera la nébuleuse dont parle cette étrange communication et pourra en tirer l'horoscope.

Ceci est à rapprocher des prédictions sinistres que l'*Initiation* a rapportés dans un de ses derniers numéros et de cette période de catastrophes sanglantes qui, selon Trithème, doit précéder le retour du règne de Michael sur la terre, prophétie dont parle Eliphas Lévi dans son *Rituel*.

L. TOURNIER (Chili).



Paris, 29 juin 1896.

MON CHER MAITRE,

Saturninus demande dans l'*Initiation* (p. 292) quelles sont les dates où la Fête de Pâque tombe le 25 avril.

Les voici : 1 666 — 1 734 — 1 886. — 1 943 — 2 038
— 2 190.

BAGLIS.

NOUVELLES DIVERSES

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que notre ami Sedir donne, à partir du mois de juillet, une série de chroniques sur l'occultisme, dans la *Revue Blanche* (1).

• •

M. Jollivet Castellot, notre distingué collaborateur, rend compte du Mouvement idéaliste, dans le très intéressant journal *Demain*, consacré à la jeunesse des Ecoles (2).

Un obscur petit journal mensuel intitulé *l'Avenir Social* a fait, dans la signature de M. Simonin, une étude sur la Magie qui maintenait les honneurs d'une reproduction *in extenso* pour amuser nos lecteurs, si notre place n'était pas si mesurée. Après nous avoir attribué les opinions d'Aritote du Zend Avesta et autres, l'auteur de l'article est tellement ému de l'existence des *élémentals* qu'il nous appelle de ce nom, après quelques autres injures d'un sel aussi piquant. Si M. Simonin cherche une polémique, il en sera pour ses frais; nous avons perdu l'habitude d'injurier ceux que nous ne pouvons comprendre. Le Dr Mage Élémental Papus remercie toutefois M. Simonin d'avoir pris la peine de cesser un instant l'évocation de Gambetta ou d'Hermès pour s'occuper de la *Science des Mages*. Et il serait heureux que M. Simonin voulut bien consacrer chaque semaine à une étude d'une aussi fine subtilité philosophique.

• •

BIBLIOGRAPHIE

Leitschrift des Vereins für Volkskunde. Jahrg. V. 1895, heft. 2. — Weinhold, *Légendes sur les nixes.* — Kable.

(1) 1, rue Laffitte, Paris.

(2) Administration, 5, rue de Savoie, Paris.

Conjurations contre les maladies en Scandinavie. — Heft. 3. Fraenkel, *Légendes relatives à la prise de fées et de nixes.* — Heft. 4, Reiterer, *Les Sorcières en Styrie.* — (*Revue histor.* : mai-juin 1896, p. 196).

Jostes, *Meister Eckhart und seine Jünger* (*Ibid.* 211).

..

GUÉRISON PAR LES GANTS

On sait que le fameux Schlatter guérissait en imposant ses mains sur les gants des malades. Au xvii^e siècle, Greatrak l'Irlandais guérissait par ses propres gants ou en imposant les mains au malade (Goerres : *Mystique*, v. 399), d'après Stuble (*Miraculous Conformist*).

*
* *

UN BEL OUVRAGE

Nous avons reçu de M. Tenib un exquis volume de vers dont nous ferons prochainement une analyse détaillée.

TRIBUNE DE LA REVUE DES REVUES⁽¹⁾

Notre éminente collaboratrice, M^{me} la baronne de Sutner, présidente de la Ligue autrichienne de la paix, nous envoie un appel chaleureux en faveur de Henri Dunant, que nous recommandons tout particulièrement à l'attention de nos lecteurs.

DETTE D'HONNEUR

A l'hôpital communal d'une petite localité de Suisse, dans une chambre proprette mais dénuée comme une cellule — dame! avec une pension de trois francs par jour on n'habite pas un palais — vit et travaille un homme dont voici le signalement : 68 ans, longue barbe blanche, doux regard, façons d'un parfait homme du monde, finesse d'esprit, parole éloquente et chaude...

(1) Extrait de *la Revue des Revues*, 32, rue de Verneuil, Paris.

Eh bien ! chers contemporains, ce vieillard à l'aspect si vénérable, aux allures si sympathiques, est en passe de devenir, si l'on n'y prend garde, une honte pour notre époque : qu'il vienne à mourir sans que toutes les nations civilisées lui aient apporté l'hommage de leur gratitude, ce serait, au front de notre humanité, une tache indélébile. On aurait beau ensuite éléver des statues, frapper des médailles et organiser des fêtes en sa mémoire, le remords n'en serait que plus poignant d'avoir laissé sa vieillesse dans la solitude, dans l'oubli, dans la détresse.

Celui dont je parle, — Henri Dunant — est tout simplement le créateur de l'œuvre la plus humainement grande et belle née jusqu'à ce jour : la Croix-Rouge. Un cœur brûlant de charité et débordant de pitié, une énergie indomptable, un esprit de sacrifice à toute épreuve : voilà ce qui a fait naître et aboutir cette institution qui aujourd'hui couvre de ses ramifications le monde entier — le négus d'Abyssinie vient de s'y associer — et qui a sauvé des milliers d'existences, allégé des souffrances innombrables.

Voici en dix mots l'histoire de la Convention de Genève, fondée en 1864, à Genève, par Henri Dunant.

Jeune, riche, indépendant, ce patricien génois se rendit au champ de bataille de Solferino pour y secourir les victimes. En bravant mille dangers et fatigues, il parvint jusqu'à Brescia et de là, dans la voiture d'un cocher fugitif, jusqu'à proximité de Solferino où la bataille venait de finir, jonchant le sol de quarante mille morts et blessés.

La première victime dont Dunant s'approche est un pauvre soldat dont la figure est toute déchirée ; notre Samaritain lui humecte les lèvres enfiévrées et bouche avec de la charpie le trou informe de sa joue. Un autre, dont la cervelle s'est répandue sur les dalles d'une église, est poussé du pied par les passants parce qu'il encombre le seuil en travers duquel son corps est tombé. Dunant protège les derniers moments de cet agonisant et, pieusement lorsque le malheureux ne respire plus, lui couvre le visage d'un mouchoir.

Alors, réquisitionnant l'aide de toutes les femmes du village, il transforme l'église en une ambulance. Et tout

ce qu'il a vu ou ressenti dans ces heures d'angoisse, il l'a clamé au monde dans son livre *Souvenir de Solferino*. Sur la déplorable insuffisance des secours aux blessés ainsi dévoilée, Dunant appuya le projet de fonder une institution qui élargirait et organisera ces secours. Pour cela, il fallait obtenir la centralisation de tous les corps sanitaires et de toute personne privée qui se vouait aux soins des blessés ; il fallait en outre obtenir une convention internationale.

Et cette tâche ardue, presque impossible à entreprendre pour un simple particulier, Dunant, à force de persévérance et d'ardeur, l'accomplit. Il voyagea de ville en ville, de cour en cour, parla aux ministres, aux rois et aux empereurs, tâchant de leur communiquer la flamme de sa propre conviction ; sans craindre les fatigues et les déboires, sans se laisser décourager par les nombreuses déconvenues, sans ménager sa fortune, qui, dans cette entreprise, fut presque totalement sacrifiée, il a poursuivi et atteint son but : une conférence internationale de délégués munis de pouvoirs officiels se réunit à Genève, et la Convention dite de la Croix-Rouge y fut conclue.

Ce fut alors, pour le créateur de cette institution bénie, une période d'intime satisfaction et de gloire universelle. Fêté, reçu par des reines et des impératrices, on lui prodigua les décorations, les croix, les adresses de remerciements ; on couronna — à l'exposition de 1867 — son buste de lauriers ; un Etat après l'autre entra dans la Convention. Cependant (les grandes donations ne sont que pour les faiseurs d'hécatombes), Dunant ayant sacrifié les trois quarts de sa fortune à son œuvre avait, pour la refaire, engagé le reste dans une affaire malheureuse ; il fut complètement ruiné. Ses ennemis — le mérite en a toujours — profitèrent même de cette circonstance pour essayer de le déconsidérer, et meurtri, lassé, trop modeste et trop fier pour faire valoir ses droits à la reconnaissance de ses contemporains, Dunant se réfugia dans la solitude, où, depuis, il fut si bien oublié qu'on le crut mort depuis longtemps.

Ce que l'emblème de la Croix-Rouge a soulagé de morts, adouci d'agonies, sauvé de vies, cela est incalculable.

lable. Mais ce qu'il porte en germe de bienfaits futurs est plus incalculable encore. Né dans un élan de fraternité — *Tutti fratelli*, s'écrièrent les Italiens en prêtant leur concours à Dunant pour soigner des Autrichiens — soutenue par l'amour de l'humanité, répandant et fortifiant la pitié universelle, la Croix-Rouge ne peut, en se développant, qu'aboutir à cette charité élargie et épurée, qui ne se contentera plus de panser les blessures, mais se refusera à les faire. Une œuvre bien plus grande et plus belle que l'atténuation des horreurs de la guerre ce sera l'abolition de la guerre elle-même. Mais ce n'est pas par là qu'on pouvait commencer. Henri Dunant est le précurseur, en même temps qu'il en a toujours été le plus fervent adepte, de l'idée de la paix. L'évêque d'Angers, Mgr Freppel, lui écrivit un jour : « Qui sait si votre appel, en dirigeant l'attention sur les lamentables effets de ces horribles catastrophes, n'imprimera pas aux belliqueux la terreur de la formidable responsabilité qui leur incombe devant Dieu et les hommes ? Vous avez mis en mouvement un courant pacifique qui vaincra tôt ou tard tout obstacle. »

C'est donc au nom des Sociétés de la Paix d'Europe et d'Amérique que la signataire de ces lignes, membre du Bureau international de la Paix à Berne, remercie tous ceux qui se cotiseront pour offrir à M. Henri Dunant un tribut de gratitude. Des dotations nationales sont présentées aux grands hommes qui ont contribué — par d'innombrables massacres, hélas ! — à la gloire de leur pays ; ici, il s'agirait d'une dotation *internationale* pour honorer un homme dont la grandeur — immaculée de sang versé — a contribué à la gloire de toutes les nations civilisées, un homme dont l'œuvre, toute de noblesse et de bonté, a ennobli tous ceux qui y ont participé.

Voici venir — Dunant est né le 28 mai 1828 — l'anniversaire de sa naissance. On a le temps, jusque-là, d'organiser les souscriptions et on pourrait en remettre le produit au destinataire à l'occasion même de cette date. Le Bureau central Suisse des Sociétés de la Croix-Rouge à Berne a bien voulu se charger de prendre en dépôt les sommes qui lui parviendront.

Si on arrivait à réunir une somme très forte, je sais

bien que ce vieillard aux goûts simples et modestes, ce patricien fier et désintéressé hésiterait peut-être à en prendre possession ; ou bien, en passant par ses mains, l'argent retournerait bientôt à quelque grande œuvre de salut public.

Cependant, si tous ceux qui auraient le devoir de participer à cet acte de gratitude, si les hommes et les femmes qui ont eu un des leurs sauvés dans une guerre passée, ou qui espèrent les voir secourus dans une guerre future, si ceux aussi qui comptent que le « courant pacifique » dont parle Mgr Freppel, et que Dunant a contribué à mettre en mouvement, écartera les guerres futures ; si les Sociétés de la Croix-Rouge, les sociétés de la Paix, les sociétés patriotiques et autres corporations, *si, surtout, les gouvernements de tous les pays* se cotisaient, la somme réalisée devrait forcément être considérable et dépasser de beaucoup, je ne dis pas le mérite, mais les besoins du destinataire. N'oubliions pas toutefois, qu'il s'agit non d'un bienfait, mais d'un hommage ; à ce titre aucune somme — fût-elle aussi élevée que les crédits couramment demandés et accordés pour perfectionner les moyens de faire des blessés et des morts — ne saurait être exagérée.

Dans notre époque si tourmentée, parmi tous ces déchirements, ces menaces des haines et des outrecuidances nationales, rien de plus consolant que de voir s'élever quelque grande conception universelle. Ils sont encore rares, les élans de gratitude et d'admiration qui mêlent dans une même sensation des millions d'âmes latines, germanes et slaves : car jusqu'à présent les peuples n'ont appris à fêter que les héros de leur propre pays et à admirer le plus hautement ce qui a fait du tort aux autres...

De nos jours, enfin, on commence à comprendre qu'il n'y a de vrai bienfait que celui qui peut s'appliquer à tous en ne faisant souffrir aucun. Telle l'œuvre de Dunant. Une ovation à Henri Dunant serait par contre-coup elle-même un bienfait, non pas pour le modeste destinataire auquel suffit le témoignage de sa conscience, mais pour la société entière. Elle témoignerait de la direction nouvelle de la conscience humaine, et provoquerait

par là des bienfaits semblables à ceux auxquels elle aurait rendu cet éclatant hommage.

BERTHE DE SUTTNER.



Nous publierons dans le prochain numéro la liste de souscription pour orner la tombe de René Caillié. Jusqu'à présent l'*Initiation* a recueilli 150 francs. Nous signalerons dès à présent parmi les principaux souscripteurs :

Barlet, 20 fr. — Papus, 20 fr. — Guaita, 10 fr. — Chamuel 20 fr. — Dr Marc Haven, 10 fr. — Triplex, 5 fr. — Sedir, 10 fr. — Jean Tabris, 20 fr., etc., etc. La liste définitive et complète paraîtra le mois prochain.



Souhaitons vif succès à un nouvel organe spirite que publiera Gabriel Delanne à partir de ce mois. Nous reparlerons de cette publication qui ne peut manquer d'être excellente, dès que nous aurons reçu les premiers numéros.



Les examens de l'*Ecole secondaire de magnétisme de Lyon* dirigée par le professeur Philippe viennent de se terminer.

Les examinateurs étaient MM. Durville, Encausse et Philippe, et le D^r E. Lalande dirigeait la commission de contrôle. Sur 80 élèves inscrits à l'Ecole, 24 ont obtenu le diplôme de magnétiseur masseur. C'est un gros succès pour l'Ecole de Lyon, et les aptitudes pratiques des élèves ont été particulièrement remarquées.

Le Gérant : ENCAUSSE.

VIENT DE PARAITRE :
Tirages à part de L'INITIATION

LUMIÈRE INVISIBLE
MÉDIMUMNITÉ & MAGIE

Avec 4 planches électrographiques inédites

PAR **PAPUS**

Prix 1 fr.

LE CAS
DE LA VOYANTE
DE LA RUE DE PARADIS.

Devant la Tradition et la Magie

PAR **PAPUS**

1 brochure in-18. **Prix** 0,50 c.

PUBLICATIONS DE L'INITIATION

5, RUE DE SAVOIE, PARIS

Digitized by Google



La reproduction des articles inédits publiés par l'*Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

LA MAISON HANTÉE

DE VALENCE-EN-BRIE

LES FAITS. — Les phénomènes de Valence-en-Brie sont très intéressants pour les occultistes. Une maison, jusque-là tranquille, de ce village de 700 habitants, dans laquelle se trouvent deux bonnes, une jeune femme malade et ses deux enfants, est tout à coup le siège de faits troublants que nous allons énumérer.

1^o Tout d'abord une grosse voix très forte et proferant de grossières injures est entendue par une bonne dans la cave. Cette voix fait un tel vacarme, que douze voisins entrent et constatent le fait.

2^o Les jours suivants, « la voix » continue à se faire entendre, mais gagne la maison, si bien que huit jours après le début du phénomène la voix pouvait être entendue non seulement dans la cave, mais encore dans le vestibule, à l'entrée, dans la cuisine et dans toutes les pièces du premier étage.

La voix semble partir de terre, mais le timbre est si

élevé et elle éclate dans tant d'endroits différents, que toute supercherie semble impossible.

Outre les injures, cette voix profère des menaces de mort contre la jeune femme alitée depuis huit mois. Cette pauvre femme est l'objet de tracasseries variées.

3^e Enfin d'énormes planches sont, à trois reprises, transportées ainsi qu'un tonneau d'un bout à l'autre d'une cave, les meubles sont renversés dans les pièces inoccupées, les objets sont bouleversés un peu partout.

4^e Et pour couronner le tout, à partir du quatorzième jour de persécution, les carreaux de la maison volent un à un en éclats, en plein jour, à quatre heures de l'après-midi, et sous les yeux des locataires ahuris.

A tel point que la justice est saisie d'une plainte régulière de la part de M. Lebègue.

LES EXPLICATIONS. — Voyons si, normalement, ces phénomènes sont explicables.

Ces faits se sont produits pour la plupart pendant que le maître de la maison était à Paris. Celui-ci ne peut donc être pour rien dans cette affaire, en supposant qu'on raisonne avec toute l'intelligence d'un gendarme ou d'un commissaire de police.

Le soir, les deux bonnes quittent la maison, et les faits se produisent absolument comme si elles étaient présentes : c'est assez dire qu'elles ne sont non plus pour rien dans l'affaire.

Enfin, on a éloigné *successivement* et *séparément* chacun des enfants, et les phénomènes ont continué.

On a alors éloigné la malade elle-même, qu'on a placée dans une autre maison, et les phénomènes ont suivi la malade dans cette autre maison. Le lit a été bousculé, a failli même être renversé.

J'ajouterai, pour mes lecteurs, que plus de cinquante témoins des plus honorables sont sûrs des faits et ont justifié devant la Justice.

Devant quel genre de phénomènes nous trouvons-nous ?

FRAUDE. — Est-ce une mauvaise farce, comme dans la plupart des maisons dites hantées ? Est-ce un domestique qui veut se moquer de tout un village en produisant des faits attribués à un « esprit » ?

Nous ne le pensons pas, et voici nos raisons :

Les phénomènes dus à la fraude se produisent d'ordinaire la nuit, et toujours à la même place. De plus, l'éloignement du fraudeur fait cesser les phénomènes.

Ici les faits se sont produits en plein jour aussi bien que la nuit et ont continué après l'éloignement de tous les membres de la famille individuellement.

Il faudrait donc admettre la complicité de plusieurs personnes.

Cela encore ne rendrait compte que de quelques grossiers phénomènes physiques, mais non pas de *la voix* et de ses déplacements instantanés.

De plus, une glace a été brisée, de telle sorte que le fait était impossible à reproduire artificiellement. Cette glace présentait en effet une ouverture circulaire très nette avec une convexité *entre le bois et l'ouverture*,

ce qui indiquait que l'ouverture s'était produite de dedans au dehors, comme dans le cas d'une décharge électrique.

Les magistrats de Melun, au lieu de confier cette glace à un professeur de physique ou à tout autre expert compétent, ont voulu trancher eux-mêmes la question et ont fait tirer un coup de carabine 9 millimètres dans la glace, sans, du reste, avoir pris la précaution élémentaire de détacher auparavant le morceau « témoin ».

La glace, comme il fallait s'y attendre, a été fendue entièrement et s'est écroulée, se brisant en miettes.

Ainsi, la légèreté apportée dans l'expertise d'un fait sérieux a détruit une pièce de très grande importance. Nous ne pouvons que regretter, au point de vue scientifique, cette façon déplorable de conduire une enquête.

Même avec l'idée préconçue de l'hallucination et de la fraude que doit avoir tout magistrat qui veut éviter « l'emballlement », on ne peut rendre compte de ces phénomènes, à moins de croire que, comme à Tilly, plus de cinquante personnes aient été en même temps hallucinées de la vue et de l'ouïe.

VENTRILLOQUIE. — Les naïfs qui prétendent tout expliquer simplement n'ont pas manqué de dire : « C'est un *ventriloque* caché quelque part. »

Or il suffit d'avoir étudié le phénomène de la ventriloquie sérieusement pour savoir que, dans la majorité des cas, le ventriloque n'opère que grâce à une hallucination rapide de la vue, car il parle sans que ses

lèvres semblent bouger, ce qui lui permet de tenir un dialogue à deux voix. Mais il est impossible de produire des faits de ce genre du fond de la cave au premier, et, si une personne de la maison possédait cet art, les phénomènes auraient cessé avec le départ de cette personne, ce qui n'est pas le cas.

Enfin le locataire a fait faire de sérieux sondages et des tranchées dans sa cave pour être sûr qu'il n'y avait ni fils électriques, ni appareils acoustiques d'aucun genre reliant la cave à la maison.

EXPLICATIONS D'UN CONFRÈRE. — On aurait pu croire que les opinions que nous prêtons à nos confrères, aussi ignorants de ces phénomènes que disposés à les expliquer avec un pédantisme plus ou moins intense, étaient exagérées.

Un article, publié dans la *Revue médicale* par le Dr Archambault, va montrer à nos lecteurs que nous n'avons en rien exagéré.

Alors que nous avons pris la peine de passer plusieurs nuits dans la « Maison hantée », refusant, du reste, tous les honoraires que nous offrait M. Lebègue, notre confrère arrive un dimanche, reste un quart d'heure, *ne voit rien* et conclut de telle façon que nous jugeons utile de faire de larges extraits de son article. On verra si nous exagérons en disant qu'avec *suggestion, hallucination*, les médecins modernes ont vite fait de résoudre un problème difficile.

RÉCIT DU DOCTEUR ARCHAMBAULT. — Les journaux politiques ne parlent, depuis trois semaines, que

du phénomène de Valence-en-Brie, aussi ne m'étais-je pas sur toutes les diaboliques manifestations qui révolutionnent le petit village de Seine-et-Marne.

— Les carreaux cassés, les carafes brisées, les meubles retournés, la glace perforée par derrière sans que le bois soit touché, les voix entendues dans tous les coins de la maison, tout cela n'est plus un secret pour personne; j'aurai, du reste, à donner plus loin quelques détails sur ces faits extraordinaires.

Un point m'avait frappé dans ces comptes rendus plus ou moins fantaisistes, c'était le rôle bizarre qu'on faisait jouer au médecin de la famille, le docteur Paté, qui, disait-on, ne pouvait jamais écrire ses ordonnances sans s'entendre invectiver dans un langage des plus poissards.

J'écrivis à mon confrère pour l'informer de ces racontars, pensant qu'il n'était pas au courant de tout ce qu'on lui faisait faire ou dire.

J'eus la chance de recevoir sa visite le lendemain, et voici ce qu'il m'apprit.

Tout est vrai, me dit-il, sauf ce qui me concerne, car, si j'ai constaté les phénomènes, je n'ai pas eu à me plaindre de « l'esprit » pendant que j'écrivais mes ordonnances, puisque je n'en ai jamais écrit chez cette malade, qui refuse de prendre tout médicament. Quant à l'explication de ces faits, je ne puis pas vous la donner, d'abord parce que je craindrais d'être à côté de la vérité, et, en second lieu, parce que ma qualité de médecin de la maison m'interdit toute divulgation; mais, si vous voulez venir à Valence, je

vous préviendrai par dépêche dès que le « revenant » aura parlé, car, depuis la visite de Papus et de l'abbé Schnebelin, il n'a plus rien dit.

Le résultat de cette intervention des mages nous fit sourire tous deux, mais je remerciai mon confrère de son aimable invitation, que j'acceptai avec empressement.

.....

C'est, à notre avis, de cette chambre que part la *suggestion générale*, car suggestion il y a : la malade semble avoir sur son entourage une autorité peu commune, et dans ce milieu extranerveux, — le fils est hémiplégique, la mère, disent les journaux, est atteinte depuis deux ans d'une affection cérébrale incurable, la bonne hystérique, — le père, ce pauvre M. Lebègue, commence à perdre la tête : « Amenez-moi qui vous voudrez, nous dit-il, même des sorciers, pour me débarrasser de ce cauchemar. »

∴

Explication :

Un sujet hypnotisant, inconscient, *la mère*, suggestionnant des sujets inconscients également et agissant chacun différemment, parlant tour à tour, — on a entendu trois timbres de voix différents, — démolissant tout, lorsqu'ils ne se sentent surveillés par personne, car aucun témoin n'a assisté au bouleversement des meubles ni au bris des glaces, et perdant ensuite jusqu'au moindre souvenir des actes qu'ils ont accomplis : tout cela est bien net, mais il reste la voix, cette fameuse voix que vingt personnes ont entendue

sans jamais voir celui qui l'articule, cette voix qui beugle, menace, tempête, injurie, se moque, blasphème, crie vengeance ; cette voix qu'on entend sortir de partout, d'un mur, d'une table, du parquet ; cette voix qui assourdit, persécute, et qu'aucune bouche ne semble proférer.

Eh bien, cette voix, elle a, ai-je dit, trois timbres différents, peut-être quatre ; elle est rauque, comme celle du jeune homme, elle est beuglante sourdement, comme celle de la mère, qui, d'après mon enquête, poussait, il y a quelques mois, des cris semblables, *sans pouvoir s'en empêcher* ; elle est criarde comme celle de la bonne ou de la fillette ; elle est grossière, nous objectera-t-on, comme celle d'un charretier, et il n'y a personne de mal élevé dans la maison. C'est vrai, mais ne sait-on pas avec quelle satisfaction les sujets suggestionnés, même les plus distingués d'ordinaire, emploient le répertoire scatologique, et répètent avec une fidélité surprenante des mots orduriers qu'ils n'ont peut-être ouï qu'une seule fois, dans la rue ?

Reste le phénomène de la voix à distance. Y a-t-il, pour lui, une explication possible ? Tout le monde connaît l'hyperexcitabilité sensorielle des hystériques, personne n'ignore qu'ils entendent, à des centaines de mètres, des sons que nous percevons à peine à quelques pas, qu'ils lisent les paupières closes, etc. Pourquoi la voix ferait-elle exception à cette règle, pourquoi ne s'exterioriserait-elle pas pathologiquement et non pas surnaturellement comme le disent les spirites, qui admettent qu'un homme peut se faire entendre de Mar-

seille à Paris ? L'extériorisation de la voix à faible distance est donc aussi possible que l'augmentation de l'ouïe et l'hyperacuité de la vision, il n'y a rien là de mystérieux, si ce n'est les raisons qui font dire le contraire aux sorciers et charlatans qui entourent ces pauvres malades.

Ajoutez à cela que la partie de la maison dans laquelle s'entend la voix présente une sonorité tout à fait remarquable et qu'on peut, de la cave, entendre des paroles articulées au rez-de-chaussée et même au premier.

.....

Quant au docteur Encausse (Papus), qui assiste impassible à ce traitement par les feuilles de chou, qui est sensé traiter la malade à l'insu et en dehors du médecin de la famille, et qui, du reste, très éclectique, admet toutes les explications qu'on veut bien lui donner, c'est un de mes anciens camarades d'école : qu'on me permette de ne pas en dire plus long.

..

Conclusion.

Il y a là un charlatan, un homme qui a menti, un homme qui se joue du public et qui fait de l'exercice illégal de la médecine. Il s'appelle l'abbé Schnebelin. Qu'on l'enferme !

Il y a, de plus, des malades qu'il faut isoler, et isoler de la façon la plus absolue si l'on ne veut en faire des aliénés peut-être dangereux pour leur entourage !

Au nom de la science, au nom de l'humanité et au nom des populations environnantes qu'on ne peut

pas laisser plus longtemps dans l'inquiétude, nous adressons cet ultime appel à la justice et aux médecins!

D^r PAUL ARCHAMBAULT.

N. B. — Cet article a été écrit le lendemain de ma visite à Valence-en-Brie; j'ai, depuis, été appelé à donner mon avis au juge d'instruction chargé de l'affaire et n'ai pu que répéter les renseignements donnés ci-dessus.

D^r P. A.

Retenons de cet article les points les plus importants.

1^o L'aveu que l'intervention des « mages » a tout fait cesser, ce qui fait « sourire » nos confrères, incapables en quatre mois de rien comprendre à tout cela, ni de faire rien cesser.

2^o L'étonnement du D^r Archambault de voir employer la *feuille de chou* en thérapeutique. Dans dix ans nous espérons que notre confrère saura la puissance antiphlogistique des applications locales de ces feuilles de chou qui l'étonnent tant aujourd'hui.

3^o Les insinuations à mon égard qui ont nécessité de ma part une lettre de rectification, attendu que, loin de vouloir nuire à mon confrère le D^r Paté, j'ai refusé toute espèce d'honoraires, et j'ai fait tous les déplacements à mes frais.

4^o Les attaques contre l'abbé Schnebelin, qui a eu le courage de braver tout pour détruire les actions malfaisantes, qui auraient amené la mort de la malade

sans notre intervention. L'abbé a fait son devoir, et il a eu raison. Je l'en félicite hautement.

5^o L'explication de l'*extériorisation de la voix* ne vaut pas la peine d'être discutée ; la voix *ignore l'anglais* que la malade parle parfaitement, et j'ai personnellement assisté aux colères de ladite voix quand on parle anglais. Il faudra chercher autre chose au prochain phénomène et étudier plus d'un quart d'heure.

6^o Enfin ces conclusions :

Qu'on enferme l'abbé Schnebelin ;

Qu'on isole les malades, qui sont des aliénés.

Voyons la réponse des faits :

Aujourd'hui, 27 juillet 1896, la malade, *alitée depuis huit mois*, n'ayant pendant tout ce temps rien pu obtenir des secours de la médecine et qui serait morte sans la production, pendant dix-sept jours, de ces faits étranges qui ont attiré notre intervention, cette malade EST GUÉRIE en quelques jours, se lève, sort en voiture et doit même venir me rendre visite avec ses enfants.

On avouera que le pronostic du Dr Archambault a été malicieusement détruit par les faits. Notre confrère voit que dans les questions obscures les mages ont peut-être du bon.

INFLUENCE DE LA JUSTICE. — « La voix » avait déclaré qu'elle se tairait chaque fois qu'un représentant de la justice mettrait les pieds à la maison, et c'est ce qui s'est exactement produit : les magistrats ont enfermé dans une chambre toutes les personnes habitant la maison, et rien ne s'est produit. Du reste, il

suffit de l'arrivée d'une personne étrangère pour tout faire cesser, et cela ne recommence que quand l'influence a pu être en relation quelques temps avec le nouveau venu.

**

La fraude, la ventriloquie et l'hallucination éliminées, que nous reste-t-il?

Un phénomène se rattachant aux forces occultes de la nature.

Demandons-nous d'abord s'il existe des faits analogues dans l'histoire des faits occultes.

Ensuite nous chercherons une explication quelconque de ce phénomène.

RECHERCHE DES FAITS ANALOGUES. — Nos lecteurs connaissent presque tous l'histoire des faits arrivés en 1850, au presbytère de Cideville, et rapportés par un témoin oculaire, Eudes de Merville, dans son ouvrage sur *les Esprits*, pages 331 et suivantes :

Un berger nommé Thorel, après s'être mis en contact par le toucher avec un des enfants élevés au presbytère, est parvenu à produire dans ce presbytère des faits absolument étranges. Blessé par une pointe d'acier, il vient demander pardon, et cherche néanmoins à recommencer son action. De là des coups de bâton donnés par le curé et un procès qui perdit Thorel sur la déposition de plus de quatre-vingts témoins.

On trouvera aussi et peint de façon magistrale le récit de ces faits dans l'important ouvrage de Stanislas de Guaita sur *le Serpent de la Genèse*, que presque

tous nos lecteurs possèdent déjà. Nous citerons donc seulement les faits qui éclairent ceux de Valence-en-Brie.

CIDEVILLE. — Tout aussitôt après la rentrée de cet enfant, une espèce de trombe ou bourrasque violente vient s'abattre sur le malheureux presbytère, puis, à la suite de cette bourrasque, des coups semblables à des coups de marteau ne cessent de se faire entendre dans toutes les parties de la maison, sous les planchers, sous les plafonds, sous les lambris (p. 237).

Pendant que ces bruits mystérieux poursuivent leur incessant concert, pendant qu'ils se font entendre à chaque point indiqué, ou reproduisent en cadence le rythme exact de tous les airs qu'on leur demande, *les carreaux se brisent et tombent en tous sens*, les objets s'agitent, les tables se culbutent ou se promènent, etc. (p. 338).

On se munit de très longues pointes, et partout où le bruit se fait entendre on les enfonce le plus lentement possible. Mais, comme il est difficile de frapper juste, en raison de la subtilité de l'agent, plusieurs pointes sont enfoncées sans résultat apparent, et l'on va probablement y renoncer lorsque tout à coup une d'elles ayant été chassée plus habilement que toutes les autres, *une flamme vient à jaillir* et, à la suite de cette flamme, une fumée tellement épaisse, qu'il faut ouvrir toutes les fenêtres.

La fumée dissipée et le calme succédant à une si terrible émotion, on revient à un mode d'adjuration qui paraît si sensible. On reprend les pointes et on enfonce;

un gémississement se fait entendre ; on continue, le gémississement redouble, enfin on distingue positivement le mot PARDON.

« Pardon, disent ces messieurs : oui, certes, nous te pardonnons, et nous ferons mieux : nous allons passer la nuit en prières, pour que Dieu te pardonne, et sur terre... mais à une condition, c'est que, qui que tu sois, tu viendras demain toi-même, en personne, demander pardon à cet enfant.

- Nous pardonnons-tu à tous ?
- Vous êtes donc plusieurs ?
- Nous sommes cinq, y compris le berger.
- Nous pardonnons à tous (p. 343). »

Le lendemain dans l'après-midi on frappe à la porte du presbytère ; elle s'ouvre et Thorel se présente ; son attitude est humble, son langage embarrassé, *et il cherche à cacher avec son chapeau des écorchures toutes saignantes qui couvrent son visage* (p. 343).

* *

A ce fait nos lecteurs peuvent ajouter :

La sorcière tuée par un coup de sabre en faisant une tentative analogue à celle de Thorel (dans ma *Magie pratique*).

Une maison hantée sous l'influence d'un mulâtre à Buenos-Ayres. Correction de l'auteur de la plaisanterie grâce aux conseils de notre délégué là-bas, M. Girgois. (*Initiation*, août 1895, pp. 178 et suivantes.)

Enfin la lettre suivante rapporte encore un fait analogue :

« La Mothe, le 25 juillet 1896.

« MON CHER CONFRÈRE,

« Je vois par la *Libre Parole* que vous avez été appelé à donner votre avis sur le cas de M^{me} Lebègue ou de la maison hantée.

« Connaissant le soin avec lequel vous étudiez ce genre de phénomènes, je crois devoir signaler à votre attention, à titre documentaire et comme terme de comparaison, un fait *exactement* semblable qui s'est produit en 1660 dans le village de Tedworth, dans le comté le Wolts, et dont a été victime un M. Mompesson.

« Ce fait a été décrit avec force détails dans le livre *Sadducismus triumphatus*, par Hairvil, chapelain du roi Charles II d'Angleterre.

« Le récit en est reproduit presque textuellement dans la *Mystique* de Gœrres, tome III, page 301 et suivantes.

« Je connais personnellement un fait à peu près identique, qui s'est passé il y a quelques années dans les environs de Poitiers et dont je vous donnerai la description détaillée si cela peut vous intéresser.

« Croyez, cher confrère, à mes affectueux sentiments en la S.·.S.·.

« Dr CORNEILLE :: »

Nous ajouterons, en remerciant encore notre cher confrère de son offre, les deux faits suivants.

CARREAUX BRISÉS (1849). — Non content de dépla-

cer les casseroles et la vaisselle, de faire voyager des grils d'un bout à l'autre de la cuisine, de tourmenter de toute manière les malheureux domestiques, qui déperissaient à vue d'œil et parlaient sérieusement de déguerpir, le lutin se mit en devoir de *frapper à coups redoublés contre les murs*.

Les recherches impatientes des maîtres étaient toujours vaines, et les détonations infernales alternaient peu agréablement avec les sonneries fantastiques, lorsqu'il se produisit un troisième phénomène, plus étonnant que tout le reste. *Un carreau se brisa spontanément, puis un second, puis un troisième, jusqu'à cinq dans la même journée*, à deux pas et sous les yeux de cinq ou six personnes rassemblées autour d'une table sur laquelle tombaient des éclats de vitres sans qu'on trouvât trace du moindre projectile. Le plus surprenant, c'est que ces vitres étaient pour la plupart, non pas brisées, mais trouées comme par l'effet d'une balle.

(*Gazette des Tribunaux*, 20 décembre 1849, cité par Merville, p. 369.)

MAISON HANTÉE EN 1846, A PARIS, PRÈS DE LA SORBONNE. — C'est cette maison, éloignée de la rue d'une certaine distance et séparée des habitations en démolition par les larges excavations de l'ancien mur d'enceinte de Paris, construit sous Philippe-Auguste et mis à découvert par les travaux récents, qui se trouve chaque soir et toute la nuit assailli par une grêle de projectiles qui, par leur volume, par la violence avec laquelle ils sont lancés, produisent des dégâts tels,

qu'elle est percée à jour, que les châssis des fenêtres, les chambranles des portes, sont brisés, réduits en poussière, comme si elle eût soutenu un siège à l'aide de la catapulte ou de la mitraille.

D'où viennent ces projectiles, qui sont des quartiers de pavé, des fragments de démolition, des moellons entiers, qui, d'après leur poids et la distance d'où ils proviennent, ne peuvent évidemment être lancés de main d'homme ? C'est ce qu'il a été jusqu'à présent impossible de découvrir. En vain a-t-on exercé, sous la direction personnelle du commissaire de police et d'agents habiles, une surveillance de jour et de nuit, en vain le chef du service de la sûreté s'est-il rendu avec persistance sur les lieux, en vain a-t-on lâché chaque nuit dans les enclos environnants des chiens de garde, rien n'a pu expliquer le phénomène, que, dans sa crédulité, le peuple attribue à des moyens mystérieux ; les projectiles ont continué de pleuvoir avec fracas sur la maison, lancés à une grande hauteur au-dessus de la tête de ceux qui s'étaient placés en observation jusque sur le toit des maisonnettes environnantes, paraissant provenir d'une très grande distance et atteignant leur but avec une précision en quelque sorte mathématique.

A onze heures, alors que des agents étaient échelonnés sur tous les points avoisinants, une pierre énorme est venue frapper à la porte (barricadée) de la maison. A trois heures, le chef intérimaire du service de la sûreté et cinq ou six de ses subordonnés étant occupés à s'enquérir près des maîtres de la maison de diffé-

rentes circonstances, un quartier de moellon est venu se briser à leurs pieds comme un éclat de bombe.

Qui accusait-on de produire ces phénomènes faute de rien trouver? *Le propriétaire de la maison.* Ecoutez son interview par de Merville :

« Mais, croiriez-vous bien, Monsieur, qu'ils ont eu la *simplicité* de m'accuser de tout cela, moi, le propriétaire, moi qui ai été plus de trente fois à la police pour la prier de me débarrasser; moi qui, le 29 janvier, ai été trouver le colonel du 24^e qui m'a envoyé un peloton de chasseurs ?

« Et puis, une *supposition encore que ce fût moi qui me démolisse*: dites donc un peu, est-ce que j'aurais meublé ma maison tout exprès, avec de beaux meubles tout neufs, comme je venais de le faire un mois auparavant? Est-ce que j'aurais laissé tout mon petit mobilier dans ce buffet à glaces que les pierres semblaient ajuster?

« Et moi donc, est-ce que je n'aurais pas commencé par me mettre à l'abri? Est-ce que les pierres ne tombaient pas sur moi encore plus rudement que sur les autres? Tenez, voyez encore cette blessure près de la tempe; savez-vous bien que je pouvais y rester? Ah! Monsieur, il faut convenir qu'il y a des gens qui sont drôles. » — (*Gazette des Tribunaux*, cité par de Merville, pp. 380 et suiv., 2 février 1846.)

* * *

Croit-on qu'en cinquante ans les idées ont fait un pas de plus? Ce serait mal connaître la nature humaine.

En 1896, tout comme en 1846, les « malins », ne pouvant rien trouver, ont accusé le propriétaire de Valence-en-Brie de produire lui-même les phénomènes. Ils n'oublaient qu'un point, c'est que M. Lebègue était à Paris quand les phénomènes se produisaient. Il faudrait une jolie somme de force pour aller tuer ses enfants et sa femme de peur à une telle distance. De telles suppositions ne rendent ridicules que leurs auteurs. Il vaut cent fois mieux avouer franchement son ignorance, que de vouloir pousser le pédantisme jusqu'à ce point.



ACTION DES OCCULTISTES A VALENCE. — Ainsi il pourrait s'agir dans l'exemple actuel d'un fait analogue à ceux de Cideville.

Voyons ce qui peut militer en faveur de cette hypothèse.

Un magiste de grand talent, l'abbé Schnebelin, conseille au locataire de la maison d'user du pouvoir des « pointes ».

Le lendemain de ce conseil, la malade avait été transportée dans une maison voisine, et son lit était soulevé et allait être renversé en plein jour et devant plusieurs témoins, quand elle eut l'idée de piquer dans le vide avec un couteau pointu dont elle s'était munie. A l'instant, on entendit un grognement, et les phénomènes cessèrent pendant plus de dix heures.

Le lendemain, le jeune homme tira plusieurs coups de carabine dans la cave au moment où « la voix » s'y faisait entendre, et l'on entendit des gémissements

de bête blessée, non pas seulement à la cave, mais, au même instant, au premier, près du lit de la malade.

C'est alors que nous passâmes une nuit dans la maison hantée sans être témoin d'aucun phénomène, et tout cessa pendant sept jours, du samedi matin au vendredi soir, 3 juillet.

A ce moment, la voix reparut, déclarant que notre action la gênait énormément et faisant un récit d'après lequel l'auteur aurait été grièvement blessé et demandait pardon, mais préférait mourir plutôt que de céder. Du vendredi au samedi, une carafe fut brisée dans la chambre des enfants, et trois pierres y furent jetées, sans aucune possibilité de contrôle sérieux du reste.

L'abbé Schnebelin fit, à propos des pierres, une curieuse constatation : c'est qu'une pierre quelconque du jardin n'avait aucune influence sur le magnétomètre de l'abbé Fortin, tandis que les pierres ainsi trouvées faisaient dévier l'aiguille de 45° environ. Une fois que lesdites pierres projetées eurent été « défluidifiées » par la cire et le feu, elles perdirent toute action sur le magnétomètre.

Cela est à rapprocher de l'apport d'une pierre obtenue *dans des conditions rigoureuses de contrôle* par M. de Rochas dans les expériences de l'Agnélas. Cette pierre est immédiatement reconnue comme un apport par les sujets lucides.

Ainsi voilà quelques faits curieux qui établissent l'analogie de ce phénomène avec ceux de Cideville. Mais, comme il s'agit là de forces très peu connues,

on comprend les préventions de la justice et ses errements dans cette occasion. Comment voulez-vous qu'un magistrat qui, en fait de sciences, en est resté à son baccalauréat... ès lettres, résolve un problème de haute physique? Quant au médecin, quand il a dit : « Suggestion, Hallucination », il a épuisé l'arsenal de ses connaissances en cette matière. Il ne faut pas lui demander davantage.

Je sais bien que les occultistes, qui affirment depuis bien longtemps l'existence de ces forces, ont été basoués jusqu'au jour où lesdites forces ont prouvé leur existence aux yeux des plus sceptiques. Mais il faudrait peu connaître la nature humaine pour se figurer qu'une fois la réalité des faits occultes prouvée, on allait croire un peu plus qu'avant les explications des dits occultistes. Il en est pour cela comme pour les chemins de fer, et nous ne saurions oublier qu'il existe à l'Académie des sciences un rapport signé des noms les plus illustres de la compagnie et qui déclare... qu'il est SCIENTIFIQUEMENT impossible qu'une machine à vapeur se traîne elle-même. Or les chemins de fer se sont chargés de réduire ce rapport à sa juste valeur en moins de dix ans. Ayons donc le courage d'attendre au moins ce temps si nous voulons qu'on s'aperçoive du rôle véritable joué par les occultistes en cette circonstance.

SECONDE ET DÉFINITIVE INTERVENTION. — Notre première intervention avait fait cesser les phénomènes. Ceux-ci reprurent un peu, et huit jours après je revenais à Valence, en compagnie de l'abbé Schnebelin.

Voici une lettre de M. Lebègue qui indiquera ce qui s'était passé entre nos deux visites.

« 3 juillet 1896.

« MONSIEUR LE DOCTEUR ENCAUSSE,

« Voulez-vous bien me permettre de vous tenir au courant de ce qui s'est passé à Valence depuis que vous l'avez quitté ?

« Mardi, après votre départ, rien de suspect dans le cours de la journée. Vers 4 heures, en allant à la cave, la domestique et les enfants et la grand'mère ont entendu des plaintes, des grognements et quelques paroles comme au secours, etc., puis plus rien. Mercredi rien d'anormal. Hier, m'écrivit-on, vers 3 heures, Pierre, qui avait été envoyé dans sa chambre, a entendu les mots secours et quelques grognements. La grand'mère et la mère Pruneau, venues à son appel, ont entendu aussi. »

Voici les dispositions que j'avais prises :

A Paris, le soir à la même heure que j'opérerais à Valence, une opération devait être faite par deux de nos officiers martinistes les plus experts en pratique. Cela fut exécuté de point en point.

A 10 heures et demie du soir, alors que tout le monde était couché et que les bonnes étaient parties, nous descendîmes trois personnes à la cave à l'endroit où tout avait commencé et nous fîmes une opération magique. Des phénomènes très nets se manifestèrent aussitôt, sur lesquels nous devons garder le secret.

Or les opérateurs de Paris, à la même heure, obtenant des visions confirmant, minute par minute,

tout ce que nous obtenions à Valence. De plus, ils nousaidaient sérieusement de leur côté, par l'action de l'épée.

J'avais prévenu les bonnes du pouvoir des pointes et de la nécessité de les employer chaque fois que « la voix » se ferait entendre.

Cela ne manqua pas. Après avoir prévenu, « la voix » chercha à effrayer ma femme en produisant une gerbe lumineuse. Mais cela nous intéressa beaucoup et ne nous effraya nullement. Une demi-heure après (il était 8 heures et demie du soir, le dimanche), la voix se faisait entendre à la cuisine, et je pus parfaitement constater le phénomène, car j'étais en observation dans le vestibule. La plus jeune des bonnes lança brusquement un tire-bouchon très pointu sur le point du carrelage d'où partait la voix, c'est-à-dire à gauche de la porte d'entrée de la cuisine.

A ce moment nous vîmes tous une pluie d'étincelles d'une hauteur de 50 centimètres environ et de 20 centimètres de diamètre sortir du point frappé. Nous venions de reproduire les faits de Cideville. Le coup avait porté.

Nous repartions, ma femme et moi, le lendemain matin, et à nos actions nous ajoutions celle du professeur Philippe, de Lyon.

De plus, l'abbé Schnebelin consentit à passer une semaine dans la maison pour lutter pied à pied contre l'influence pernicieuse et pour éviter à la malade la dispersion de ses forces.

Le 13 juillet, on pouvait considérer l'action nocive comme éteinte, et un détail caractéristique était à

noter : à mesure que les phénomènes diminuaient, les forces revenaient à la malade, et, dès la première semaine, elle pouvait se lever. Le mieux s'accentuait si rapidement, qu'au 27 juillet la malade sortait, s'occupait de ses affaires et entreprenait même un voyage assez fatigant aux environs.

Quelles conclusions tirer de là, non pas pour les officiels et les ignorants figés dans leur pédantisme ou leur scepticisme, mais pour nos lecteurs déjà bien au courant de faits analogues ?

Ici il nous faut mentionner un détail intéressant.

Au début des phénomènes, la jeune bonne reçut l'ordre d'écrire sous la dictée de la « voix » une déclaration indiquant que l'auteur de l'action était payé pour cela et qu'il n'aurait pas de répit jusqu'à l'exécution intégrale de son contrat, c'est-à-dire jusqu'à la mort de la malade.

Après les coups de carabine, la voix déclara « qu'ils étaient plusieurs » et que l'un d'eux était grièvement blessé.

Après notre seconde intervention, nouvelle déclaration, annonçant que le premier des maléficiants était hors de combat et le second également blessé.

Enfin l'abbé Schnebelin m'écrit le 22 juillet une lettre d'où je détache le passage suivant (*Jacques* est le nom donné par les habitants de la maison à *l'influence*) :

Paris, le 22 juillet 1896.

MON CHÈR DOCTEUR,

« Il m'est difficile de vous raconter par le menu toutes les péripéties de ma lutte contre « Jacques ».

Traqué, tracassé, il avait fini par s'en prendre à moi.

« Nous avons eu des *attrapades*; mais toujours à distance respectueuse de la pointe de mon épée aimantée. Il a essayé de me lancer des projectiles, pierres, briques, bûches de bois, mais un coup de fusil avec petits plombs lui a donné à réfléchir. Il n'a pas recommencé.

« C'est le 9 juillet que M^{me} Lebègue s'est levée pour la première fois.

« Le 11, au soir, Jacques demande pardon, m'apprend que son copain sorcier est mort, que celui qui les a payés est mort aussi, que lui-même va mourir, qu'on trouvera son cadavre dans le souterrain. Je lui donne rendez-vous chez moi; il a peur et ne vient pas. Il me donne à son tour rendez-vous dans ma chambre dans la nuit du 12 au 13, à 1 heure du matin. Je dormais comme une souche, il me déclare le lendemain en grande colère qu'il est venu, mais que je n'ai pas daigné l'écouter.

« Il recommence son boucan. Je brûle dans le jardin, avec soufre et pétrole, une vieille loque rouge qu'il avait agitée. Deux fois il arrive à l'éteindre. La troisième fois, il hurle de douleur et demande grâce. Le soir, il se manifeste pour la dernière fois. Il bafouille comme un ivrogne; il veut nous assassiner tous, faire sauter la maison pour le 14 juillet. Je l'envoie cuver son vin. Il n'est plus revenu.

« Le 14 juillet, M^{me} Lebègue est sortie en voiture jusque vers Montereau. »

RÉSUMÉ. CONCLUSION. — Résumons les faits acquis

et les relations des personnes de la maison avec ces faits.

La voix se fait entendre sans modification, et les meubles sont déplacés dans des pièces closes .

- 1^o Quand M. Lebègue est à Paris ;
- 2^o Quand les domestiques sont parties ;
- 3^o Quand on éloigne loin de la maison les deux enfants ;
- 4^o Mais les phénomènes *suivent* la trace de la malade quand on la transporte hors de chez elle.

Voilà le médium inconscient.

C'est la pauvre malade qui, depuis huit mois, donne, sans le savoir, sa force nerveuse, sa vie, aux influences qui préparent leur action dans l'ombre.

Quand les phénomènes éclatent, le lien est solidement établi et, grâce à ce lien, l'action nocive est progressive. A mesure que les phénomènes augmentent d'intensité, les forces de la malade diminuent, et, quand notre intervention se produit et que l'abbé Schnebelin reste là, les phénomènes cessent et la guérison presque inespérée arrive avec une prodigieuse rapidité.

La malade n'est là qu'un instrument passif, et il faudrait toute l'ignorance d'un positiviste concernant la médiumnité pour supposer que cette femme clouée au lit depuis plusieurs mois et incapable de bouger, se lève pour aller dans la cave remuer des tonneaux et des planches de 25 kilos, pour effrayer ses enfants et les tuer peut-être de peur.

Donc, à notre avis, la malade fournit les forces nécessaire au phénomène, c'est la pile électrique, ce

n'est pas le télégraphiste. Y a-t-il dans la maison d'autres participants ?

Il est possible qu'à leur insu les enfants fournissent un peu de force, mais surtout pendant leur sommeil.

Il est possible également que la plus âgée des bonnes établisse jurementlement le lien nécessaire à la continuité des faits, mais ce sont là des hypothèses que l'avenir nous permettra de considérer à leur réelle valeur.

Pour l'instant, il nous paraît hors de doute que la voix vient du dehors :

1^o La voix n'est pas sous l'influence de la malade ; d'abord parce que cette voix est « peuple » n'employant que des termes orduriers et surtout parce que *la voix est au courant de tous les potins locaux*, alors que la malade couchée depuis longtemps ne sait rien de toutes les histoires du pays ;

2^o La voix injurie et se fâche quand on parle anglais, alors que tout le monde, sauf les bonnes, parle anglais ;

3^o Enfin la voix (ou plutôt son propriétaire) perçoit toutes les conversations tenue *en quelque lieu que ce soit* par les habitants de la maison. C'est ainsi qu'une conversation tenue à Paris était entendue et analysée par « l'influence » à Valence même.

Enfin l'action très nette des coups de fusil, du feu et des pointes d'acier indique que cette influence est très attachée à la terre et appartient à un ou des êtres vivants.

Il faut noter en passant, et à titre de détail amu-

sant, l'ahurissement ou l'effroi des magistrats, des médecins non initiés et des gens dits « sérieux » en voyant la malade entourée d'acier et de couteaux de tous côtés. Et pourtant elle est guérie !!!

Je ne dois pas oublier que dans cette heureuse guérison, outre la grande part qu'il faut attribuer à la persévérance de l'abbé Schnebelin, je ne puis omettre notre maître Philippe, de Lyon, qui me révéla, dès ma demande, la cause première de tous ces faits et qui me donna la date exacte de la guérison définitive. Dût sa modestie en souffrir, je lui dois le témoignage de ce qu'il a réellement produit.

C'est ainsi qu'au xix^e siècle de notre ère il existe encore, malgré les académies et les corps constitués, des maisons hantées. C'est ainsi que des malades, condamnés à mourir ou à être enfermées, de par la décision de doctes médecins dûment diplômés, guérissent rapidement grâce à l'action des mages dont, heureusement, les diplômes médicaux sont égaux à ceux des confrères profanes, sans quoi on eût essayé d'enfermer aussi lesdits magiciens qui pourtant font leur simple devoir quand ils empêchent un attentat d'autant plus lâche que les scélérats qui le commettent agissent dans l'ombre et profitent de l'ignorance absolue des corps officiels touchant ces phénomènes.

Si nos hypothèses sont vraies, et s'il ne s'agit pas seulement, pour nous, d'un fait de création de clichés astraux correspondant à nos idées, nous avons pu suivre pas à pas les enseignements de l'occultisme, et l'épée aimantée de l'abbé Schnebelin a montré aux opérateurs la pratique du « retour des fluides » dont

la théorie est enseignée dans tous les classiques de l'occulte.

Voilà pour l'instant, avec Valence-en-Brie, le cycle des faits récents épuisé; nous savons de bonne source que ce ne sera pas pour longtemps. Nos lecteurs, grâce aux documents que nous leurs fournissons, pourront toutefois se faire une opinion raisonnée sur cette question de Valence-en-Brie, qui soulève tant de problèmes si intéressant pour l'occultiste.

PAPUS.

TILLY - SUR - SEULLES

C'est le nom d'un village de Normandie qui fut habité par Pierre-Michel-Eugène Vintras, personnalité singulière de ce siècle qui réinstaura, dit-on, un culte phallique chrétien.

Vintras fut le maître de l'abbé Boullan, célébrité lyonnaise, mort il y a quelques années, qui avait hérité de son maître l'art d'opérer certains prodiges devant ses fidèles au moyen de cérémonies magiques qui étaient une modification de la messe catholique. On a raconté que, lorsque l'abbé Boullan consacrait les hosties, celles-ci s'élevaient hors du calice et devenaient sanglantes, et qu'avec ces hosties, consacrées à sa façon, il opérait des cures miraculeuses ; on a dit aussi que, comme Vintras, il a présenté plusieurs fois le phénomène de lévitation.

Tout le monde connaît aujourd'hui, par les journaux quotidiens, les apparitions de la Vierge à Tilly-sur-Seulles.

Au-dessus d'un vieil orme ébranché qui se trouve dans les champs à un kilomètre du village, tantôt de jour, tantôt de nuit, la Vierge apparaît, et des centaines de personnes l'ont vue en même temps.

On a déjà beaucoup parlé, beaucoup écrit, beaucoup discuté sur ce fait, surtout parmi les gens n'ayant rien de ce qu'il faut pour exprimer une opinion de quelque valeur en la matière.

Des occultistes partisans de la méthode positiviste se sont transportés sur les lieux et ne paraissent pas avoir vu plus clair que les autres sur la question, moins même, puisqu'ils n'ont pas vu les apparitions que les simples contemplent avec des yeux béants comme des portes cochères.

Ce qu'ils ont recueilli de plus net, ce sont des témoignages concordants que la Vierge est apparue au-dessus de l'orme devant des centaines de personnes de tout âge.

C'est un fait de seconde main que ces apparitions.

Admettons-le comme fait de première main puisqu'il l'est pour les voyants qui n'ont pas pu se concerter tous pour répéter le même mensonge inventé par des petites filles.

La première question à poser est celle-ci : Qu'est-ce que la Vierge ? Les catholiques croient le savoir, mais ces bonnes gens croient savoir tant de choses dont ils sont parfaitement ignorants, qu'on peut laisser leur opinion de côté.

Ils ne se doutent pas que la Vierge Marie est pour leur religion ce qu'était Isis pour la religion égyptienne, la personnification symbolique de la substance universelle avec quoi sont formées toutes choses dans le domaine de l'existant.

Les antiques religions et philosophies considéraient l'Univers comme produit par la combinaison de deux principes, le Masculin et le Féminin, l'Esprit et la Substance, la Force et la Matière. La Substance est le principe féminin, de là sa personnification symbolique en déesses, Isis et autres, lesquelles sont toujours Isis reparaissant sous des noms différents dans les religions diverses.

Aujourd'hui, l'idée d'Isis a été rétrécie par le catholicisme dans la Vierge Marie, mère de Dieu fait homme.

C'est la notion des deux principes qui a donné naissance à tous les cultes phalliques, lesquels ont pour base le fait mystérieux de la sexualité.

Le culte de Vintras étant un culte phallique, la sensualité y a joué un grand rôle. La femme fut toujours l'objet d'une attention spéciale de la part des phallistes, surtout quand ils ignoraient l'ésotérisme de leur culte.

Vintras avait une dévotion spéciale pour la Vierge Marie, portail ogival de la Miséricorde.

Comme Marie, la Matière est immaculée parce que ses transformations la revirginisent perpétuellement.

Les fondateurs de sectes, qui sont des fondateurs de religions au petit pied, sont généralement des *psychiques*, c'est-à-dire des individus en relations plus

ou moins conscientes avec les parties, pour nous vulgairement invisibles, de la nature. De plus ce sont des esprits à compréhension étroite, limitée par des épaisseurs d'ignorance dont ils n'ont aucun soupçon, ce qui les empêche de voir les relations de leurs idées avec les données fournies par l'ambiance et les pousse à attribuer une valeur axiomatique aux fantaisies de leur imagination, ce qui revient à dire, d'un mot, que ce sont des fanatiques.

A en croire les annales de l'antiquité païenne, les hommes de son temps auraient eu plus de relations que nous avec les domaines invisibles de la Nature. Ils connaissaient les hamadryades, personnalités dont les arbres sont la portion de leur organisme faite avec *notre* matière physique, laquelle peut être pour ces êtres une substance spirituelle ou au moins astrale.

C'est un orme qui joue le rôle nucléolaire dans les apparitions de Tilly-sur-Seulles, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que cet orme ait eu des relations particulières avec Vintras au temps où il habitait Tilly. Son isolement sur une hauteur en faisait un point de repère pour un solitaire cherchant un lieu de méditation, et Vintras, par son psychisme, avait pu découvrir la nature de l'être dont l'orme fait partie.

Si les morts ne sont pas morts, comme le pensent tous les spirites et réincarnationnistes, il est possible aussi que l'âme de Vintras, douée de puissantes affinités physiques, puisque, de son vivant, cet homme voulait transformer le monde, vienne encore hanter le lieu de ses méditations d'autrefois et continue ses relations avec l'orme, sa vieille connaissance, qui

peut être le rafraîchit bien des fois de son ombre.

Sur terre, Vintras n'était pas un homme ordinaire ; il pourrait se faire qu'il eût conservé son originalité dans l'*au-delà* et qu'en vertu de cette originalité il produisît des phénomènes de relation entre les deux mondes qui ne sont pas productibles par le commun des morts.

« Il n'y a pas de surnaturel dans la Nature » est un axiome de l'Occultisme. S'il y a des dieux et des démons, ce sont des êtres naturels comme nous. Soumis comme nous à des lois d'existence et accomplissant comme nous des fonctions dont ils ignorent probablement le but final, prenant pour celui-ci un des anneaux de la chaîne de conséquences qui part de leurs actes.

Dans l'âme de Vintras, non désintégrée, peut subsister vivace le désir de régénérer le monde, et il fait ce qu'il peut pour arriver à la réalisation de son désir, peut-être en se trompant grossièrement sur l'efficacité des phénomènes qu'il produit, lesquels auraient pour résultat le plus clair de ranimer la croyance aveugle à l'existence de puissances rectrices du monde qui sont simplement des produits de la fantaisie humaine.

Les puissances rectrices du monde existent, mais il faut les découvrir au lieu de les imaginer.

GUYMIOT.

LES CASTES NATURELLES

Sous l'apparente diversité des manifestations de la Nature, il y a une charpente uniforme ; les procédés naturels sont des répétitions.

Tout ce qui vit est conscient de sa vie, conscient dans la mesure nécessaire pour que sa vie se maintienne en se développant ; un caillou est conscient à sa façon comme un homme à la sienne.

Le caillou a sa conscience occupée par les affinités chimiques qu'il connaît beaucoup mieux que nos savants ; il désire et veut l'agrégation des molécules minérales nécessaires à son accroissement qui sont contenues dans le terrain où il se développe, où il vit.

La vie du végétal est une trame d'appétits comme celle du caillou est une trame d'affinités ; le végétal a faim, a soif, a besoin d'air, de lumière et d'obscurité ; il contient la conscience minérale au-dessous de la sienne propre ; c'est un être à deux plans de conscience, dont le principal est pour lui le plan contenant les appétits.

La vie d'un animal est une trame d'émotions posée au-dessus de la trame d'appétits formant la conscience végétale qui entre dans sa composition et au-dessus de la trame d'affinités formant sa conscience minérale.

L'homme est un être dont la conscience a quatre plans, le sien propre, caractéristique, le plan mental formant une trame d'idées et au-dessous les plans

d'émotion, animal, d'appétits, végétal, et d'affinités, minéral.

Il y a donc dans l'homme vie, à un mode différent du leur propre, du minéral, du végétal et de l'animal.

L'homme dont la vie est tramée d'émotions principalement fait surtout exister en lui l'animal contenu dans la nature humaine ; celui dont la vie est tramée d'appétits, qui ne songe qu'à la satisfaction des besoins physiques, fait exister en lui le végétal ; celui dont la vie est tramée d'affinités, sympathies et antipathies, fait exister en lui le minéral.

Les hommes ont des caractères différents suivant le plan de conscience qui est le plus vitalisé en eux. L'homme complet est celui qui est capable de vitaliser également ou proportionnellement à leur importance, tous ses plans de conscience, et surtout le plan mental.

Si les hommes sont égaux quant aux potentialités contenues dans leur nature, ils ne le sont pas quant à l'exercice actuel de leurs forces vitales ; l'expérience nous l'enseigne tous les jours. L'égalité des hommes, on l'entend aujourd'hui, est manifestement une erreur.

A l'étape humaine revivent le minéral, le végétal, l'animal, et les hommes sont par la nature divisés en quatre classes suivant le plan de conscience qui en eux est le principal champ de manifestation de la vie.

Il y a les hommes humains, les *Brahmanes*, les hommes animaux, les *Kchatriyas*, les hommes végétaux, les *Vaisyas*, les hommes minéraux, les *Soudras*.

En cherchant un peu, il est possible de trouver rationnellement la raison d'être des institutions de l'antiquité : à la lumière de la conception qui vient d'être esquissée, le système des castes perd le caractère d'absurdité que les hommes d'Occident sont disposés à lui attribuer ; en même temps cette conception nous ouvre des horizons psychologiques que nos philosophes européens ne soupçonnaient pas.

Ceux dont la vitalité se manifeste surtout en attractions et en répulsions, sont au plan de conscience minéral de la vie humaine et par l'affinité des semblables ont surtout affaire avec les minéraux du plan physique ; cultivateurs, maçons, mineurs en sont là. Le goût inné et invincible des paysans pour les procès n'est-il pas une manifestation des attractions et des répulsions qui forment la trame de leur existence consciente ? La versatilité des foules ouvrières qui hissent aujourd'hui un homme sur le pavois pour le jeter demain dans la boue n'est-elle pas une manifestation de la même forme d'existence ?

Ceux qui vivent surtout conscientement par leurs appétits sont en train de faire exister le végétal humain ; manger et boire sont leurs grandes occupations conscientes et leur rôle social correspond à la forme de la vie dans les végétaux ; quelle est la caractéristique de la vie végétale ? La circulation de la sève, suc nutritif ; les marchands sont les agents faisant circuler la sève sociale, et par une correspondance à laquelle ils ne peuvent se soustraire, les gens de commerce, de finance ont de grandes propensions pour le boire et le manger ; le xix^e siècle en Europe aura été l'époque

de grande floraison de la vie végétale de l'humanoïté.

Ceux qui vivent surtout dans les sentiments, amours et haines, en sont à l'étape de l'existence animale ; ce sont les guerriers, les artistes, les femmes dans nos sociétés européennes ; le chauvinisme des soldats, la jalouse des artistes et des femmes sont des manifestations caractéristiques de la vie passionnelle, de la vie de l'animal humain.

Enfin le petit nombre qui a surtout conscience des idées sans y mêler de passion, d'appétit ou d'affinité matérielle en est au stade humain de l'existence.

Il ne faudrait pas entendre ce qui vient d'être dit dans un sens trop étroit.

Quand les êtres arrivent au mode humain de la vie leur caractéristique est d'être des penseurs ; tous pensent ou peuvent penser ; tous le font directement ou indirectement, l'homme minéral, l'homme végétal, l'homme animal, mais leurs pensées se rapportent particulièrement au plan de conscience où la vie a chez eux sa plus grande activité ; les ouvriers manuels pensent surtout à leurs travaux ; les commerçants aux affaires ; les guerriers aux combats, les artistes à la gloire, et les femmes aussi, car elles sont des guerrières et des artistes, éprises de gloire, de triomphes.

Nous avons tous, même ceux qui vivent surtout comme penseurs, les quatre plans de conscience en nous, et la vie peut être alternativement active sur chacun d'eux ; le plan de conscience mental n'est pas non plus interdit à ceux qui vivent principalement sur les autres plans, et on n'est point condamné par son métier, surtout dans nos sociétés mixturées d'Eu-

rope, à vivre sur un seul plan de conscience ; on peut être principalement guerrier, artiste, femme, — remarquez la sympathie naturelle de ces trois classes d'êtres humains — et en même temps penseur très actif ; de même pour les commerçants et les agriculteurs. Mais un fait certain, c'est que la masse, dans chaque classe sociale et humaine, s'occupe surtout du plan de conscience qui lui est propre ; pour s'occuper du plan au-dessus, il faut se distinguer de la masse de ses pareils, cesser d'être tout à fait leur pareil.

Avec la conception des castes naturelles, nous pouvons apprécier la valeur du suffrage universel basé sur l'hypothèse que tous les hommes sont égaux, actuellement égaux et pas seulement par les potentialités de leur nature.

Une société est composée des quatre classes d'hommes, des quatre castes naturelles, et chacune y est active suivant le mode de vie qui lui est particulier.

Le suffrage universel met la direction de ces activités sous l'opinion de la masse ; de quelle valeur peut être l'opinion de l'homme minéral pour la conduite de l'homme humain, celle de l'homme végétal pour la conduite de l'homme animal ? Cette simple question fait apparaître comme patente l'absurdité du gouvernement des sociétés par le suffrage universel ; le suffrage restreint qui met le gouvernement social dans les mains des marchands, les hommes végétaux, n'est pas moins absurde.

La hiérarchie naturelle des castes serait le seul système logique ; au fond, c'est toujours lui qui est en

pratique, mais d'une façon faussée, à chaque instant dérangée, qu'il y aurait intérêt à remplacer par une façon régulière et continue.

GUYMIOT.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

VOYANTE ET THÉOLOGIENS

Tout le monde, à peu d'exceptions près, a dit son petit mot sur le cas de la voyante de la rue de Paradis. Presque toutes nos sommités littéraires ou journalistiques y sont allées de leur chronique, et, sacrifiant sur l'autel du scepticisme à outrance, ont esquissé une moue de dédain et versé un pleur de pitié sur cette pauvre humanité qui, cent ans après l'émancipatrice Révolution, a encore soif de mysticisme et de surnaturalisme.

Après les sommités littéraires, sont venues les sommités médicales, élucubrer leurs fantaisistes diagnostics. *Tot capita, tot sensus.* Toute la gamme des névroses et des maladies mentales y passe. Quel mal tout ce monde-là se donne pour persuader à leurs souffreux contemporains que charogne ils sont et resteront et que, comme à toute charogne, leur fin sera un enfouissement plus ou moins solennel. Tous ces médicastres, qui pour eux-mêmes rêvent d'immortalité, avancent cependant, bien à regret, que la voyante de la rue de Paradis, M^{me} Couédon, pour l'appeler par son nom, n'a aucune des maladies dont ils l'octroient si généreusement, et ils ne concluent pas : c'est plus commode.

Mais voici venir les théologiens, avec le lumignon que les savants ont oublié de mettre dans leur lanterne pour y mieux voir. C'est du moins leur prétention. Avec ces derniers on rit moins encore. Oyez leurs mirifiques conclusions, c'est à vous donner la chair de poule, et, si nous ne vivions en cette bienheureuse fin de siècle, nous sentirions déjà le roussi du bûcher de Jeanne d'Arc, que d'autres théologiens non moins éminents que ceux contemporains ont condamnée et brûlée comme sorcière, hérétique et relapse. (Rengainez vos *ergo* et vos *distinguo*, chers confrères, l'histoire est là pour vous donner un démenti formel.) D'ores et déjà, dit l'un de nos éminents, l'opinion des théologiens est faite sur le cas de la voyante de la rue de Paradis : M^{me} Couédon est une possédée.

Je gage, éminent confrère, que vous n'en avez jamais vu, de possédé. Un possédé n'est pas du tout ce que vous vous imaginez. Je me payerais volontiers le plaisir de vous voir en face de l'un d'eux, rien que pour vous apprendre à être plus circonspect en vos outrecuidantes affirmations.

C'est le diable ! conclut un autre éminent théologien, doublé celui-là d'un savant ès sciences psychiques. C'est le diable, et, pour conclure ainsi, M. le chanoine Brettes s'est donné la peine d'élaborer un long rapport, très ingénieux, très spirituel, dit-on, semé de pointes et de mots, qui, paraît-il, ont fort amusé son auditoire.

Je le veux bien; la plaisanterie est toujours facile à un homme d'esprit; même derrière un convoi funèbre,

on peut encore faire pouffer de rire. C'est inconvenant, voilà tout.

C'est le diable ! J'ai déjà entendu cela, il y a près d'un quart de siècle, à propos d'un autre voyant, des apparitions dont il fut favorisé, des prédictions dont il fut le messager choisi, et dont celles de la voyante de la rue de Paradis ne sont pour ainsi dire qu'une réédition. Il y eut alors une véritable levée de goupillons, suivie d'une levée plus prosaïque de baïonnettes allemandes. J'en sais quelque chose, cela se passait aux pays annexés.

Voici ce que me disait alors un autre chanoine, pour le moins aussi éminent, aussi savant que celui qui nous occupe, et aujourd'hui encore député protestataire au Reichstag allemand. M. le chanoine G. me disait : « Notre clergé est trop rationaliste pour comprendre quoi que ce soit à ces manifestations surnaturelles. »

Et après vingt-trois ans, l'humble chapelle que j'ai vu édifier au lieu de l'apparition, et que l'autorité allemande, d'accord avec l'autorité ecclésiastique, devait faire disparaître, est toujours là. Elle figure même sur la carte de l'état-major allemand. J'y fus l'an dernier ; des cierges y brûlent encore comme au premier jour ; des malades y ont trouvé leur guérison ; il me sera bien permis d'affirmer que, condamné par la faculté, j'y ai recouvré la mienne. Beaucoup des prédictions de l'humble voyant d'alors se sont accomplies. Pour les autres, écoutez l'archange Gabriel, ce sont les mêmes, de même que les apparitions de Tilly sont l'exacte reproduction de celles qui émurent tant,

il y a près d'un quart de siècle, l'Alsace et les pays circonvoisins.

C'est le diable ! Voyons, éminent chanoine Brettes, examinons un peu les prémisses de votre abracadabrante conclusion, je vous dirai ensuite où le bât vous blesse.

Il y a un fait brutal qui a éclaté en plein Paris, qui a crevé les yeux d'un chacun. Depuis le 5 août de l'année dernière ; une jeune personne qui n'est ni hystérique, ni folle, ni névrosée, vaticine en un quatrième de la rue de Paradis. Toutes les classes de la société ont défilé dans son petit salon ; des diplomates et des princes y sont venus, des savants et des prêtres, des croyants et des mécréants. La grande masse de ces visiteurs est sortie de là fortement impressionnée sinon convaincue et croyante. Et, du jour où M. Gaston Méry eut l'admirable courage de braver le ridicule et de lancer son premier article, cela a été un affolement général.

Bref, prétend M^{me} Couédon, c'est l'archange Gabriel, qui parle par sa bouche, qui se sert d'elle, pour annoncer de grands et terribles événements. Comme preuve de sa mission, l'archange a des prédictions particulières pour chaque visiteur, dont il a l'air de connaître les secrets les plus intimes. Ces prédictions se réalisent presque sur-le-champ, des malades même sont guéris. Les conseils les plus sages, les encouragements les plus chrétiens, sont donnés à profusion. Des conversions même s'opèrent. Des événements d'ordre général se réalisent au jour prédit.

Si c'est le diable qui pousse ainsi à la conversion,

il faudra croire qu'il s'est converti tout le premier.

Lorsque, il y a un demi-siècle, des théologiens non moins éminents que ceux d'aujourd'hui disaient au pâtre Maximin de la Salette qu'il était le jouet du diable, il répondait pertinemment : « Le diable n'aurait pas beaucoup à gagner si l'on sanctifiait mieux le dimanche. »

C'était le diable aussi à Lourdes, c'était le diable en Alsace, à Pont-Main, à Marpingen au diocèse de Trèves ; c'est également le diable à Tilly, le diable partout. Pourquoi ? Oui, pourquoi ?

Parce que, chers confrères, nous sommes les dignes successeurs de ces mêmes pharisiens qui reprochaient à Jésus de chasser les démons par Beelzebut, parce que notre sacrosainte et orgueilleuse suffisance ne peut admettre qu'il puisse nous arriver de l'au-delà, par des voies insolites, un rappel quelconque à nos devoirs. Jeanne d'Arc, que nous hésitons encore à canoniser, n'avait pas été tendre pour le clergé de son temps, c'est pourquoi nous l'avons brûlée. Pour vous donner une idée de ce que valait le clergé de ce temps-là, relisez donc, chers confrères, les virulentes apostrophes que nous adressait publiquement, du haut de la chaire de Notre-Dame, un contemporain de la bonne Lorraine, l'illustre Gerson, chancelier de l'Université de France, le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Nous ne valions pas mieux au siècle suivant. Il est vrai que celui qui gouvernait l'Eglise était un Médicis, Léon X, qui avait ouvert toute grandes les portes du Vatican aux simulacres du paganism, et qui étouffait sous ses bulles pontificales les

voix des voyants et des prophètes de malheur, qui avaient surgi un peu partout en Europe. La Réforme est venue, mais, au lieu de venir d'en haut, elle est venue d'en bas, et ainsi se sont réalisées les prédictions de ces prophètes et de ces voyants. Pensez-vous que, si au siècle dernier nous avions été le sel de la terre, nous aurions vu les horreurs de la Révolution ?

Il n'est pas un endroit d'apparitions où, depuis un demi-siècle, n'ait retenti cette parole : Malheur aux prêtres ! Moi-même je l'ai entendue il y a vingt-trois ans.

Malheur aux prêtres ! Lorsque nous l'entendons, cette voix de malheur, nous sommes aussitôt disposés à nous transformer en odieux persécuteurs.

De ce que l'esprit, dont M^{me} Couëdon n'est que le truchement, n'a pas pour le pape, pour notre pieux cardinal, pour nous tous en général, cette déférence respectueuse que nous exigeons du dernier enfant de nos catéchismes, nous voulons que cet esprit soit le diable. Vous êtes bien difficiles, éminents confrères. L'archange Gabriel (vous devriez bien admettre que c'est bien lui, en attendant des moyens de contrôle) n'est pas le premier venu. Il aurait, je crois, le droit de trouver par exemple que Léon XIII eût pu faire un meilleur usage du denier de saint Pierre, au lieu de le faire servir à des spéculations de bourse, et de faire cadeau de son portrait en pied à l'archevêque de Paris plutôt que d'en gratifier Arton. Et j'en passe.

L'archange a promis un époux à la voyante. Cela vous offusque. Le mariage n'a pas cessé d'être un sacrement de l'Église, que je sache. L'archange qui avait

annoncé à Zacharie qu'il serait le père de Jean-Baptiste, à la Vierge Marie qu'elle serait mère de Dieu, est absolument dans son rôle. Vous lui reprochez d'être depuis des mois, jour et nuit, à la disposition de la voyante.

J'ai entendu parler d'un autre archange, Raphaël, si je ne m'abuse, qui n'a pas quitté d'une semelle le jeune Tobie durant son long voyage au pays des Mèdes.

Vous lui reprochez à ce bon archange, — que ne lui reprochez-vous pas ? — de ne pas désavouer formellement le duel. Le duel ! Mais il m'a toujours semblé que le duel était une des formes du jugement de Dieu, une institution de l'Église.

Mais voici une perle (on en trouve ailleurs que dans les huîtres). M. le chanoine Brettes reproche à l'archange Gabriel de recommander la fréquentation des sacrements, sans jamais parler de la contrition. Le premier petit communiant venu répondrait au savant chanoine que la contrition est la partie essentielle du sacrement de pénitence, et que par conséquent engager quelqu'un à recevoir les sacrements, c'est avant tout l'engager à se repentir.

Non seulement le savant chanoine a l'air d'ignorer son catéchisme, mais il frise singulièrement l'hérésie. N'a-t-il pas osé tenir à M^{me} Couédon ce propos :

« Voyons, si le pape, qui est infaillible, vous disait que ce n'est pas l'archange Gabriel qui vous inspire, le croiriez-vous ?

La voyante a pertinemment répondu : « Non ! » et elle a eu raison. L'infaillibilité papale, M. le chanoine

Brettes ne devrait pas l'ignorer, n'a rien à voir dans un fait d'ordre purement contingent ; elle est exclusivement dogmatique. Ne soyons donc pas plus papistes que le pape.

Pour conclure à mon tour, et m'appuyant sur les leçons de l'expérience, je dirai simplement : Quelle hâte avons-nous de vouloir précipiter ainsi notre jugement ? Nous nous sommes si souvent trompés en ces sortes de matières, qu'un peu plus de prudence ne nous messierait nullement. Au point de vue théologique, laissons faire le temps ; c'est une épreuve qui vaut mieux que tous les raisonnements. Si ces choses viennent de Dieu, ne nous donnons pas le ridicule de nous mettre en travers. Si elles viennent du diable, comme vous le prétendez, vous en verrez bien vite la farce. Si c'est pure fumisterie, comme le déclare un autre augure, passez votre chemin. Croire aux apparitions, aux prophéties, aux miracles contemporains, n'est pas un article de foi catholique, apostolique et romaine. Respectons les convictions d'un chacun et gardons-nous surtout de persécuter qui ne pense pas comme nous. *In dubiis libertas, in omnibus charitas.* Ne méprisons pas davantage les avertissements qui peuvent nous venir de l'au-delà.

Il y en a déjà ; il y en aura encore.

L'abbé A. SCHNEBELIN.

NOTES SUR LA PROPHÉTIE D'ORVAL

A M. STANISLAS DE GUAITA.

La prophétie d'Orval, à laquelle le deuxième volume des *Voix prophétiques* de M. l'abbé Curicque, publiées par Palmé en 1872, consacre quelques pages très intéressantes, permet de calculer, à quelques années près, les dates des grands événements de l'histoire française au xx^e siècle.

Elle fait allusion à la fin de l'Antechrist. D'après Nostradamus et des traditions chrétiennes qui remontent aux Pères de l'Église, cette fin aurait lieu en 1999 ou en 2000.

Or voici comment la période précédente est caractérisée par le voyant : « Moult de mal, guère de bien « seront en ce temps-là. Moult grandes villes périront « par le feu. Sus donc, Israël vient à Dieu-Christ tout « de bon. Sectes maudites et sectes fidèles sont en « deux parties bien marquées. Mais c'est fait ! Lors « Dieu seul sera cru. Et la tierce part des Gaules et « encore la tierce part et demie n'a plus de croyance « comme aussi tout de même les autres gens.

« Et voilà déjà 6 fois 3 lunes et 4 fois 5 lunes « que tout se sépare, et le siècle de fin a commencé. « Après un nombre non plein de lunes, Dieu combat « par ses deux Justes et l'homme du mal a le dessus. « Mais c'est fait. Le Haut Dieu met un mur de feu « qui obscurcit mon entendement et je n'y vois plus. « Qu'il soit béni, loué à jamais. Amen. »

Ces lignes désignent la terrible crise de trois ans et demi déjà signalée par Daniel en l'*Apocalypse*, pendant laquelle l'Antechrist, ayant probablement réuni tout les ennemis du christianisme, grâce à un monstrueux syncrétisme de doctrines, dont la secte Blavatsky a donné le premier modèle, entrera en lutte contre Enoch et Elie (personnifiant les peuples soumis à la Loi primitive). De plus, le *nombre non plein de lunes* (moins de 19 ans, cycle lunaire) désigne la période qui s'étendrait de la lutte en question à une date antérieure. La lutte a-t-elle lieu en 1999, nous serions reportés ainsi à 1981 ou 1982, ou à 1980 si elle a lieu en 1998.

Pendant cette période, marquée peut-être par des soulèvements anarchiques dont l'Antechrist viendrait à bout, Israël se convertirait, en voyant celui-ci ennemi de la loi de Moïse aussi bien que de celle du Christ.

« La fleur blanche, dit le voyant, s'obscurcit pendant 10 fois 6 lunes et 6 fois 20 lunes. » Ces 14 ans 6 mois me semblent aller de 1966 à 1980 (1).

« Dieu seul est grand !... Les biens sont faits. Les saints vont souffrir. L'homme du mal arrivé de deux « sangs prend croissance. »

La naissance de l'Antechrist est ici marquée. Les lucifériens la fixent à l'an 1962. Les traditions chré-

(1) Le dernier des rois de France, a dit sœur Bertine, mourra dans une grande bataille, à l'époque de l'avènement de l'Antechrist, et son corps sera privé de sépulture.

(De Stenaz, *Derniers Avis politiques*, 1872. Palmé, in-12, p. 271.)

tiennes le font naître d'un Turc et d'une Juive.

« Dieu est saoûl d'avoir baillé des miséricordes, et
« ce pourtant il veut, pour les bons, prolonger la
« paix encore pendant 10 fois 12 lunes. »

Ces 120 lunes, ou 9 ans 3 mois 20 jours solaires,
s'étendent de 1955 ou 1956 à 1965 ou 1966.

« Dieu est encore béni pendant 14 fois 6 lunes et
6 fois 13 lunes. »

C'est la période de 12 ans qui va de 1955 ou 1956
à 1943 ou 1944. Le grand monarque mourrait alors
« septuagénaire », d'après la vieille prophétie de Werdin.

L'époque contemporaine et les années suivantes
sont ainsi désignées : « C'est fait, la montagne de
Dieu désolée a crié à Dieu; les fils de Judas ont crié à
Dieu de la terre étrangère, et voilà que Dieu n'est
plus sourd. Quel feu va avec ses flèches ! 10 fois
6 lunes et puis encore 6 fois 10 lunes ont nourri sa
colère. Malheur à toi, grande ville ! voici des rois ar-
més par le Seigneur, mais déjà le feu t'a égalée à la terre;
pourtant tes justes ne périront pas, Dieu les a écoutés.
La place du crime est purgée par le feu, le grand ruis-
seau a éconduit toutes rouges de sang ses eaux à la
mer. Et la Gaule vue comme décabrée (1) va se re-
joindre. Dieu aime la paix ; venez, jeune prince, quit-
tez l'île de la captivité ; oyez, joignez le lion à la fleur
blanche, venez. Ce qui est prévu. Dieu le veut : le
vieux sang des siècles terminera encore de longues
divisions. Lors un seul pasteur sera vu dans la Celte

(1) Variante : délabrée. Des prophéties disent que la France sera divisée en trois parties pendant la guerre civile qui suivra l'invasion.

Gaule. L'homme puissant par Dieu s'assoyera bien, moult sages règlements appelleront la paix. Dieu sera cru d'avec lui tant prudent et sage sera le rejeton de la loy. Grâce au père de la miséricorde, la sainte Sion rechante dans ses temples un seul Dieu grand. Moult brebis égarées s'en viennent boire au ruisseau vif : trois princes et rois mettent bas le manteau de l'erreur et oyent clair en la foi de Dieu. En ce temps-là un grand peuple de la mer reprendra vraie croyance en deux tierces parts. »

De 1870 à 1880, plusieurs commentateurs ont vu dans ces lignes l'indication de dix années d'hostilités plus ou moins sourdes entre la papauté et Napoléon III, ainsi que les malheurs inouïs qui ont ensuite fondu sur la France. M. Chabauty, dans ses *Lettres sur les prophéties modernes*, publiées à Poitiers chez Oudin, a pourtant reconnu que Paris semble menacé d'un incendie plus terrible que celui de la Commune.

Aucune date précise n'est ici indiquée par la prophétie d'Orval. Mais la comparaison avec d'autres prédictions permet de trouver quelques éclaircissements. M. Chauffard a fait ce travail dans son savant livre sur *les Prophéties*, publié par Thorin en 1886. Il a toutefois supposé que de grands malheurs suivraient immédiatement un intervalle de dix années, allant de 1880 à 1890, ou de 1886 à 1896 (pages 15-16). Toutefois il me paraît plus vraisemblable que la guerre formidable attendue par nous sera la crise finale terminant une série de malheurs, qui ont commencé peu après une trêve de dix années, accordée par la Providence à la France contemporaine.

Cette trêve aurait duré de 1870 ou 1871 à 1880 ou 1881. Un texte assez douteux, que cite M. Chauffard, dit qu'en 1830 Catherine Labouré aurait eu la révélation de grands malheurs qui éclateraient après quarante années : « dans quarante ans... puis dix ans... puis la paix. » Un autre voyant a mentionné cette trêve de dix années (1). Ces données ne permettent point d'annoncer en quelle année commencera la grande guerre (2).

M. Chauffard compare les prophéties d'Olivarius et d'un moine de Padoue avec celle d'Orval : il en conclut que le « jeune prince », après ses premiers triomphes, devra, dix ou douze ans après, venir à bout d'un dernier soulèvement à l'intérieur de son empire, quand il aura environ quarante années (3). Saint François

(1) *Annales du surnaturel*, 1899, p. 77 ; et 1889, p. 257.

(2) Les dates, en matière de prophéties, sont simplement approximatives : si la grande guerre n'éclate pas en 1896, elle ne peut être retardée de beaucoup.

(3) « Les malencontreux seront déçus, dit Olivarius, et par fer et par feu seront occis, le lis maintenu. Mais les derniers rameaux du vieil sang seront encore menacés, ains guerroyeront entre eux. Lors un jeune guerrier cheminera vers la grande ville, il portera lion et coq sur son armure; ains la lance lui sera donnée par un grand prince d'Orient. Il sera secondé merveilleusement par peuple guerrier de la Gaule-Belgique, qui se réunira aux Parisiens pour trancher troubles et réunir soldats, et les couvrir tous de rameaux d'oliviers. Guerroyant encore avec tant de gloire sept fois 7 lunes, que trinité population européenne, par grande crainte et cris et pleurs, offrent leurs fils et leurs épouses en otages, et ployant sous les lois saintes et justes et aimées de tous. Ains, paix durant 25 lunes. Dans Lutetia, la Seine, rougie par sang, suite de combats à outrance, étendra son lit par ruine et mortalité. Sédition nouvelle de malencontreux maillotins, etc. » Le moine de Padoue parle d'un prince qui remporterait à quarante ans de grands succès.

de Paule (mort en 1507), entrevit les événements qui auraient lieu quatre siècles après son décès : il a prédit un grand pape et un grand monarque auxquels tous les autres princes seraient soumis (p. 166).

Il y a concordance entre les prédictions provenant de France et celles qui sont répandues en d'autres contrées.

Le même M. Chauffard, dans son livre intitulé *La Révolution* publié par Aubanel à Avignon en 1892, a le premier mis en lumière le rôle important que doit jouer très prochainement l'empereur de Russie, allié de la France, mais adversaire de l'anarchie. Nos-tradamus parle de même :

L'Oriental sortira de son siège,
Passer les monts Apennins, voir la Gaule,
Transpercera du ciel les eaux et neiges,
Et un chacun frappera de sa gaule.

Une prophétie du XVIII^e siècle, citée par M. Chauffard d'après le recueil de Mgr Cerri (*I futuri destini*; Torino, 1876), mentionne une guerre qui durera près de *deux ans*, et qui ne doit pas être confondue avec cette autre guerre de quatre années dont parle la prédiction d'Olivarius : « Guerroyant encore avec tant de gloire sept fois sept lunes... ainsi paix durant vingt-cinq lunes ». La prédiction dite de saint Thomas de Cantorbéry la désigne à peu près de même : « Le lis perd sa couronne dont sera couronné le fils de l'homme ; et pendant quatre ans consécutifs se succéderont des troubles et conflits sanglants religieux. La majeure partie du monde sera détruite, ce qui en formait l'orgueilleuse tête, renversé ; le fils de l'homme

et l'aigle prévaudront. Thomas, Orval laissent entrevoir des compétitions dynastiques en France (1).

Une remarque s'impose ici : Les événements prédis, concernant l'Eglise, sont en corrélation avec ceux qui concernent la France. Si Pie IX a vécu plus longtemps que ne l'avait annoncé la voyante Anna-Maria Taïgi, c'est que le retardement du triomphe glorieux de la France, par suite de l'inaction étrange du comte de Chambord, a pour conséquence le retardement d'une crise politique et sociale dont l'Eglise catholique et l'Europe sont menacées. Frère Antoine, l'ermite d'Aix-la-Chapelle, avait prédit que Pie IX survivrait à une guerre du grand Monarque contre l'Allemagne (*Curicque, Voix prophétiques*, III, 524). La sœur Imelda dit que Marie a retardé la mort du pontife (*ibid.*, p. 530). Rosa Colombe annonçait qu'un roi légitime remplacerait Napoléon III (*ibid.*, p. 760). Bon nombre de prédictions sont ou bien entièrement abrogées (comme conditionnelles), ou bien, comme M. de Guaita l'a si nettement exposé, modifiées sinon dans leurs grands traits, du moins dans certains détails.

SATURNINUS.

(1) Ceci paraît bien nous conduire à 1910 environ : j'ai supposé plus haut que le grand Monarque mourrait « septuagénaire » peu après 1940. S'il ruine les Etats musulmans vers 1920, comme M. Chauffard le suppose, l'Eglise catholique aurait les vingt-cinq années de triomphe annoncées dans le secret de la Salette.

Libres Recherches philosophiques

(Suite)

L'âme sans cesse tendue vers les hautes questions se suggestionne elle-même des désirs intenses de l'esprit et alors, incitée de cette façon, applique ses forces à la recherche de ces choses.

Elle a besoin de cette excitation psychique qui constitue la vie et l'activité ; sans cela, l'existence se passerait en sensations obscures, et nous n'aurions qu'une vie tronquée, végétative et toute sensitive.

Ce serait la somnolence de la personnalité, et elle ne se connaîttrait peut-être pas !

Et, si nous maudissons les heurts violents de la vie, pensons toujours qu'un jour nous les bénirons, parce que nous en comprendrons la nécessité impérieusement commandée par notre constitution même !

Nous revenons un peu sur le phénomène de la médiumnité que nous avons pu observer chez une personne principalement où les caractères en étaient accentués.

« L'inconscient », lisez la seconde conscience, en travail mais « décapité » du moi, ou ce moi interne effacé et remplacé par le « moi » cérébralisé, c'est une substitution et une transposition qui s'opère facilement dans cet état.

Le conscient intime ne fait pas de théories, il n'en a pas besoin ; il répercute le conscient de surface, reçoit

et emmagasine ses produits et ses envois, sur lesquels il table quand il est incité avec une ampleur qui est son apanage particulier, c'est-à-dire d'une façon médiumnique.

Quand le médium est en communication, c'est justement de son « inconscient » que se servent parfois les esprits, comme d'un clavier, docile pour leurs descriptions.

La surface ne pourrait saisir assez sensitivement ni docilement, ni enfin facilement, parce qu'elle n'a pas d'instinctivité animique à son service.

Tout porte à croire que dans l'état de veille, quand nous sentons les influences occultes d'intelligences spirituelles, c'est que notre diapason sensitif émerge de l'interne et devient apte aux transmissions spirituelles. Il n'est guère possible de croire que les sens organiques soient susceptibles — au moins au même degré — de saisir les impressions spirituelles adressées.

Quant à leur délimitation, nous pensons que nos ressources actuelles ne nous en permettent pas encore la tentative, tellement tous ces courants sont enchevêtrés dans notre double nature.

Les premières pensées emmagasinées forment une macédoine, mais peu à peu elles se décantent, se groupent auprès de centres agrégateurs, autour de pensées de noyau, de nucléoles, qui ont des affinités supérieures, telles dans un discours où tout est fait en vue de faire ressortir certaines idées principales qui en forment la charpente.

Comme les pensées ont leur vie propre naturelle-

ment, elles ont des sensibilités spéciales, des couleurs particulières qui les attirent les unes vers les autres ; elles subissent la loi des affinités intelligentielles.

On sait dans les rêves comment les frémissements intimes de la vie organique amènent sur le clavier cérébral ou les font éclore selon la case cérébrale où elles frappent, une cacophonie de pensées et d'images décousues et burlesquement accouplées. Et tout cela parce que, à ce moment, nous n'avons plus de repère de rectification extérieure.

Nous les subissons comme le fou subit ce que lui envoie son mental déclanché.

Dès que nous pensons sur un sujet, si nous n'avons pas soin de fermer la porte aux intrusions inopportunes, de suite il se greffe des ramifications étrangères qui viennent déformer les types psychiques que nous désirons étudier.

Composés, comme nous le sommes, de toutes les vagues de la vie matérielle et spirituelle qui déferlent plus ou moins régulièrement, il est même étonnant que nous puissions encore arriver avec ce trop de richesse envahissante à trouver quelques parcelles de la vérité.

Mais aussi quels efforts de pensées fausses chassées, usées, quels débrouissaillements opérés lentement parmi tous ces amoncellements de richesses qu'il faut œuvrer !

Et dire que dans l'état futur spirituel tout est vrai, ou du moins offre des réalités à l'esprit, le vrai comme le faux, puisque tout ne sort que des pensées.

CHAPITRE VII

THÉORIE DU MAL

Par le mal, nous entendons tout ce qui fait souffrir. Sans cesse nous appelons enfantinement de nos vœux un bonheur constant et sans nuages.

Comme si le bonheur pouvait être compris et apprécié comme il doit l'être, sans la douleur à côté qui le fait ressortir et fait mieux sentir la douceur et le plaisir !

La loi des contrastes paraît tellement nécessaire à la vie ! C'est qu'à côté de la vie est la mort. Et puis c'est que dans la Nature le MAL A ÉTÉ VOULU. Les carnassiers ne font-ils pas partie du plan terrestre ? Pourquoi leur création ? Est-ce peut-être parce que les terres si nombreuses de l'espace sont encore trop étroites pour contenir les myriades d'êtres qui sont appelés à la vie et à les habiter momentanément ?

Est-ce que la procréation ne défie pas par ces impéritiosités et toutes les plus mauvaises conditions de l'existence ?

Est-ce que la « Nature » naturante se soucie des êtres créés ? Est-ce qu'elle ne les abandonne pas à leur sort bon ou mauvais ? L'important pour elle, c'est de les faire sortir de son sein. Après, comme après. Voilà la loi impérieuse supérieure ; CRÉER DES INDIVIDUALITÉS !

Il faut donc qu'à cette individualisation soit attachée

une raison d'être si impérieuse, que tout est sacrifié pour elle.

Le mal, si atténué puisse-t-il devenir, sera toujours proportionné à l'épiderme des créatures.

Dans l'homme, il évolue à une certaine hauteur morale ; il évolue sur le plan psychique, — là le mal moral vient se greffer et enter le mal physique, — comme si de toutes les façons il était nécessaire qu'il fût, et par là révéler à l'attention qu'il fait partie du plan matériel.

Nous savons qu'il est délicat d'aborder cette question à l'étiage *actuel de l'humanité*. Mais, comme nous nous présentons en philosophes à des philosophes, nous exposons notre pensée sur ce sujet avec une complète indépendance. Nous rappelons tout ce que Cahagnet a écrit sur ce sujet, avec qu'elle fécondité d'aperçus il l'a traité et a été forcément de conclure aussi bien malgré son grand et généreux cœur rempli d'amour fraternel envers tous LES ÊTRES, il a été forcément amené à conclure que le mal était nécessaire au bonheur et que l'un était toujours indispensable pour provoquer l'activité humaine et développer en nous les affections les plus fraternelles et les plus élevées.

Demandez à un homme qui n'a jamais été malade s'il connaît le bonheur de la santé. Il ne vous comprendra pas. S'il n'avait jamais vu de souffreteux à côté de lui, naturellement il regarderait votre question comme une variété de l'idiotisme.

Tout est correspondant et proportionnel; s'il nous fallait souffrir ce que nos aïeux ont souffert, les tor-

tures, les barbaries qu'ils ont soutenues avec courage et indifférence, nous n'en serions pas capables, pas plus que nos arrière-petits-neveux nervosés ne pourront souffrir ce qu'actuellement nous pouvons souffrir. Tout devient relatif à la sensibilité. — Comme l'évolution psychique et mentale de l'humanité se fait dans et par les âges, il s'ensuivra que pour l'homme le mal physique pourra diminuer, mais qu'il lui restera toujours le mal moral, et peut-être l'ennui, qui sait ? en place.

Du reste, pour créer des individualités, il fallait des luttes, des heurts, des faibles, des forts, sans cela la vie eût été d'une monotonie désespérante ; aucun progrès matériel ni moral ne se fût fait. L'homme aurait vécu sans souci, indifférent comme la brute, qui a ses sens rassasiés.

Le plan universel est le fruit de l'intelligentiel à sa plus haute expression. Il l'est tellement que n'importe quel axe qui est établi dans les planètes, toujours il s'établit une harmonie autour de cet axe, si opposé soit-il d'avec d'autres.

N'est-ce pas là le cachet d'une fécondité de ressources qui écrasent notre esprit étroit limité à nos antennes cérébrales ?

Nous le voyons sans cesse dans les formes et les accoulements les plus burlesques de certains animaux actuels et paléontologique, terriens, aériens et fluviaux. Malgré l'apparence hurlante qu'ils ont, selon notre appréciation, toujours il s'établit cependant une harmonie qui les fait vivre et procréer ?

Si l'harmonie est si puissante ou du moins si les

chooses qui la représentent y tendent ainsi malgré toutes les contradictions apparentes et secondaires, il y a donc forcément un plan général d'ensemble qui domine tout de ses grandes lignes. Et la raison de ce plan, sa nécessité d'être, étaient la venue d'êtres constitués, individualisés en vue d'animer de leur activité la vie sensible de l'Univers ?

Ils ont été faits pour l'Univers, mais l'Univers a été aussi fait pour eux. C'est la loi de l'intelligentiel fatal qui est la source de l'Univers. Et il est tellement intelligentiel qu'il comporte avec lui la sagesse et l'harmonie en tout, et partout il y tente. Seulement, nous qui remplissons le rôle de supports, nous pouvons légitimement crier et maudire même temporairement quand la charge nous écrase trop.

Le mal pourra se déplacer par la suite, mais ce ne sera qu'un déplacement. Qui sait si nos arrière-petits-neveux plus ou moins nervosés ne s'ennuieront pas au sein de la monotonie de la satisfaction !

CHAPITRE VIII

L'AURA OU L'ASTRAL PLANÉTAIRE ET COSMIQUE

Nous croyons que cette photosphère invisible et sensibilisée vitalement au point d'être comme l'âme de la planète est assez connue maintenant pour ne pas citer une grande quantité de faits à l'appui. Comme nous exposons nos pensées à des initiés, cela abrège beaucoup les exemples. Cependant en passant, nous devons en répéter deux qui prouvent péremptoirement

son existence, en plus des transmissions télépsychiques à distance qui maintenant foisonnent. Les photographies dites spirites qui ne sont la plupart que des photographies astrales, sont une des puissantes preuves de cette ambiance sensibilisée.

Nous avons déjà cité les cas de transmissions à grandes distances entre jumeaux, au point que si l'un était affecté d'une indisposition l'autre ne tardait pas à en ressentir les mêmes effets. Et enfin les mêmes pensées assez intenses étaient répercutées de même. Ceci prouve donc déjà que sans milieu ambiant spécial, il n'y aurait pas possibilité de transmission quelconque ni de répercussion. Non seulement il y a eu des exemples de transmission de la pensée et de la sensation, mais les annales psychiques relatent un grand nombre de transmissions même de la forme visible sinon tangible entre vivants et de ces derniers avec des spiritualisés.

Des deux cas dont nous avons déjà parlé dans d'autres ouvrages, est celui rapporté par Cahagnet, qui était très lucide en sommeil magnétique vit dans une pièce sur tous les sièges le même enfant. Ce singulier phénomène de vision intrigua Cahagnet, et il en eut l'explication quand il sut que cet enfant s'était successivement assis sur tous les sièges de la pièce.

A. LECOMTE.

(*A suivre.*)



PARTIE LITTÉRAIRE

Introduction à la légende

I. — JACQUES-JOLI-CŒUR (1).

Richesse, dit le proverbe, s'accorde avec gentillesse : ne nous étonnons point que le récit campagnard appelle Joli-Cœur l'argentier de Charles VII. Ce célèbre personnage, auquel l'histoire et la tradition ont depuis longtemps rendu justice, Jacques-Cœur avait pu, en accompagnant le roi, lors du siège de Saint-Haon-le-Châtel, dans la guerre de la Praguerie (1440), connaître nos pays et juger, en négociant habile, combien pouvait devenir utile à son commerce la possession du Roannais, point où la Loire devient navigable. Il acheta donc d'Eustache de Lévis-Couzan (8 novembre 1447) les seigneuries de Roanne, La Motte, Saint-Haon, par moitié, et le château de Boisy. Déjà il faisait exécuter de grand travaux pour créer des étangs, construire des bateaux sur la Loire, exploiter des

(1) Tiré de légendes et traditions foréziennes par Frédéric Noëlas, membre de la Société de France d'archéologie, chez Durand, libraire, 1865 (Roanne).

mines. Mais, dès le 29 mai 1453, il voyait confisquer tous ses biens, et les courtisans, ses envieux, devenus ses juges, acquérir à vil prix ses riches seigneuries. C'est donc cinq ans à peine que Jacques-Cœur posséda nos pays ; mais sa mémoire vit encore dans la contrée ; son nom, embellî par la tradition, est devenu le symbole de l'enfant du peuple parvenu. La conservation de sa légende, après un laps de quatre siècles, devient une preuve historique d'autant plus étonnante de son influence et de l'impression qu'a laissée son souvenir. On compterait facilement les noms qui depuis aient pu prétendre à ce privilège.

Le château de Boisy date de la fin du XIV^e siècle. Il fut bâti par Humbert et Jean de Boisy, neveux et héritiers du cardinal de la Grange-Pierrefite, ministre du roi Charles V (1397). Il présente un plan quadrilatère dont les angles orientaux sont occupés l'un par un donjon carré, l'autre par une énorme tour ronde, reliés par des courtines et des corps de logis adossés. Du côté de l'ouest, deux petites tours rondes, ruinées, sont unies par un large rempart aussi démantelé. Au nord s'ouvre l'ogive de la porte d'entrée.

Le donjon carré est la seule partie qui ait pu être habitée par Jacques-Cœur, car la tour ronde et les logis sont du XVI^e siècle. C'est aussi sur le donjon qu'on voit, à une grande hauteur, encastré dans le mur occidental, un bloc de calcaire sur lequel est sculptée la devise célèbre : A vaillants coeurs rien d'impossible. Une statue ailée étale de ses deux mains le phylactère ou banderolle de l'inscription au-dessus d'un haume et d'un écusson. Les coeurs sont figurés

au naturel comme dans les rébus du xv^e siècle ; mais cette devise détruit le dicton insolent prêté à Jacques-Cœur par ses ennemis : « Le roi fait ce qu'il peut : Jacques-Cœur ce qu'il veut. » Le blason, qui portait autrefois les armes à empierre de l'argentier (d'azur à la fusée d'argent chargée de trois coquilles de sable et accompagnée de trois cœurs de gueules, deux et un), a été regretté et a fait place aux armes de Gouffier (d'or à trois jumelles de sable) ; ces dernières se voient encore sur les murs et sur les parties du côté de l'ouest, elles sont associées à celles de Hengert de Genlis (1499) (1) aux voûtes des galeries et des corridors, et enfin elles sont répétées sur la porte d'entrée, entourées du cordon de Saint-Michel et surmontées de l'épée de grand écuyer de France (2).

Le donjon est couronné de machicoulis et de créneaux. La tour ronde est surmontée d'un toit d'ardoise comme celui des corps de logis. Ces toits reposent sur un chef-d'œuvre de charpente et portent encore à leur crête des plombs ornés des armes de Gouffier, des chimères et des salamandres de François I^r. Audessus des combles de la tour et des bâtiments, règne un chemin de ronde dont les pierres en calcaire jaune font contraste avec l'ardoise et les murailles grises. Le monument est donc assez bien conservé.

(1) En 1499, Arthur Gouffier, qui fit construire de 1499 à 1523 les corps de logis et les galeries de Boisy, épousa Hélène de Genlis, petite nièce d'Agnès Sorel (d'argent à la croix de gueules chargée de cinq coquilles d'or).

(2) Claude Gouffier, fils d'Arthur, obtint en 1584 la dignité de grand écuyer de France.

On connaît les Gouffier qui succédèrent à Jacques-Cœur dans le manoir de Boisy, on sait leur faveur auprès de François I^r. En 1523, ils reçurent ce monarque, et l'on conserve encore, aux archives du duché de Roannais, le compte des énormes dépenses faites à cette occasion. Mais la bataille de Pavie, conseillée par l'amiral Gouffier-Bonivet, coûta bien plus au roi et à la France.

LÉGENDE SUR JACQUES-CŒUR

« Oh ! mère-grand, quel gros cadenas à la porte du château de Rouillères (1).

« — Enfant, ce n'est pas la main qui file la quenouille, qui peut ouvrir ce cadenas.

« — Mon père, dont le bras est si fort, l'ouvrirait-il, dites, grand-mère ?

« — Non, mon enfant, ni Monsieur le curé avec ses patenôtres, ni le sorcier de Tremioro (2) avec ses sorts et ses herbages. Ce cadenas ferme les trésors de Jacques-Joli-Cœur. C'est là, dans ces souterrains, que Jacques-Joli-Cœur fut pris et livré par les moines d'Ambierle aux soldats du roi.

« — Mère, vous en parlez souvent, à la veillée, de ce grand monsieur. C'est lui, n'est-ce pas, qui a fait bâtir le château de Boisy, et mis la main à toutes les

(1) Rouillères, fief et château dépendant de l'abbaye d'Ambierle et situé tout près ; on a montré longtemps à la porte du souterrain un énorme cadenas qui a disparu.

(2) Village d'Ambierle dont le nom, suivant quelques-uns, vient de *tremere* trembler (les Gaulois y auraient été battus dans un combat contre César).

belles choses du pays ? Il était donc plus puissant que le roi, et plus riche aussi ?

« — Mon petit, quand le bon Dieu veut faire un homme riche, il lui envoie de l'esprit (de *l'aime*) (1) et de la réussite tant et plus, mais il lui donne aussi de l'embarras.

« — Oh ! grand-mère, dites, dites l'histoire de Jacques-Joli-Cœur !

« — Mon enfant, son père était aussi pauvre que le tien et vendait de la laine dans les foires ; ils étaient d'étranges pays, nés natifs de Bourges en Berry, mais le loup leur gagnait la laine à la course et le métier pas tout fleurs. Un jour, père et mère dirent à Jacques :

« Petiot, nous ne pouvons plus te nourrir ! tu as bonne jambe, bon œil, un corps adroit, va faire ton tour de France ! Voilà deux écus, et souviens-toi que :

A cœurs vaillants rien d'impossible !

« A donc parti Joli-Cœur en pleurant ; il marche longtemps devant lui et s'arrête tout à la douce dans la bonne ville de Saint-Haon. Les tonneliers, près de vendanges, travaillaient à qui mieux mieux, et faisaient ronfler dans les airs le bruit du maillet sur le tonneau. Jacques voulait apprendre leur état et bon compagnon devenir, se disant à lui-même... il faut que je remplisse d'or et d'argent un tonneau comme celui-là !

« Or dans ce temps vivait près du grand étang de Boisy, à une petite lieue de la ville, un de ces ser-

(1) *Aime*, de *anima*, intelligence.

pents qui portent sur la tête *une bague magique*, diamant éblouissant, qu'en se couchant il quittait chaque soir, mon enfant, comme je quitte mes lunettes. Heureux qui aurait pu se saisir de l'anneau : tout ce qu'il aurait touché se serait changé en or, à sa volonté.

« — Que votre conte est joli, grand-mère !

« — Ce serpent, car il vit encore et toutes les *nouvelles lune* court à tâtons chercher son œil dans les fossés du château du Haron (1) et dans l'étang de Rouillères, ce serpent a *quarante* pieds de long et une tête à manger le monde !

« — Oh ! j'ai peur, grand-mère !

« — Ah ! mon enfant, plusieurs y sont allés, dont on voit le squelette flotter au fond de l'eau à demi dévoré ; mais, pour l'anneau qui change tout en or, m'est avis que plusieurs encore se perdraient.

« Voilà mon affaire, dit Jacques-Joli-Cœur, j'aurai l'*anneau*, coûte que coûte. Il ne me coûtera guère : un pourpoint dont un roumier (2) déguenillé ne voudrait pas, des chausses qui ont conduit messire Jacques de Bourges en Berry à Saint-Haon-en-Forez, voilà le bagage ! Avec cela qu'un Joli-Cœur, tout bien compté, est bon morceau pour un *serpent* de *quarante* pieds de long ! Ah ! j'oubliais mes deux écus... Pour ces deux écus, je m'en vais commander à mes bons amis les tonneliers de Saint-Haon, qui sont gens de bien et forts ouvriers, je m'en vais commander un tonneau

(1) Chateau de la commune de Renaison (Loire), qui n'offre actuellement rien de remarquable et dont les souterrains sont pleins d'eau.

(2) Pèlerin qui vient de Rome.

comme on en voit peu dans tout le pays, où se boit le vin de la côte (1). Je le veux *cloué* et *cheillé*, la pointe en dehors, ferme, dur et serré, relié de DIX-HUIT cercles en tête, avec agrément de PIQUANTS et DE LAMES DE DOLOIRES. Je roule mon tonneau à L'ÉTANG, à la nuit tombante ; je le dresse au milieu d'un beau drap BLANC, pour que le serpent vienne dormir dessus. Je m'encarfourne (2) dedans à l'espère (3) ; je reluque l'anneau, le prends lestement, et vite dans le tonneau ! Allons, gai ! Joli-Cœur, la LUNE est LEVÉE, fais ta prière et partons !

« — Mère-grand ! il a fait *sa prière* ?

« — Oui, mon enfant ; il faut bien faire la tienne aussi ! Le voilà donc qui a roulé son tonneau vers l'étang ; il le dresse, étale son drap comme une nappe à la table de l'abbé de Pouilly-les-Nonains. (4).

« Tout à coup un sifflement effroyable fait bouillonner l'eau et trembler les joncs, les *follets brillent*, le *vent souffle*, les *roseaux* crient et pleurent. Voilà, voilà le serpent qui a l'anneau ! Il lève sa tête pointue ornée de grandes dents, et la bague éclaire la plaine et toute la montagne de la Magdeleine.

« Oh ! Sainte Vierge et saint Eustache, patron de cette paroisse ! dit Joli-Cœur en fermant ses yeux aveuglés de tant de LUEUR. Cependant le serpent

(1) La côte de Saint-Haon et Renaison fournit du vin de bonne qualité appelé sur le marché de Paris vin d'Arnaison.

(2) Encarfourner, enfourner : vieux mot.

(3) L'espère, à la fois de *vesper*, le soir, le crépuscule, et d'espoir (affut d'une pièce de gibier).

(4) Prieuré de Pouilly, tout voisin de Boisy.

déroule ses plis, s'étend, siffle, ronfle et bâille à la lune comme s'il voulait l'avaler d'un coup; puis il s'endort ni plus ni moins qu'un moine d'Ambierle à matines.

« Dévotement se signe Jacques en sortant bellement du tonneau; d'une main qui tremble de se brûler, il empoigne la bague et s'encarfourne dans son tonneau en s'écriant:

A cœurs vaillants rien d'impossible!

« Le tonnerre, quand il est tombé en feu sur la grosse tour de Boisy, n'a pas fait pareil effet, raffut, ni sabbat. La bête, reniflant la chair de bon chrétien, se tort et siffle et roule contre le tonneau! Clous et pointes, chevilles aiguës, lances de doloires, CINQ CENT MILLE fers de lames l'écallent (1) comme une carpe, si bien que le grand diable des vipères saigne comme une cuve, rougit l'étang de sa bave qui fume, et fait bouillonner la lie et le limon comme l'eau de la grande marmite.

Tout bellement Jacques sort du tonneau, et comme LA LUNE se cachait derrière Pardière et la Pierre-qui-vire (2), il s'éclaire de sa BOUGIE, court, arrive à Saint-Haon à la pique du jour: Venez, bons tonneliers, c'est moi qui ait l'anneau du serpent! Buvez à la santé de Jacques Joli-Cœur et apprenez que:

A cœurs vaillants rien d'impossible!

(1) Ecaler et non écailier, ôter la peau.

(2) Pardière, montagne des perdrix près de Saint-Haon; Pierre-qui-vive, monument druidique à Pardière, pierre tournante.

« — Ah ! mère-grand, vous avez dit que tout ce qu'il touchait se changeait en or ?

« — Oui, mon enfant ; il devint plus riche que le roi. Il fit bâtir près de l'étang le grand château de Boisy. « Voulez-vous, écrivait-il au roi, que je couvre ma maison d'argent ou d'or ? »

« — Tu la couvriras d'ardoises », dit le roi jaloux de Jacques. Les autres seigneurs ne couvraient les leurs qu'avec de la tuile (1).

« Joli-Cœur fit tailler dans la pierre (2) l'image du serpent à l'anneau, et devint si riche, qu'il fit faire des bateaux sur la Loire pour porter son or et son argent ; il fit creuser des souterrains pour le serrer et des mines pour en trouver tant et plus et encore.

« — Mais, ma mère-grand, les moines d'Ambierle, pourquoi l'ont-ils livré aux gendarmes du roi ?

« — Mon petit, tu sauras qu'où il y a plongeon de blé, il y a moineaux pour le manger. Les moines d'Ambierle étaient les bons amis de Jacques ; ils le flattaient lui disant qu'il était riche, bien riche, plus puissant que le roi. Ah ! ils aimaien beaucoup le monsieur de Boissy, mais n'avaient pas peur de ses bons dîners, car il n'y avait pas sorte de bestioles, cerfs, sangliers, lièvres et perdreaux que l'on n'apportât chez lui. Les moines lui aidèrent même à creuser les souterrains jusqu'à leur château de Roulières, à deux

(1) L'ardoise qui nous venait d'Angers était autrefois un luxe dans nos pays.

(2) Le corps de logis du château bâti par Gouffier, favori de François I^e, porte à ses plombs et à sa frise la salamandre couronnée qui figure assez bien le serpent. Quelques fragments de ses plombs sont déposés au musée de Roanne.

bonnes lieues ; ils s'en allaient partout chantant que Jacques le Joli-Cœur était le plus riche du pays, plus riche que le roi, et récitaient pour lui *cinquante* orémus à la journée. Le roi devint jaloux et lui demanda ce qui l'avait rendu si riche, en disant que c'était par méchant moyen. Jacques répondit : « Le « roi peut faire ses affaires, moi je fais les miennes. »

« — A vous la prébende, à vous les vignes de Lorris « et le pressoir des moines blancs (1) dans la ville de « Saint-Haon, dit le roi aux moines, si vous me livrez « l'argentier ! »

« Mais le Joli-Cœur, rempli d'aime (d'intelligence), s'enfuit dans ses souterrains. Un an et un jour, on le traqua ; il s'éclairait de sa bague, fuyait ou revenait quand on l'attendait le moins, et, se moquant des bardés (2), il criait par les lucarnes :

A cœurs vaillants rien d'impossible!

« Il avait fermé ses trésors d'un cadenas énorme et les moines n'en avaient pas la clef. Ils surprisent cependant Jacques, une nuit qu'il faisait sa prière dans leur chapelle à Rouillières et le livrèrent au roi, et depuis on ne parle plus de l'argentier Jacques Joli-Cœur, mais le pauvre monde du pays se rappelle toujours le monsieur de Boissy qui faisait travailler tant d'ouvriers. »

(1) Les pressoirs aux moines à Saint-Haon existent encore; son portail en style de la renaissance est tout mutilé : il présentait des sculptures obscènes.

(2) Les gendarmes ont leurs uniformes bardés d'aiguillettes et de galons.

Les trésors et les richesses, ni l'anneau ne furent pas pour cela découverts, le cadenas qui les ferme n'a pas encore rencontré une main pour l'ouvrir. La mère-grand, qui est un peu maligne, dit à son petit-fils que dessus on peut lire, avec ses lunettes sans doute : « Moines, vous ne m'aurez pas ! » Quelques gens de chez nous disent même que parfois, dans la campagne, on ouvre les caves de Joli-Cœur et l'on y voit briller de loin une flamme ardente.

L'enfant demande : Grand-mère, qu'est-ce que c'est que cette flamme ? — M'est avis, mon petiot, que c'est la bague du serpent : fais ta prière, travaille, pioche et tu l'auras !

A coeurs vaillants rien d'impossible!

Voilà les souvenirs légués par la tradition sur l'homme célèbre qui posséda le pays roannais, fut le promoteur des idées commerciales et un des préparateurs de l'industrie de la Loire ; nous avons même souligné les termes consacrés du récit que le patois rend bien assurément.

Jacques Cœur, portant en ses armes coeurs de gueules sur champ d'azur, couleur sur couleur (1), répondait

(1) Nous possédons un fragment de vitraux tiré d'une maison seigneuriale ayant appartenu à Jacques Cœur à Saint-Haon-le-Châtel ; le cœur de gueules est reproduit sur champ d'azur sans coquilles, deux amours présentant des miroirs trompeurs à deux papillons soutiennent l'écusson. Est-ce un emblème d'usure, crime dont on a accusé l'argentier ? Une main inhabile a rayé le cœur vaillant d'un G, initiale de Gouffier, juge et acquéreur de la seigneurie de sa victime. C'est le 21 décembre 1455 que Gouffier resta adjudicataire à la criée, pour 1,000 écus d'or, de tous les biens de l'argentier dans le Roannais.

fièrement à ceux qui prétendaient l'humilier sur cette faute de blason, Jacques Cœur répondait :

A cœurs vaillants rien d'impossible !

Noble devise que les enfants de la Loire doivent adopter. Artistes, industriels, hommes de sciences, sachons qu'adresse et travail, intelligence, prière rendent tout possible aux cœurs vaillants. C'est là le cadenas et le tonneau légendaire armé des pointes de fer ; et, si le serpent de l'envie et de la jalousie garde l'escarroue éblouissante sous des eaux sombres et profondes, sachons dire avec Jacques-Joli-Cœur :

A cœurs vaillants rien d'impossible !

REMARQUES DU COPISTE

Cette légende, tirée des traditions et légendes foréziennes, est sans doute une légende alchimiste; l'auteur de cet ouvrage, M. l'archéologue Noëlas, n'y a rien vu de semblable, et le commentaire qu'il en donne au dernier alinéa est tout au plus enfantin.

Le serpent est le symbole de l'Ame de la terre *wn: Nahash*, le dragon du seuil.

Le diamant, la bague ou l'anneau est aussi sans doute le symbole de la connaissance de la Loi de la matière physique ; c'est une véritable pierre philosophale.

Le tonneau, le symbole du cercle magique, et les pointes et les doloires sont les symboles des forces que tout initié doit être en possession lorsqu'il veut réaliser ses conceptions. Bulwer Lytton, dans son roman,

dévoile cette force et, comme tout révélateur, la revoie sous la forme d'un récit entre deux personnages de son roman (voir *Zuzani*, II^e volume). Le drap blanc est le symbole de la couleur de l'œuvre, le petit magister.

Les nombres, dans tout le cours de la légende, sont assurément kabbalistiques; j'en ai surpris quelques-uns.

L'étang est aussi un symbole probable, celui de la lumière astrale, des eaux supérieures.

La Lune est sans doute aussi occulte que le diamant, mais je n'ose ici en dire plus. Il faut quelquefois savoir se taire.

HADAR, H, S, I.

P.-S. — Remarquons en outre que, si Jeanne d'Arc offrit son épée à Charles VII pour repousser les Anglais du territoire, Jacques-Cœur, l'argentier du roi, lui offrit sa bourse. De ce fait il serait très probable que Jacques-Cœur fût alchimiste et qu'il eût opéré la transmutation des métaux.



BIBLIOGRAPHIE

ARNAUD DE VILLENEUVE

1 vol. in-8°, par le Dr Marc Haven (Chamuel, éditeur).

Le Dr Marc Haven a présenté à la Faculté de médecine de Paris, comme thèse de doctorat, une étude complète sur l'un des maîtres en Hermétisme du XIII^e siècle : Arnaud de Villeneuve. Cette thèse a valu à son auteur, outre les félicitations unanimes du Jury, la plus haute note que puisse décerner la Faculté. Ceux qui connaissent l'érudition et la science de Marc Haven ne s'étonneront pas de ce succès. Mais l'œuvre se rattache autant à l'hermétisme qu'à la médecine, et c'est au premier titre que nous tenons spécialement à la présenter à nos lecteurs.

L'ouvrage débute par une introduction exposant les trois courants qui dominent la médecine au XIII^e siècle. Le courant classique, originaire de Galien, et qui a son centre le plus actif en Italie, à Salerne, puis à Naples ; le courant populaire et empirique, répandu un peu partout et localisé principalement en France ; enfin le courant arabe, révélateur de la Grèce et d'Alexandrie, qui va tout bouleverser et tout envahir. C'est la synthèse de ces trois courants que s'efforcera de faire Arnaud de Villeneuve.

Si nous ne connaissions pas le Kabbaliste qui perce ici sous le docteur, nous serions étonnés, autant qu'ont dû l'être les juges, de la prodigieuse érudition que révèle tout d'abord cette introduction. Le reste du livre tiendra la promesse faite dès le début.

La biographie d'Arnaud de Villeneuve, ce maître de Raymond Lulle, est rétablie (*restituta*) magistralement en vingt-cinq pages. Et ce n'était pas œuvre facile ; car, sur Arnaud de Villeneuve, les encyclopédies et les dictionnaires, espoir habituel des faiseurs d'études historiques, sont muets ou remplis de renseignements faux.

Nous affirmons donc qu'Arnaud naquit en 1245, en France, en Provence, et cette opinion est appuyée pour la première fois sur les textes mêmes d'Arnaud, qu'on n'avait pas songé à utiliser à cet effet jusqu'ici. Nous suivons Arnaud à Paris, où il restera dix ans, suivant les leçons d'Albert le Grand et de saint Thomas, de Roger Bacon et de Pierre d'Apono parmi les plus illustres. De Paris, Arnaud va, muni de son titre de maître ès arts, approfondir la Thérapeutique à Montpellier, où règne le courant arabe dans toute son intensité. Ce courant l'intéresse à tel point qu'Arnaud descend jusqu'à Valence pour en approfondir les mystères. C'est à Barcelone qu'il séjourne le plus longtemps. De là, il va en Italie, où il rencontre à Rome son futur disciple, Raymond Lulle (1286).

C'est en Italie qu'Arnaud se voua particulièrement aux études hermétiques et à l'alchimie. Il fit, en 1283, sa fameuse transmutation devant J. André.

L'année suivante, Arnaud revient à Montpellier où il est nommé régent. C'est là qu'il compose ses plus illustres traités de médecine. C'est de lui que date en grande partie la gloire de l'école de Montpellier.

Là aussi commence sa lutte contre une partie du clergé, la plus pervertie. Arrêté à Paris (1299-1300), Arnaud ne doit la liberté et la vie qu'à de hautes protections.

Arnaud quitte la France pour l'Italie où il reste jusqu'au moment où le roi Jacques d'Aragon l'appelle pour lui demander la signification d'un songe (1308). Après diverses tribulations, nous retrouvons Arnaud à Naples où Raymond Lulle est son élève préféré.

Ce maître revient cependant à Paris en 1311 par put amour de la lutte. Mais là la haine des moines se ravive et il est obligé de s'embarquer secrètement pour éviter l'Inquisition. Naufragé en Afrique, il revient en Sicile et meurt en se dirigeant vers Avignon, où il allait donner ses soins à son ami, le pape Clément V. A la mort de celui-ci, un tribunal de l'Inquisition, siégeant à Tarascon, condamna de nouveau les œuvres d'Arnaud.

Nous avons tenu à résumer en détail cette biographie que tout occultiste doit bien connaître et qu'a si bien rétablie le docteur Marc Haven.

Le chapitre III est purement bibliographique et repré-

sente aussi une somme de travail considérable ; mais nous le laisserons de côté dans ce compte rendu ainsi que le chapitre iv (Cosmologie), le chapitre v (Anatomie, Physiologie), le chapitre vi (Pathologie), le chapitre vii (Thérapeutique) et le chapitre viii (Chirurgie) pour nous arrêter spécialement au chapitre ix (Sciences hermétiques, Philosophie).

Il était impossible à un autre qu'à Marc Haven, titulaire des plus hauts grades de l'ordre martiniste et de l'ordre kabbalistique de la Rose Croix, d'écrire une étude sur la partie ésotérique des œuvres d'Arnaud de Ville-neuve. Ce chapitre mérite donc une attention toute spéciale.

Nous voyons le maître apparaître comme magicien, comme prophète et comme alchimiste.

Accablé d'injures par les moines et par les profanes, sa mémoire est précieusement conservée par les frères initiés et Michel Maier (1568-1622). Raymond Lulle, Nicolas Flamel, Basile Valentin, Bernard de Trévisan le citent et le vénèrent comme un des plus grands parmi les initiés et comme un des premiers membres de la Rose-Croix.

A ceux qui ont voulu séparer le médecin de l'alchimiste, le docteur Marc Haven répond :

« Nous avons assez souvent, au cours de ce travail, insisté sur l'analogie des théories philosophiques, astrologiques et médicales, en ce siècle synthétique, sur l'unité de conception qui dominait toute la science d'alors pour ne pas avoir besoin d'y insister à nouveau. Le Macrocosme, ce grand corps fait à l'image de l'homme, et l'homme, ce résumé de la création, n'étaient-ils pas sans cesse unis l'un à l'autre par l'éternelle circulation des âmes, des fluides, des éléments ? La science ancienne reliait si étroitement l'univers à l'homme et l'homme à Dieu, que la théologie et l'astrologie ne pouvaient guère se séparer et que l'étude isolée de l'homme eût été considérée comme une déraisonnable et stérile entreprise » (p. 144).

Parmi les historiens contemporains de l'Alchimie, un particulièrement, M. Berthelot, s'est distingué par cette rage de nier toute la partie alchimique des œuvres des

grands maîtres du XIII^e siècle, Arnaud de Villeneuve et Raymond Lulle. M. Berthelot est un analyste éminent, un travailleur infatigable, un grand chimiste ; mais ce n'est pas un initié et les écoles d'initiation ont aussi leur tradition, leurs chaires et leurs examens. Elles ont su maintenir et rétablir intactes les figures d'Arnaud et de Raymond Lulle devant la postérité ; elles sauront continuer leur œuvre dans l'avenir. Car les injures adressées aux maîtres initiés, par les possesseurs actuels des chaires tomberont dans l'oubli en même temps que leurs auteurs. Dans cent ans y aura-t-il un historien ayant assez de temps à perdre pour retrouver la liste complète des œuvres du chimiste Berthelot ? Je ne sais. Mais ce dont je suis sûr, c'est que dans cent ans, si un historien de l'époque vient affirmer que Raymond Lulle ou Paracelse n'ont pas écrit une seule de leurs œuvres hermétiques, cet historien aura beau avoir le plus bel auditoire de l'époque et posséder la chaire la plus rétribuée du temps, il sortira du sein des fraternités initiatiques un homme, un obscur ou un illustre, peu importe, qui viendra rendre aux maîtres l'auréole qu'on tentait de leur arracher, car un historien profane, cela meurt ; mais une fraternité d'initiés, cela est immortel et cela parle aussi bien au XIII^e qu'au XIX^e siècle quand il faut parler. Poisson a été emporté par la phthisie à l'âge de vingt-cinq ans et il avait déjà eu le temps de relever les erreurs de M. Berthelot à propos de Marcus Græcus ; il est mort, mais le docteur Marc Haven est vivant et il poursuit l'œuvre sacrée. Quand on parle de mouvement et de thermo-chimie dans le monde profane, on dit Berthelot, et quand on en parle dans nos cercles initiatiques, on dit Louis Lucas, la Chimie nouvelle, 1853. L'avenir nous dira qui a raison. Pour l'instant, revenons à Arnaud de Villeneuve et à l'alchimie.

Marc Haven distingue les deux magies : cérémonielle et naturelle et montre comment Arnaud se rattachait à la seconde.

Nous voyons Arnaud astrologue et surtout astrologue médecin, ce qui manque tant à nos contemporains (pp. 149-150).

Mais c'est l'alchimiste qui va nous intéresser particulièrement ; voyons ses principales idées.

Unité de la matière, d'où unité absolue de ce que nous appelons aujourd'hui les différents corps simples, méttaux et métalloïdes.

On ne peut transmuer une espèce métallique, un métal fixé, qu'en le faisant d'abord involuer, revenir à son principe, avant de le faire évoluer de nouveau.

La dissolution *involue* par deux opérations, l'ablution et la fixation *évoluent* en deux opérations.

Nous pouvons ici donner personnellement quelques détails complémentaires avec d'autant plus de liberté que les lecteurs paresseux ne viendront jamais les chercher dans ce compte rendu bibliographique et que nous serons sûrs de parler surtout pour les frères en lumière.

Celui qui veut donc comprendre quelque chose à l'alchimie doit d'abord bien se rendre compte que les distinctions entre les trois règnes minéral, végétal et animal sont de pures chimères inventées par les analystes et par les chimistes que les hermétistes appellent toujours des « garçons de laboratoire ».

Il y a *une matière* doublement polarisée qui se multiplie quand ses deux pôles se rencontrent et s'unissent dans l'acte de la génération. Cet acte est universel, et l'*étincelle électrique* jaillissant entre deux pôles de force est un enfant au même titre que tous les enfants de la Nature ; mais elle n'est pas *fixée* ; car, si nous avions la science de fixer une étincelle électrique, nous reproaurions la lampe éternelle des Rose-Croix. Voilà donc un exemple de ce que c'est qu'une génération non fixée.

D'autre part, prenez un cheval, vous aurez beau le piler, le distiller et l'analyser, vous ne ferez pas avec lui un autre cheval. Pour faire un autre cheval, il faut une jument recevant, à *une époque spéciale*, la semence, et seulement la semence du cheval. Le cheval est pour le règne animal ce que le fer par exemple est pour le règne minéral : c'est un type déterminé et fixé.

Or vous aurez beau brûler, distiller et analyser du fer, vous ne le reproduirez pas. Pour la génération, il vous faut :

1^o Découvrir *la semence* d'où provient ce métal ;

- 2° Trouver *sa femelle*, son pôle complémentaire ;
- 3° Accomplir la génération *au moment voulu* ;
- 4° Laisser développer, puis fixer le produit.

Ainsi un œuf de poule fécondé représente l'opération hermétique à la 3^e période. On peut le mettre dans une « couveuse artificielle », et le poussin viendra comme sous la mère. C'est là une opération purement hermétique.

Quoique passant pour « desocculter l'occulte » auprès des naïfs, je n'ai dit que ce qu'il m'était permis de dire, et, malgré mon vif désir, je ne pouvais jusqu'à ces derniers mois parler trop clairement de l'alchimie. Aujourd'hui, j'ai plus de liberté à ce sujet, et, en même temps que libre essor m'était donné, les prodigieuses expériences d'Auguste Strindberg venaient appuyer toutes les théories hermétiques de faits nouveaux et faciles à reproduire.

Prenez du fer à l'état de sel, prenez la femelle, qui est ici le cuivre, aussi à l'état de sel, placez-les dans l'eau et créez la génération par l'ammoniaque et le sel ammoniac, et vous aurez de l'or *non fixé*. Voilà le procédé Strindberg que j'ai répété et qui est vrai.

C'est un procédé par voie humide ; il y en a deux autres. Mais il est inutile d'allonger outre mesure cet article. Demandons au Dr Marc Haven si Arnaud de Villeneuve « pratiqua », et il va vous répondre : Oui. Arnaud fit des baguettes d'or hermétique et fit plusieurs transmutations, une, entre autres, pour instruire Raymond Lulle son disciple.

Voilà l'initié dont l'œuvre nous intéresse, dont les efforts doivent être payés comme ils le méritent par tous les adeptes de l'ésotérisme.

Contre ses détracteurs, un frère en lumière s'est levé, et il a fixé à sa chaîne invisible le maître du moyen âge en lui restituant la couronne hermétique que les ignorants et les sectaires voulaient lui enlever. Pour cela, le critique doit rendre grâces à Marc Haven ; mais le frère d'initiation sait que le persécuté, ainsi vengé, se chargera seul de la récompense. A l'heure où tant d'autres bâclent une thèse sur l'omoplate en quelques jours pour flatter tel ou tel jeune agrégé, il est consolant et il est beau de

voir un docteur produire une œuvre aussi digne et aussi juste que personnelle et j'ajouterais qu'il est « intéressant » de voir la Faculté de médecine de Paris approuver et récompenser un si louable effort. Cela fait honneur plus encore à la Faculté qu'à l'élève ; car cet élève-là vient de retenir une place dans un royaume qui est bien loin de celui des chaires et des intrigues. Je ne puis rien ajouter à sa récompense après mes faibles éloges. Que nos lecteurs lisent cette belle œuvre, et ils m'en mercieront.

PAPUS.

NOTRE BULLETIN POLITIQUE

Tant calme qu'il paraisse dans la hâte vers les vacances, ce mois passé ne manque pas d'événements plus importants que remarqués. En dehors de la question orientale, cratère toujours béant, on a pu remarquer le voyage de l'ambassadeur chinois, en quête à travers l'Europe de toutes les ressources modernes de combat, cherchant chez nous, comme on l'a dit, des armes pour nous battre.

Plus particulièrement pour la France, la révolte grandissante de Madagascar, l'assassinat de notre pauvre Morès, vaillant martyr de nos erreurs autant que de son amour pour la patrie, sont des tristesses pleines d'enseignement. Mais elles touchent à la vie et aux rapports des races, et nous sommes obligés de différer encore cet important sujet.

C'est à l'intérieur surtout que notre attention doit se porter, car au dehors il n'y a rien que nous ne sachions déjà : les brillantes réceptions des marins français en Espagne, les manifestations antigermaniques de Lille, les tracasseries mesquines ou les fanfaronnades sur nos frontières de l'Italie, surexcitée par des faux alliés, sont autant d'actes de l'individualisme national signalé dans le dernier bulletin. La fédération qu'il prévoyait aussi s'est accentuée déjà par l'annonce d'une triple alliance entre la Serbie, la Bulgarie et le Monténégro. Enfin,

comme toujours, le discordant *concert* européen s'appuie sur l'accompagnement en sourdine des menées britanniques. Nous voyons la trop Grande Bretagne se laisser battre sans bruit par les Matahélés toujours insoumis, apaiser de son mieux Jonathan au Venezuela, consentir à condamner Jameson, dissimuler ses projets en Egypte, pour concentrer toute sa perfidie sur la Crète : là, à mesure que les puissances réussissent à maintenir les haines irréductibles, elle s'empresse de les surexciter, s'y trouvant tellement intéressée que le jour où les nations Européennes s'unissent pour l'action décisive, elle se démasque enfin en refusant seule son concours au blocus de l'île !

Cependant le socialisme justement indigné que le sang coule à flots dans l'île de Minos pour emplir les caisses de la cité anglaise, vient faire retentir à Londres même les grondements et les aspirations niveleuse de son congrès périodique.

Qu'en ressortira-t-il ? Le congrès préparatoire de Lille peut nous l'apprendre : sans rien perdre de sa foi, qu'entretient la corruption générale, le socialisme commence à mieux régler ses instincts sur les leçons de l'expérience. Il se limite à présent à deux efforts principaux : l'accaparement du capital par le collectivisme et l'assaut légal des pouvoirs publics pour sa réalisation officielle.

Entre ces deux objectifs, laissons à la compétence ingénueuse et savante de notre cher frère Lejay la discussion économique du collectivisme ; bornons-nous à la question politique ; c'est elle que les événements de ce mois ont le plus accentuée, bien que le public ne semble pas l'avoir aperçu. Ils ont en effet posé une suite de questions essentielles qui n'auront de solution que dans cette harmonie qu'on ne connaît pas encore assez.

On s'est demandé d'abord vers qui se porte l'opinion, publique si vivement sollicitée depuis quelques temps. Dans sa fatigue des piétinements inutiles, dans son dégoût des corruptions effrontées et ruineuses, incline-t-elle avec le radicalisme vers les réformes que les socialistes prétendent précipiter ?

Il semble que non, puisque le parlement à renversé le ministère à tendances radicales qui proposait l'impôt

progressif sur la fortune acquise, puisque sa confiance est au leader qui n'accepte les radicaux que comme une *avant-garde* (discours de Saint-Dié), puisque ses tribunaux condamnent l'immixtion de ses représentants eux-mêmes dans cette grève si suggestive et si curieuse de Carmaux, où le socialisme semble se réaliser spontanément, malgré les fautes de ses partisans, par les coups de ses adversaires !

Et cependant ce même parlement repousse avec décision le projet fiscal qui a porté son favori au pouvoir.

Où donc est la volonté du peuple ? Le sait-il lui-même, est-elle fixée ? D'où lui vient la lumière, pour qu'il puisse savoir où se diriger ?

Mais voici que les faits soulèvent un autre doute encore : cette volonté, à la supposer nette, est-ce que notre parlement la représente ? — Il y a longtemps, n'est-ce pas ? que la question est résolue pour tous ceux qui, vivant en province, ont vu de près une élection législative, mais elle n'avait jamais reçu une réponse aussi retentissante que celle que vient de lui fournir en juillet le procès ouvert à Nice.

Vous vous rappelez les faits : pour une élection municipale, près de 2,500 électeurs, abandonnant leur carte moyennant finance à un comité qui, par ses délégués, les mène en troupe au scrutin, surveille l'exécution de leur marché et ne leur délivre qu'à bon escient le bon de 15 à 20 francs, sur la caisse payable le lendemain du vote. Quelle méthode dans la corruption !

Affaire de mœurs, dira-t-on ; le temps et la justice rectifieront cela. — Non pas ! Sont-elles corrigées, ces mœurs-là dans les pays que nous voulons imiter : l'Angleterre, l'Amérique ? N'y vont-elle pas s'empirant, toujours avec plus d'effonterie et d'endurcissement ? Non, ce n'est pas affaire de mœurs, mais bien question de principes et de principes essentiels de l'organisation sociale.

Toute constitution qui tente outre mesure la faiblesse humaine est dans l'erreur ; or, combien grande est la tentation pour l'électeur qui, humble, impuissant, se sachant condamné, quoi qu'il arrive, à porter le bât comme le pauvre âne de la fable, quand il est sollicité de vendre en un instant, à un prix qui représente souvent une

semaine de labeur, un vote dont l'influence lui apparaît si lointaine, si nulle même ! Combien grande aussi la tentation pour le candidat riche qui dans le modeste mandat municipal peut apercevoir déjà le germe de la députation, du Ministère, de la Présidence, et peut escompter la misère de l'électeur avec une facilité croissante !

Voilà donc où est la faute : dans la distance énorme que nous avons mise entre l'intérêt immédiat de l'individu et la puissance suprême qu'il est appelé à conférer. Elle fait que le citoyen transmet comme réel un pouvoir qu'il n'a cependant qu'en germe.

S'il est vrai, de par la Nature, que chaque citoyen possède la capacité législative, notre constitution est fautive encore, car il n'y a que deux modes logiques de permettre au peuple l'exercice de cette capacité : ou le mandat impératif ou le référendum. Mais qui oserait défendre une pareille organisation ; comment le citoyen pourrait-il y suffire moralement, intellectuellement, matériellement même ?

C'est qu'en réalité la sphère de sa puissance ne s'étend pas à des limites aussi vastes que celles de la puissance directrice. C'est l'erreur de la démagogie de vouloir tomber dans l'incohérence de l'infînie multiplicité ; elle va contre la Nature qui dans le Nombre fait l'Unité par la Hiérarchie. Un organisme vivant n'est pas un amas d'atomes ; il est fait de cellules réunies en tissus d'où naissent des organes qui s'assemblent en appareils. Tel doit être l'Etat démocratique : le suffrage universel, même à plusieurs degrés, le suffrage des atomes ne peut normalement décider de l'organe ; il ne va pas au delà de la puissance cellulaire : c'est aux synthèses intermédiaires, aux groupes d'individus, non à l'individu même que doit appartenir le vote politique.

Quels sont ces groupes sociaux, quelle est leur hiérarchie ? Il y en a de bien des sortes : naturels, humains, divins ; la famille, la commune, la corporation, etc... Mais nous ne pouvons nous étendre aujourd'hui sur ce sujet ; nous y reviendrons aussi souvent que l'occasion s'en présentera.

Une autre question nous réclame que ce mois de juillet a rendue bien sensible encore :

Cette puissance politique, qui que ce soit qui la délégue, à qui appartient-elle en fait dans le fonctionnement de notre constitution parlementaire ?

Si l'on en croit le texte et ces principes que l'on assure immortels, cette puissance a trois degrés radicalement distincts : le législatif, l'exécutif et le judiciaire. Or qu'avons-nous vu tout récemment ?

Un gouverneur est rappelé d'une de nos colonies par le Ministre compétent. Ce gouverneur est célèbre : le général Dodds envoyé depuis peu au Tonkin ; il n'a nullement démerité ; les motifs de son brusque rappel inavoués sont soupçonnés inavouables ; on craint au moins une injustice. Qu'en ce cas la presse s'émeuve, qu'un communiqué du Ministre la mette à même d'apprécier comme elle l'entendra cet acte essentiellement exécutif, rien ne serait plus conforme à l'organisation démocratique. Mais les choses se sont passées tout autrement.

A peine le fait est-il connu par le *Journal officiel* qu'un député hors session, sans mandat spécial, adresse au ministre une *lettre publique* pour lui demander compte de son acte : « Comme une semblable décision, dit-il, ne peut s'expliquer sans motifs graves, ne pouvant, en l'absence de la Chambre, vous poser la question à la tribune, je viens vous prier de vouloir bien me faire connaître la cause du rappel du général commandant en chef de l'Indo-Chine. »

Sur la réponse explicite et très soumise du Ministre, ce même député écrit à nouveau, toujours par lettre publique et en propres termes : « Monsieur le Ministre, vous avez mal agi en rappelant le général Dodds... Vous avez accompli un acte d'incohérence de plus dans la direction de nos affaires... Quant aux raisons que vous laissez mettre en avant par vos officieux, aucune personne n'en sera la dupe... Il est invraisemblable que le gouverneur général ait pu demander le rappel du général Dodds... Mais si par impossible il l'a pu demander... il fallait sans hésitation le refuser comme injuste et injustifiable... Vous vous êtes laissé circonvenir, amiral, par quelque intrigue, sans souci de la dignité d'un de vos frères d'armes... »

Et la presse d'applaudir; du moins celle qui patronne le ministère de demain.

Or, ne jugeons en rien le fait lui-même qui peut être une faute lourde; n'appréciions pas davantage, en en pesant la majorité ou la situation locale, la valeur du mandat confié au député; les personnes ne sont ici nullement en cause, le fait seul est à mettre en saillie : si de sa propre autorité, sans délégation spéciale, hors session, un mandataire isolé du pouvoir législatif a le droit, au nom de son mandat, de souffleter publiquement d'accusations purement gratuites, du soupçon d'intrigue et de mensonge le représentant immédiat du pouvoir exécutif (un amiral!); s'il a le droit de lui dicter même, toujours en sa qualité, la conduite que ce gouvernant doit tenir, jusqu'à lui en tracer les détails, je me demande encore à qui la puissance? A qui le pouvoir exécutif, à qui le législatif? que devient l'immortel principe de leur séparation? C'est leur conflit seulement que j'aperçois.

Est-ce ici la conséquence naturelle des responsabilités qu'entraîne le pouvoir, la légitime opposition du gouverné majeur en face du gouvernant? Où est ce calme, cette sérénité supérieure aux agitations passionnelles que suppose le gouvernement d'une grande nation, que donne aussi le Pouvoir doublé d'autorité, qu'exige impérieusement surtout le mandat législatif appelé à exprimer l'autorité même? Est-ce le langage de la raison ou celui des instincts? Est-ce la démocratie ou la démagogie?

Vous voyez, n'est-ce pas, où est l'erreur ici? C'est que ce dualisme, plus grave encore que celui que nous avons trouvé au sein du parlement, manque de la résolution trinitaire qui peut seule l'expliquer et le féconder. Le *pouvoir spirituel* est détruit dans notre monde moderne!

Par quelle faute; il n'importe; la première de nos nécessités sociales est de le rétablir?

Comment? c'est encore une question qu'il nous faut résERVER, remarquons-en du moins la nécessité.

Chez nous le *Corps* est plein de vie, exubérant presque; l'*Ame* est très active; mais désordonnés tous deux, faute de connaître leur chef commun, l'*Esprit*, ils sont con-

damnés à la lutte, à l'antagonisme, parce qu'ils se disputent la puissance abandonnée qui, de par la Nature, ne leur appartient ni à l'un ni à l'autre, celle de l'Autorité.

Qui peut dire actuellement aux peuples vers quel but doit se diriger la vie, vers quel point de leur horizon brumeux, doit être tournée la barre qui leur est confiée? C'est la Liberté, lui assure le politicien; c'est la Richesse, répète l'économiste; c'est le Bien-Etre, crie le socialiste. Quant au philosophe, quant aux religieux, n'en parlons pas; souverains déchus, leur voix est impuissante. Qui a pris garde en ce mois à l'importante encyclique du Pape sur l'Unité du Catholicisme?

La parole est à peine à l'Ame sociale; elle s'abandonne à l'instinct corporel; vous savez en effet avec quel soin elle matérialise son éducation.

Notre Société moderne décapitée s'affaisse jusque dans son ventre!

Mais n'allons pas désespérer des lois providentielles de l'Evolution! Rappelons-nous bien avec l'alchimiste que la totale décomposition précède l'influx spirituel; le noir de corbeau est le précurseur des couleurs éclatantes du paon. Aussi bien, ce mois de juillet nous le redit lui-même, car il vient d'achever la loi qui affranchit nos Universités et leur rend la vie. Loi de salut si la Science sait se régénérer elle-même en se faisant sacrée!

A vous encore, lecteur, à l'y amener de tous efforts, à vous à refaire le pouvoir spirituel, vous qui savez!

TRIPLEX.

La Science orientale et la Science occidentale

Rire des magnétistes, des hypnotistes, des spirites, se moquer d'eux, les tourner en ridicule, c'est le suprême bon ton. Aussi les sceptiques qui aiment à rire de ce qu'ils ignorent passent-ils dans le monde pour avoir le vrai bon ton, les véritables bonnes manières. Ils obtien-

nent également à peu de frais l'étiquette aussi fallacieuse que pompeuse de gens d'esprit, de gens éclairés. Si les sceptiques tournent en ridicule les adeptes de la science magnétique, hypnotique et spirite, il faut reconnaître qu'ils sont excusables et qu'ils méritent une certaine indulgence, car ces adeptes n'obtiennent de leurs sujets que des effets peu susceptibles de frapper et d'impressionner les esprits, quoique incontestablement intéressants au point de vue scientifique. Peut-être que ces mêmes sceptiques, si mondains et d'une science aussi pauvre que superficielle, seraient moins disposés à rire et plus impressionnés s'ils étaient témoins des exploits de thaumaturges indous tant célébrés par les voyageurs de tous les pays non orientaux. Peut-être, comme l'ont été tant d'autres qui étaient d'un scepticisme non moins opiniâtre et non moins endurcis, seraient-ils bouleversés, stupéfiés. Un savant allemand, le docteur Heinrich Hensoldt, qui a parcouru l'Inde en tous sens, a voulu s'assurer par lui-même de la réalité des faits qui révoltaient son scepticisme et qui contredisaient les principes et les théories de la science moderne. Il attribuait les faits merveilleux qui jusque-là lui avaient été racontés à la pure prestidigitation ; or il avait étudié la prestidigitation et il y excellait au point de pouvoir dépasser les plus habiles et les plus fameux prestidigitateurs. Le docteur Hensoldt aussitôt arrivé dans les Indes voulut être témoin des hauts faits des yoghis et des fakirs, et il vit accomplir sous ses yeux des choses qu'il était tout à fait impossible à la prestidigitation de produire. Le docteur Hensoldt raconte ceci :

« Sur le sol battu, en plein air, le yoghi, le torse nu, accroupi, est absorbé dans une profonde méditation. Puis il se lève, étendant sa main droite sur la paume de laquelle un spectateur pose une large calebasse vide, qu'il remplit d'eau jusqu'au bord. Pas un fléchissement du bras, pas une tension des muscles.

« Le yoghi soulève sa main gauche et la ramène sur son front, voilant ses yeux. Ceux des spectateurs se fixent sur la calebasse dont l'aspect se modifie. Ses contours se rétrécissent peu à peu, et cependant pas une goutte de liquide ne déborde. En moins d'une minute, le vase

est réduit de moitié ; en moins de deux la calebasse est amenée à des dimensions telles qu'elle est à peine visible. Puis le phénomène inverse se produit : le vase se dilate, reprend sa forme première, et pendant les cinq minutes qui se sont écoulées, le bras n'a pas fléchi, l'homme n'a fait ni un geste ni un pas, et, après comme avant, la calebasse est pleine d'eau. »

Le docteur saisi, frappé, dominé par ce qu'il venait de voir, a senti son vieux scepticisme scientifique singulièrement ébranlé. Toutefois, quoique stupéfié et sens dessus dessous, il ne s'est pas rendu encore, l'orgueil de la science européenne le raidissait. Il fallut un autre miracle non moins prestigieux pour le vaincre :

« Le yoghi prend une noix de coco, lourde et pleine, la pèse, la soupeste ; puis, ainsi qu'un homme qui rangerait sur une étagère ou un support quelconque un objet que les lois de la pesanteur attirent vers le sol il élève le bras, et avec précaution pose... sur rien, sur l'air ambiant, la noix de coco qui demeure immobile dans l'espace. Il l'y laisse un certain temps, la prend, la brise, la vide, et l'élevant, de son bras et de sa main nus, au-dessus de lui, il en laisse couler assez d'eau pour remplir douze seaux. »

Le bon docteur allemand mentionne un troisième fait non moins renversant que les deux précédents :

« Une corde terminée par un nœud est lancée dans l'espace, cette corde se tend, devient rigide et capable de soutenir le poids d'un homme. Le yoghi s'y accroche, ses pieds sont posés sur le nœud. Obéissant au mouvement d'ascension qu'il lui a imprimé, la corde s'élève dans l'air, entraînant avec elle le yoghi, que la distance rapetisse, qui bientôt n'apparaît plus que comme un point, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'espace où il se perd. Quatre fois le docteur fut témoin de ce spectacle relaté également par d'autres voyageurs. »

Le docteur Hensooldt parle aussi du fameux phénomène de la croissance d'un manguier qui atteignit, sous ses yeux, une hauteur de plus de vingt mètres et fut chargé de fruits abondants. A cinq reprises différentes, il assista à la croissance rapide et inexplicable à la suite d'un noyau planté en terre en sa présence. Le docteur crut à

une illusion d'optique ou à un phénomène d'hypnotisme suggestif et refusa de croire à la réalité de l'arbre grandi qu'il voyait de ses yeux cependant. Il fut invité à approcher et à toucher. Non seulement il toucha, mais grimpa à l'arbre, il en cueillit des fruits.

Des physiciens français, avec l'aide d'une batterie électrique, ont réussi également à faire croître une plante, à la faire fleurir et porter des fruits, mais il leur a fallu une forte, une très forte batterie, tandis que pour le manguier le fluide de l'yoghi, plus puissant que l'électricité, a suffi. Le docteur Hensoldt, après toutes les merveilles dont il a été témoin, a été obligé de reconnaître que les Orientaux avaient une science profonde qui dépasse de beaucoup celle de nos Universités occidentales ; dans nos laboratoires et nos cabinets de physique nous faisons des expériences, les Orientaux opèrent des miracles en plein jour et en plein air.

Horace PELLETIER.

(Chaîne Magnétique.)

BIBLIOGRAPHIE

GEORGES VITOUX, *Les Rayons X... et la Photographie de l'invisible*. — Un vol. in-18, 30 figures et 18 pl., p. texte. Chamuel, éditeur. Prix: 3 fr. 50.

Nos lecteurs connaissent l'énorme retentissement de la découverte du professeur Röntgen, et assez grand nombre d'études parues soit dans des organes spéciaux comme la *Revue générale des Sciences et appliquées*, la *Science française*, l'*Eclairage électrique*, la *Lumière électrique*, soit en volume, tels que la brochure dn Niewenglowski, et très excellent mémoire de M. Ch.-Ed. Guillaume.

« Il manquait, écrit notre savant collaborateur, M. Georges Vitoux, sur cette question si passionnante des *Rayons X... et de la Photographie de l'invisible*, l'étude destinée au grand public et propre à donner à chacun, qu'il soit ou non initié aux grands problèmes de la science

physique, une idée fidèle et complète de la nouvelle découverte et des applications qu'elle contient.

« Tel a été notre but en écrivant ce petit livre.

« A l'heure présente, en effet, grâce aux recherches poursuivies immédiatement par les savants de tous pays, nous nous trouvons posséder sur les mystérieux rayons X... un ensemble considérable de faits.

« Rassembler tous ceux-ci, les coordonner entre eux, exposer les diverses hypothèses auxquelles ils se rattachent, en un mot, mettre en quelque sorte de l'ordre dans l'affaire, était donc pour les non spécialistes remplir un rôle utile ».

Nous pouvons dire que M. Vitoux a rempli ce programme avec toute la perfection désirable, eu égard à la complexité du sujet et à la nécessité qu'il y avait d'en rendre la compréhension facile.

Les 188 pages de ce coquet petit volume renferment une masse invraisemblable de documents; et nous-mêmes, qui avons personnellement suivi avec le plus grand soin l'apparition des études nouvelles sur cette question, avons été étonné de voir mentionner des indications qui nous avaient complètement échappé. — Cette probité, cette conscience de l'écrivain érudit sont dignes des plus grands éloges dans un temps où la plus grande partie des chroniqueurs scientifiques présentent au public des compilations de seconde main, copiées à la hâte dans les dictionnaires.

L'historique de la question comprend trois chapitres qui contiennent la découverte des rayons X...; le mémoire original de Roentgen, les précurseurs. La nature, l'origine et les propriétés des dits rayons sont décrites en même temps que les expériences de Crookes, de MM. Perrin, Lodge, de Rochas, Darin, Charles Henry, etc.; le lecteur est ensuite informé dans un chapitre consacré à la technique des rayons X..., des dispositifs expérimentaux nécessaires pour leur production; quelques-unes de leurs utilisations les plus importantes, pour la médecine, la chirurgie, la défense contre les bombes anarchistes, l'astronomie, sont détaillées avec tout le luxe d'informations nécessaire. Enfin les trois derniers chapitres relatent les faits se rapportant à la lumière noire, à la photogra-

phie dans l'obscurité et à la photographie de la pensée avec, pour ces derniers projets, toutes les réserves d'usage.

Terminons en renouvelant à M. Vitoux les vives félicitations pour cette œuvre d'intelligente vulgarisation, présentée d'une façon si élégante; il ne faut pas oublier de souligner le désintéressement dont a fait preuve l'éditeur en y ajoutant un nombre considérable de planches, d'une fort belle et luxueuse exécution.

SÉDIR.

• •

GASTON MÉRY. *La Voyante de la rue du Paradis et les apparitions de Tilly-sur-Seulles*. 4^e fasc. Dentu. Prix: 0 fr. 60.

M. G. Méry a fait une enquête personnelle à Tilly-sur-Seulles. Il nous rappelle, dans sa nouvelle brochure, que M^{lle} Couédon, dès le 13 mars, lui avait annoncé que la Vierge apparaîtrait à Tilly, à Lourdes et non loin de Paris (1). La nouvelle brochure mentionne des apparitions vues simultanément de plusieurs endroits, des guérisons, la disparition de trois globes de feu au moment où la Vierge apparaît, et se termine par de trop courtes critiques sur l'état physiologique de deux voyantes. L'auteur admet qu'il y ait à Tilly un duel entre le surnaturel divin et le diabolique (2).

Un paragraphe est consacré à l'analyse d'un rapport de M. le chanoine Brettes à la Société des sciences psychiques. La 3^e commission, sans aller jusqu'à dire, comme M. le chanoine Brettes, qu'il y a inspiration diabolique pour M^{lle} Couédon, déclare que s'il y a intervention d'un esprit étranger, il n'est pas divin.

S.

(1) Les *Mémoires de Diana Vaughan* annoncent une apparition à Lourdes pour 1902. Nous mentionnons, sans commenter.

(2) M. Méry ne dit pas quel est l'éditeur des Notes de M. Le Boulanger.

..

HENRI MAZEL, la Synergie sociale. Un volume in-18 jésus,
broché. Prix: 4 francs.

Sous ce titre un peu technique, mais dont le sens est d'ailleurs facile à saisir (synergie, énergie en commun), M. Henri Mazel a écrit un livre très clair, très net et, ce qui ne gâte rien, très intéressant.

On sait qu'un mouvement d'idées récentes est en train de renouveler toutes les sciences qui étudient l'homme comme être social. La sociologie qui, il y a un demi-siècle, s'était, suivant un mot connu, détachée des sciences morales pour se souder aux sciences naturelles, par une évolution curieuse, se dessoude en ce moment de la biologie, avec laquelle de trop zélés naturalistes l'avaient presque identifiée, pour se rapprocher de la psychologie. Le livre de M. Henri Mazel se rattache à ce mouvement.

La *Synergie sociale* est un essai hardi de synthèse : l'histoire de l'humanité est considérée comme un duel entre deux conceptions opposées du bonheur, l'une adoptée par l'Orient, l'autre par l'Occident, et dont la conciliation a été tentée par les grandes religions. L'indication à grands traits de ce duel dans le passé forme la première partie du livre ; la seconde est consacrée à l'étude de la France actuelle, considérée comme champ de bataille entre ces deux tendances hostiles ; la troisième note les prévisions que l'on peut, d'après quelques grands penseurs d'aujourd'hui, tirer, pour l'avenir, de la victoire, dans les âmes, de l'une ou de l'autre de ces forces morales.

Certains jugements de l'auteur sur la Révolution française, sur l'Université, sur le clergé et la magistrature, pourront paraître sévères ; d'autres, sur l'importance sociale des penseurs, des apôtres, des poètes, pourront sembler trop favorables. Mais nul ne pourra nier les qualités éminentes avec lesquelles des questions si diverses et si délicates ont été abordées par un auteur qui ne s'était fait encore connaître que par des écrits d'art pur : la sincérité, l'indépendance et la hauteur des vues, l'étendue et le sérieux des connaissances, enfin la vigueur dans la défense de ses convictions propres unie au respect envers les convictions différentes et même opposées.

NOUVELLES DIVERSES

Nous apprenons avec le plus vif plaisir, d'après les journaux quotidiens, que l'éminent directeur de *la Revue des Revues* a été décoré au titre étranger. *La Revue des Revues* est le seul des grands périodiques qui ait ouvert une section d'occultisme dans ses colonnes, et cela ajoute une note bien intéressante à une revue si bien faite à tous les autres points de vue. Nos félicitations sincères à notre confrère.

* * *

UNE REVUE D'ALCHIMIE (1)

Notre distingué collaborateur, M. Jollivet-Castelot, vient de faire paraître le premier fascicule d'une revue mensuelle consacrée à l'étude de la philosophie chimique. Titre : *l'Hyperchimie*. Nous relevons, dans la liste des collaborateurs, les plus avancés de nos savants chimistes, tel Auguste Strindberg, et quelques-uns des principaux parmi les occultistes contemporains.

Nous reparlerons du reste de cette très intéressante tentative, pour laquelle M. Jollivet-Castelot recevra certainement les plus vives félicitations de tous ceux qui travaillent à la renaissance spiritualiste.

* * *

SOUSCRIPTION RENÉ CAILLIÉ

Voici la liste complète jusqu'à ce jour et exacte de la souscription ouverte par *l'Initiation* pour la tombe de René Caillié. Le mois dernier, une erreur d'impression nous a fait attribuer 10 francs au lieu de 20 francs à Stanislas de Guaita. La liste actuelle rectifiera cette erreur.

Barlet, 20 fr. ; Stanislas de Guaita, 20 fr. ; Jean

(1) Rédaction : 19, rue Saint-Jean, Douai. Administration : Chamuel, 4, rue de Savoie. Abonnements : 5 francs par an.

Tabris, 20 fr. ; Papus, 20 fr. ; Dr Marc Haven, 10 fr. ; Jollivet Castelot, 10 fr. ; Sédir, 10 fr. ; Branche Viscum, 14 fr. ; Triplex, 5 fr. ; Carles, 3 fr. ; Emile Moreau, 2 fr. : Anonyme, 2 fr.

Total : 156 francs.

Les souscriptions seront encore reçues pendant le mois d'août et jusqu'au 15 septembre par M. Sédir, 4, rue de Savoie, Paris.

• •

UN VOYANT DE ROUERGUE

On écrit de Rodez au *Petit Journal* qu'un enfant nommé Paulin Delpont, de Larroque, près de Saint-Affrique, parle latin dans des crises, voit des saints, devine les secrets, fait trouver des objets cachés dans le sol, et attire quantité de visiteurs.

• •

MAISON HANTÉE

A Valence-en-Brie, dans la forêt de Fontainebleau, un esprit, selon les uns, un sinistre farceur, selon d'autres, fait entendre des bruits extraordinaires dans la maison de M. Lebègue, brise des carreaux, renverse des meubles, etc. *(La Croix, 25 juin.)*

* *

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse ? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. Gallois, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour.

* *

26 juillet 1896.

Monsieur et cher confrère,

Dans l'*Initiation* de juillet 1896, je lis une lettre de M. Beglis donnant une suite d'années où l'échéance Pas-

cale tombe le 25 avril. Cette suite d'années est identique à celle donnée par Arago dans son *Astronomie populaire* (t. IV, page 703); l'illustre astronome n'en cite pas une de plus et pas une de moins.

De mon côté, j'ai fait le travail. J'ai trouvé les années suivantes :

45, 140, 387, 432, 577, 672, 919, 1004, 2109, 1204, 1451, 1546, 1677, 1734, 1886, 1943, 2038, 2190, 2247.

MM. Arago et Beglis donnent donc l'année 1666 et moi l'année 1677. Qui a raison ? Si je ne me trompe, 1677 comme ses congénères citées plus haut a pour lettre dominicale C et pour épacte 25, tandis que 1666 avait pour épacte 23.

Je serais heureux de savoir si M. Beglis trouve le même nombre que moi pour les années antérieures à 1666 et par quels calculs il a trouvé cette dernière année.

Veuillez agréer, Monsieur et cher confrère, mes respectueux hommages.

Un de vos abonnés.

Dr AUG. PLICOT,
6, rue Cambacérès.

* *

LA FORCE PSYCHIQUE DE MUSSET

Au rapport de sa gouvernante, Musset, dans les dernières années de sa vie, devinait les pensées, était hanté par des pressentiments et tourmenté par des hallucinations... Sous les guichets du Louvre, il entendit une voix : « Je suis assassiné, rue de Chabanais. » Il y courut et se croisa avec le cadavre... Une nuit, il crut voir un croquemort dans sa chambre : or son voisin était mort à l'instant même... Sa main fit remuer à distance un cordon de sonnette (*Le Temps*, 10 août).

Le Gérant : ENCAUSSE.

L'ART D'APPRENDRE

ET DE SE SOUVENIR

M. l'abbé Chavauty vient de faire paraître une nouvelle brochure d'une grande importance sur l'*Art d'apprendre et de se souvenir*. Elle est du format in-8° et renferme 572 pages ainsi distribuées :

Avant-propos, 16 pages.

500 lettres d'approbation par les élèves des sept leçons. — Approbations de la presse, 120 pages.

Théorie par les étudiants, servant de préface. — Théorie de l'Art d'apprendre et de se souvenir, par l'auteur, 152 pages.

Prologue et travail des étudiants. Contradictions et procès gagné à la 1^{re} Chambre, etc., 84 pages.

Memento complet d'Histoire de l'Eglise, de l'Histoire de France et de la langue internationale Esperanto, avec dictionnaire pratique, etc., 200 pages destinées au père de famille qui veut lui-même instruire son enfant de cinq à dix ans.

M. l'abbé Chavauty a voulu rendre son travail fécond et relever le courage de ceux qui, las d'apprendre pour oublier, renoncent aux études intellectuelles, désespérant d'arriver à de bons résultats.

Il a élaboré une théorie mnémotechnique vraiment admirable. Cette théorie est basée : 1^o Sur la classification des idées ou des choses ; 2^o Sur l'association des mots appris ; 3^o Sur la répétition de ces mêmes idées classées, de ces mêmes mots associés aux idées, jusqu'à une complète assimilation dans l'esprit, afin de les fixer à jamais dans le souvenir.

Toutes les personnes qui ont mis à l'essai cette théorie ont été très surprises de la facilité qu'elles acquéraient pour apprendre et retenir.

Cet ouvrage obtient un grand succès.

Pour se le procurer, il suffit d'envoyer 5 fr. 50 à M. l'abbé Chavauty, missionnaire apostolique, pensionnat de l'avenue Saint-Ouen, 35, Paris (Batignolles), et chez M. Hatton, éditeur, rue Bonaparte, 35.

On le trouve également à la librairie Croharé, 32, place Maubourgues, Tarbes.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

La Méthode Occultiste

DANS L'ÉTUDE DES FAITS PSYCHIQUES

Les réactions du plan invisible de la nature sur le plan visible ou physique se multiplient en ces derniers temps avec une grande rapidité, et nous avons eu l'occasion d'étudier de notre mieux la Voyante de la rue de Paradis, les faits de Tilly-sur-Seulles et la maison hantée de Valence-en-Brie. A ce propos, il nous semble utile de répondre à plusieurs de nos amis qui nous ont demandé de rappeler en quelques pages la méthode d'investigation pratiquée par les occultistes dans les faits de ce genre.

L'occultiste possède une connaissance des « possibilités » de la Nature qui la place bien au-dessus du critique profane; mais il doit éviter comme la peste les conclusions hâtives des demi-initiés, et, quand on voit un monsieur entrer dans une maison hantée et s'écrier au bout de cinq minutes d'examen: « C'est un Esprit », il faut être assuré qu'une conclusion ainsi formulée est aussi légèrement posée que celle du ma-

gistrat qui dit à priori : « C'est un mauvais plaisir. » L'un et l'autre des critiques sont aussi loin de la véritable méthode de l'occultisme qui demande avant tout une étude longue, minutieuse et très détaillée du moindre phénomène.

Car l'occultiste est le représentant d'une tradition respectable qui n'a jamais varié dans l'explication des phénomènes depuis trente-six siècles et qui est chaque jour lumineusement confirmée par les expériences et par les phénomènes récents.

Entre autres affirmations, la tradition occultiste enseigne que tout phénomène de déplacement d'objets sans contact est accompagné de l'extériorisation du corps astral avec réaction proportionnelle sur le médium. Le livre de M. de Rochas *l'Extériorisation de la motricité* est une confirmation complète de cet enseignement.

L'occultisme a des théories qui lui sont bien personnelles sur *la substance astrale* et *les images astrales*, sur *les élémentals* et leur action dans la production des *idées vivantes*. Ces théories semblaient même si téméraires aux profanes qu'ils ont pillé sans crainte tout ce qui se rapporte au corps astral et à la réincarnation dans la tradition occulte, mais ont laissé de côté toute cette partie concernant la lumière astrale. Et voilà que ces *idées vivantes* sont photographiables et qu'outre les recherches du Dr Baraduc, d'autres savants sont parvenus à obtenir des photographies, des images vues en rêve, et cela en plein jour et en braquant un appareil sur une personne endormie et rêvant. Voilà encore une confirmation

matérielle de la théorie des « images astrales ».

L'occultiste peut donc marcher sans crainte à la recherche de l'inconnu ; il possède une tradition et une méthode qui lui permettront d'agir toujours à coup sûr, s'il ne marche pas imprudemment.

Nous allons résumer rapidement les grandes règles à suivre dans l'étude de tout phénomène.

1. Tout d'abord recherchez avec soin si le phénomène que vous êtes appelé à constater est réel en tant que fait.

2. Une fois la réalité du fait dûment constatée, voyez si ce fait est produit par une force physique connue. Ainsi beaucoup de craquements de meubles attribués aux « esprits » sont dus à la tension hygrométrique de l'air et aux changements de cette tension.

3. Après avoir bien constaté que le fait n'était pas dû uniquement aux forces physiques connues, déterminez bien la part de ces forces dans la production des phénomènes s'il y en a une, quelque petite qu'elle soit.

4. C'est maintenant que vous aborderez le premier point délicat. Quel est l'*être humain* dont la force astrale est utilisée conciemment ou inconsciemment dans la production du phénomène ?

D'après la tradition, Dieu agit sur le plan astral par ses anges et sur le plan physique par les êtres humains. A moins d'exceptions extraordinaires, *il y a toujours un être humain mêlé consciemment ou inconsciemment au phénomène*.

Si du premier coup cet être-là ne vous apparaît pas,

procédez par élimination, et vous arriverez ainsi, en écartant successivement ceux que le phénomène n'accompagne pas, à découvrir le ou les patients possibles.

5. — Il faut redoubler alors d'attention et de prudence ; car vous aborderez l'inquiétant problème de la fraude. Fraude à l'état de veille et consciente ; fraude à l'état second et inconsciente ; mais toujours fraude. C'est là le point où les magistrats profanes trébuchent presque toujours, c'est là que l'occultiste doit redoubler d'efforts.

Aidez-vous de lucides si vous en avez sous la main, expérimitez la réceptivité hypnotique des patients. Enfin, s'il s'agit de maisons hantées, garnissez de sciure ou de farine le parquet des pièces où se produisent les phénomènes, et notez le moindre changement survenu.

N'oubliez jamais non plus la réaction du milieu sur le médium et rappelez-vous que certains faits peuvent renfermer un mélange de vérité et d'erreur.

Quand vous aurez écarté la fraude et que vous serez assuré de la réalité absolue du fait, vous pourrez aller plus loin.

6. — Déterminez les relations du phénomène avec le patient. Voyez si chaque fait produit ne correspond pas à une diminution de force du patient, à la contraction de certains de ses muscles, etc. Cherchez en somme la relation du fait avec l'extériorisation des forces du patient.

7. — Dans la plupart des cas vous vous arrêterez là et vous constaterez que ces phénomènes attribués aux

« esprits » sont simplement et uniquement dus au corps astral du médium. Mais il est des cas où l'étude attentive vous indique qu'il faut aller plus loin.

8. — Il s'agit de rechercher l'influence intelligente invisible et étrangère au patient qui utilise la force psychique mise à sa disposition.

Cette influence peut être :

A. Un élémental dynamisé par un désir, une terreur ou un remords du patient;

B. Un élémental créé par la volonté d'une autre personne humaine (phénomènes d'envoûtement);

C. Un élémentaire ayant été en relations avec le patient ;

D. Dans certains cas les « images astrales » peuvent seules être mises en cause ;

E. Enfin, quand plusieurs de ces influences vous paraissent agir, notez-le car un phénomène psychique peut être un composé au même titre qu'un corps chimique, et l'analyse doit suivre les mêmes règles dans les deux cas.

9. — De toutes façons, recherchez l'inscription des faits par l'enregistrement mécanique et la photographie et rappelez-vous qu'une plaque sensible est *toujours impressionnable* par le plan astral. *La photographie est réellement le toucher de l'astral.*

10. — Quand vous aurez fait votre rapport, reportez-vous à la bibliographie occulte et recherchez les analogues de votre phénomène déjà connus.

11. — Nous arrivons maintenant à la description du fait pour les profanes. Ici la plus grande prudence est nécessaire. Chacun peut suivre son habitude;

nous conseillons de notre part les règles suivantes :

A. Ne jamais exposer de théorie aux profanes, ou, tout au moins, s'en tenir à la théorie strictement indispensable à l'exposé occultiste du phénomène;

B. En cas de discussion, traiter les profanes *en profanes et se taire* plutôt que d'aborder les détails d'opération qui sembleraient grotesques aux matérialistes et aux critiques ordinaires;

C. Par contre, insister beaucoup sur l'analyse du phénomène et sur sa réalité : détruire les objections avancées par les ignorants et les discuter toujours avec grand soin.

Ces règles pourraient être encore développées ; mais nous n'avons voulu pour l'instant que poser les grandes lignes qui permettent à chaque véritable occultiste d'agir avec sang-froid et prudence.

PAPUS.

NOTICE

SUR LA

Vie et les Œuvres de Prentice Mulford

Les pages dont nous présentons aujourd'hui la traduction française aux lecteurs de *l'Initiation*, parurent, il y a peu d'années, à Philadelphie, réunies en six petits volumes in-12, qui constituent la *White*

Cross Library ou « Bibliothèque de la Croix Blanche. »

C'est peut-être ce qui a été pensé et écrit de plus précis et de plus remarquable dans le domaine de la magie pratique. L'auteur prend les faits de la vie quotidienne et applique aux moindres d'entre eux une méthode d'une extraordinaire simplicité, mais dont la mise en pratique régulière et réelle ne peut manquer de conduire l'homme à la perfection de son évolution individuelle.

L'auteur est Américain. Il se nomme Prentice Mulford. Il naquit à Sag Harbor (Long Island) le 5 avril 1834, et mourut le 27 mai 1891, sur son bateau ancré près de Long Island.

Il n'y avait personne avec lui à ce moment, mais il est évident qu'il passa en dormant et sans aucune souffrance. On le trouva couché, enveloppé de ses couvertures, sur un lit improvisé dans son bateau. La voile était repliée et toute chose était en ordre.

Nulle trace de souffrance sur son visage, nul signe d'excitation ou d'agitation. Quelqu'un a dit : « Si Prentice Mulford avait pu choisir son genre de mort, c'eût été celle qui lui advint. »

Nous raconterons ultérieurement l'histoire de la vie très étrange et très dure de cet homme de bien qui sut mourir comme il avait vécu, avec une parfaite égalité d'âme dans les circonstances les plus pénibles et les plus malheureuses qui, certes, ne lui firent pas défaut.

En attendant, nous reproduirons en tête de cet opuscule la seule photographie qu'on ait de lui. Nous

donnons aussi sa profession de foi telle qu'elle se trouve au commencement de chacun des six volumes de la *White Cross Library*, pour que le lecteur puisse se faire une idée des opinions de l'auteur avant d'entreprendre la lecture et la méditation de ses conseils pratiques.

DIEU

Une Suprême Puissance et Sagesse régit l'Univers. L'Intelligence Suprême est infinie et pénètre l'espace illimité. La Suprême Sagesse, Puissance et Intelligence est dans tout ce qui existe depuis l'atome jusqu'à la planète.

La Suprême Puissance et Sagesse est plus *qu'en* toute chose. L'Intelligence Suprême est toute chose. L'Intelligence Suprême constitue chaque atome de la montagne, la mer, l'arbre, l'oiseau, l'animal, l'homme, la femme. Ni l'homme, ni les êtres supérieurs à l'homme ne peuvent concevoir la Sagesse Suprême. Mais l'homme recevra joyeusement la Suprême Intelligence et Sagesse, et la laissera œuvrer en lui pour sa félicité, sans chercher à sonder son mystère.

La Puissance Suprême nous a à sa charge, ainsi que les soleils et tous les systèmes d'univers qui se meuvent dans l'espace. A mesure que nous prendrons connaissance de cette sublime et inépuisable sagesse, nous saurons de mieux en mieux demander que cette sagesse nous pénètre, devienne une partie de nous-mêmes et par là effectue en nous un renouvellement éternel. Ceci améliorera notre santé, augmentera notre faculté de jouir de tout ce qui existe, et graduelle-

ment nous amènera à un état de vie supérieur, développant des forces que nous ne réalisons pas maintenant comme nous appartenant.

Nous sommes les parties et les manifestations limitées et pourtant toujours évoluant du Tout Suprême et Infini. La destinée de chacun dans le temps consiste à saisir son rapport avec l'Etre Suprême et à concevoir que le sentier direct et étroit qui mène à la bonté éternellement croissante est la parfaite confiance et l'abandon à l'Etre Suprême en ce qui concerne la sagesse et l'idée circulaires et symétriques que nous ne pouvons pas individuellement engendrer. Demandons donc quotidiennement la foi, car la foi est la faculté de croire et de voir que toutes choses sont les particules de l'Esprit infini de Dieu, que toutes choses renferment en elles du bien, c'est-à-dire Dieu, et que toutes choses, quand nous les reconnaissions comme étant des parties de Dieu, doivent travailler à notre salut.

LES MYSTÈRES DU SOMMEIL

On voyage quand le corps est dans l'état nommé sommeil. Le « moi » réel n'est pas dans le corps ; mais c'est un organisme invisible qui est l'esprit. L'esprit a des sens comme ceux du corps, mais bien supérieurs. Il peut voir des formes et entendre des voix distantes du corps de plusieurs milles. L'esprit n'est pas dans le corps. Il n'y fut jamais totalement ; il agit sur lui et s'en sert comme d'un instrument. C'est une force qui peut se faire sentir à plusieurs milles du corps.

Une moitié de notre existence est une lacune pour nous : c'est celle de notre esprit quand il quitte le corps à la nuit. Il s'en va alors dans des régions lointaines, et voit des êtres que nous ne connaissons jamais dans la chair.

Le sommeil est un procédé d'automagnétisation, inconsciemment accompli. De même que le magnétiseur fait volontairement passer un autre individu à l'état inconscient, de même chaque soir vous vous mettez, ou plutôt mettez-vous votre corps dans l'état d'insensibilité.

L'opération du magnétiseur consiste réellement à tirer l'esprit hors du corps de la personne qu'il magnétise. Il amène la pensée de son sujet à un foyer au centre, comme une pièce de monnaie dans la main. Ainsi concentré, l'esprit du sujet se trouve placé dans des conditions telles qu'il peut très aisément l'affecter au moyen de sa volonté. Il ordonne alors à l'esprit du sujet de sortir de son corps. Ceci fait, il pénètre ce corps de sa propre pensée, qui est comme une maison abandonnée par son propriétaire. Le magnétiseur prend alors possession de ce corps par la puissance de sa propre pensée. Ce n'est pas le sujet qui voit, sent ou goûte au gré de l'opérateur, mais c'est l'esprit ou la pensée du magnétiseur s'exerçant dans un autre corps, temporairement laissé vacant par l'esprit qui l'occupait.

La pensée est une substance tout comme l'air ou quelque autre élément invisible que nous fait connaître la chimie. Sa force a des degrés nombreux et variés.

Une intelligence puissante équivaut à une volonté ferme. Quelques personnes ont un esprit si débile, comparé à celui du magnétiseur exercé, qu'elles ne peuvent pas lui résister. D'autres, d'un esprit plus fort, peuvent volontairement se soumettre à lui. Nul ne pourra s'emparer de vous de cette manière, si vous résistez par la pensée, et si vousappelez à votre aide une puissance supérieure, quand vous sentez qu'on l'emporte sur vous.

Quand nous « allons dormir », l'esprit, par ses travaux du jour, s'est répandu loin du corps ; et il lui reste si peu de force, que le corps tombe dans l'état de trance nommé sommeil. De même que le magnétiseur fait sortir l'esprit du corps du sujet, de même notre esprit se retire de notre corps à cause des nombreux efforts effectués durant le jour.

Votre corps n'est pas votre moi réel. La force qui le meut à votre gré, c'est votre esprit. C'est un organisme invisible, totalement distinct et séparé du corps. Votre esprit (votre moi véritable) se sert du corps comme le charpentier de son marteau ou d'un outil quelconque pour effectuer un travail.

C'est l'esprit qui est fatigué le soir. Il est épuisé, et, en conséquence, ne peut plus se servir du corps avec vigueur. Le corps est en réalité aussi fort que d'habitude, de même que le marteau du charpentier a la même force, quand son bras est trop débile pour s'en servir.

Le soir, l'esprit est débile, parce que durant le jour, ses forces pensantes ont rayonné en tant de directions différentes qu'il ne peut plus les rassembler. Toute

pensée est une de ces forces, une portion de votre esprit. Toute pensée, proférée ou non, est une chose, une substance aussi réelle, quoique invisible, que l'eau ou le métal. Toute pensée, bien que non proférée, est quelque chose qui va à la personne, à la chose ou au lieu vers lequel elle est dirigée. Votre esprit s'est donc dirigé, dans le cours d'une journée, dans mille et peut-être dans dix mille directions différentes. En pensant, vous œuvrez... Chaque pensée représente une émission de force. En projetant ainsi de la force pendant seize ou dix-huit heures consécutives, le soir il n'en reste plus suffisamment dans le corps pour l'alimenter. C'est pourquoi le corps tombe dans l'état d'insensibilité nommé sommeil. Dans cet état l'esprit rassemble ses forces dispersées, ses pensées projetées au loin ; il rentre dans le corps avec les forces ainsi concentrées et en prend de nouveau pleine et entière possession. C'est comme plusieurs petits ruisseaux coulant en maintes directions différentes : rassemblez-les en un seul, et vous aurez la force qui fait tourner la roue du moulin.

Si vous pouviez ramener immédiatement tout votre esprit à son centre, et rassembler ainsi ses forces dispersées, vous seriez frais et dispos en autant de minutes qu'il vous faut d'heures pour vous reposer. Ce secret était connu du premier Napoléon; c'est ainsi qu'il se soutenait avec fort peu de sommeil durant ses campagnes où il avait besoin du maximum de ses forces. C'est un pouvoir que tout le monde peut acquérir par un certain entraînement.

On tâche d'abord de mettre le corps dans un état

de repos aussi parfait que possible. en arrêtant tous les mouvements physiques involontaires, tels que les balancements des membres, les tappements du pied, ou le tambourinement des doigts.

Tous ces mouvements involontaires dépensent votre force, et, qui pis est, entraînent inconsciemment vers une habitude pénible à supprimer, qui dépense de la force. Il faut également arrêter le travail mental involontaire, les émissions de pensées dans toutes les directions,— personnes, choses, plans, projets —, les cogitations fuites et le plan mental doit être rendu aussi uni que possible. La concentration de la pensée sur l'expression « rentrer en soi » ou sur l'image de votre esprit avec ses fins filaments électriques se rattachant aux gens, aux lieux et aux choses éloignées se contractant et se concentrant en un foyer, aidera grandement à parvenir à ce but, parce que tout ce qu'on imagine intellectuellement est une réalité spirituelle, c'est-à-dire que l'on fait actuellement en esprit et par l'esprit ce que l'on imagine. Tout plan, tout projet nettement vu par la pensée se constitue de substance pensante, chose aussi réelle que le bois, la pierre, le fer ou toute autre substance dans laquelle ce plan ou ce projet peut ultérieurement s'incarner et se rendre visible à l'œil du corps, et déterminer des résultats sur le plan de la vie physique.

Si un homme songe à un meurtre, il émet aussitôt dans l'air un élément de meurtre. Un projet de meurtre aussi réel que s'il avait été dessiné sur le papier s'est émané de lui ; d'autres ont absorbé sa pensée ; et ainsi

ce projet de meurtre a été absorbé par d'autres esprits, et les incite à la violence, sinon au meurtre. Toute personne qui pense continuellement à la maladie émet des germes de maladie; si elle songe de santé, de force et de joie, elle émet des germes qui déterminent chez les autres force et santé, aussi bien qu'en elle-même. Tout homme émet en pensée ce qui le constitue (spirituellement parlant). « L'homme est selon ce qu'il pense. » L'esprit est un faisceau de pensée; il se constitue de ce qu'il pense. Imaginez donc que vous rassemblez tous ces filaments dispersés en maints endroits. Les pensées qui émanent de vous en une seule minute ne pourraient pas être entièrement transcrrites en une heure. Vous les ramenez à un centre. Vous avez alors rassemblé et concentré toute votre force motrice, et vous pouvez la diriger où bon vous semble. Lorsque l'œil et l'esprit sont fixés sur un simple objet, qui n'absorbe pas les forces, par exemple un endroit du mur, la pensée positive ou les filaments sont dirigés par un centre commun. Toute fixation sur un objet quelconque les détourne de leur point de contact plus ou moins distant, avant quoi l'esprit est comme une main aux doigts étendus. Quand la pensée est concentrée, l'esprit est comme un poing fermé et serré.

En dirigeant votre pensée sur un objet quelconque, vous émettez de la force. Quand elle est concentrée sur un seul objet, bien à l'abri de toute divagation, vous accroissez votre force.

L'adepte » hindou devient capable, par un certain entraînement mental, d'envoyer son esprit ou lui-

même hors de son corps. Il demeure pourtant en relation avec ce dernier par le moyen d'un fin courant invisible de vie nommé dans la Bible le « fil d'argent ». Lorsque ce fil se rompt, le corps et l'esprit se séparent complètement et le corps périt. L'« adepte » se permet d'être enterré vivant. Du riz, semé sur son tombeau, a germé. Des sceaux ont été apposés sur le cercueil, et le tombeau est soigneusement surveillé. Des mois se passent, et, quand on l'exhume, il « revient à la vie ».

L'homme réel n'a jamais été enseveli. C'est seulement son corps, en état d'auto-trance, qui a été enterré. Entre le corps et l'esprit, distant peut-être de plusieurs milles, le fin cordon spirituel a sustenté la vie du corps, ou plutôt a transmis seulement ce qui empêche strictement la décomposition. Lorsqu'on exhume le corps, l'esprit y retourne et en prend pleine possession. Il est capable de faire avec son propre corps ce que le magnétisme fait avec le corps de son sujet. Il en a fait sortir son propre esprit ; tandis que le magnétiseur fait sortir celui du sujet. Avant de chasser l'esprit du sujet, le magnétiseur induit le sujet à rendre lisse son intellect : en d'autres termes, il arrête les forces résistantes de la pensée de l'autre personne en faisant converger toute sa pensée vers un centre.

Durant le sommeil l'esprit peut quitter le corps et s'en aller dans d'autres lieux, ainsi que cela arrive fréquemment. Ils sont alors reliés l'un à l'autre par ce cordon de substance excessivement subtile. On peut l'étendre à de grandes distances. C'est comme un

fil électrique expansif ou contractif qui relie l'esprit à l'instrument par lequel il œuvre le corps,

Cette faculté que possède l'esprit de quitter ainsi le corps explique le phénomène de personnes vues en même temps en deux endroits éloignés. C'est l'esprit vu par un œil clairvoyant. C'est le *double*, le *doppel ganger* des Allemands, le *wraith* des Ecossais. L'esprit peut même être fort distant du corps juste un peu avant le décès du corps. C'est uniquement l'affaiblissement de la fourniture de la vie faite par le moyen du cordon qui les unit, qui cause ce qu'on nomme les angoisses involontaires de la dissolution. Elles ne sont pas aussi pénibles qu'elles le paraissent. Le moi réel, l'esprit même, peut alors ignorer ce qui se passe au lit de mort. Il peut se rendre auprès d'une personne, parfois éloignée; vers laquelle il est vivement attiré; c'est ce qui résout le mystère des apparitions, vues par des amis distants, de personnes dont la mort, survenue vers ce moment, ne fut connue que plusieurs mois plus tard.

Il arrive parfois, durant des périodes de maladie, que des personnes tombent inconsciemment dans un état où l'esprit quitte le corps, sans briser les liens de la vie; on prend cette catalepsie du corps pour sa véritable mort, et on l'enterre vivant. L'esprit est contraint de retourner dans son corps dans le cercueil, et le cordon vital n'est rompu qu'après ce retour.

De l'être réel émanant sans cesse, avec chaque pensée, un fin rayon ou filament électrique, qui représente autant de vie, de force, de vitalité, et qui atteint l'objet, le lieu ou la personne vers laquelle se dirige cette

pensée, fût-elle à six pieds ou à des millions de lieues du corps.

La pensée est la force réelle. Lorsque vous soulevez un fardeau, vous dirigez votre pensée sur le muscle qui soulève. Plus le fardeau est pesant, plus vous y envoyez de force pensante. Si, en soulevant ainsi, une partie de votre pensée se tourne dans une autre direction, si quelqu'un vous parle, si quelque chose vous effraie ou vous ennuie, une partie de votre force, ou de votre pensée vous abandonne et se dirige vers ce qui a détourné une partie de votre attention.

C'est l'intelligence, la pensée, l'esprit qui meut le muscle qui soulève, comme on se sert d'une corde pour tirer un fardeau. Point de travail sans intelligence. L'intelligence, la pensée, la mentalité et l'esprit signifient à peu près la même chose.

Il importe peu, pour communiquer de la force, que l'esprit, une fois concentré, soit près du corps ou loin de lui. Quand ses forces (ses pensées) sont rassemblées, qu'il soit loin ou près du corps, il est puissant; et, lorsqu'il reprend possession du corps, et l'éveille, il est à même de se servir du corps dans la plénitude de sa force.

Mais l'esprit peut rester dispersé toute la nuit. Il peut n'être jamais à même en aucun temps de réunir ses forces. Il peut vivre, ainsi qu'il y en a beaucoup aujourd'hui, avec sa pensée toujours en avance sur l'acte qu'il accomplit ou essaie d'accomplir. Il fait marcher le corps et envoie sa force (sa pensée) à l'endroit vers lequel il se hâte. Il écrit avec le corps, et pense à autre chose. Quand il vagabonde ainsi, il en-

voie de la force dans tous les sens. Cet état mental, ces émissions de pensée, cette dissipation inutile de force devient à la fin une habitude à ce point invétérée, que l'esprit peut perdre entièrement le pouvoir qu'il a de rassembler ses forces. Dans cet état, il ne reprend de forces ni la nuit ni le jour.

L'insomnie provient de la difficulté éprouvée par l'esprit à se concentrer et à rassembler ses forces.

L'insomnie provient de la totale incapacité de l'esprit de centraliser ses pensées. Le traitement permanent pour guérir l'insomnie doit commencer dans la journée. Vous devez d'abord amener votre esprit à diriger toute sa pensée sur l'acte que vous êtes en train d'effectuer : si vous attachez votre soulier pensez à cela et pas à autre chose. Vous vous concentrez ainsi et rassemblez vos forces. Si vous attachez votre soulier, et que vous pensiez à votre prochaine emplette, vous perdez inutilement la moitié de votre force. En réalité, vous essayez de faire deux choses à la fois, et vous ne faites bien ni l'une ni l'autre. Vous dispersez votre esprit sur autant de choses que vous pensez, tandis que vous attachez votre soulier. Vous entretenez l'habitude de disperser votre force, jusqu'à ce que cette habitude devienne involontaire. Vous augmentez de plus en plus la difficulté qu'a votre esprit de se concentrer, et c'est ainsi qu'il devient de plus en plus difficile pour l'esprit de réintégrer son corps avec force le matin, ou de le quitter le soir.

Vous ne pouvez obtenir de sommeil salutaire la nuit qu'à la condition que l'esprit se retire du corps.

L'insomnie indique simplement que l'esprit ne peut pas quitter le corps.

Si l'on tombe dans la dangereuse habitude de rêvasser, l'esprit rêvassera autant en quittant le corps la nuit que lorsqu'il l'occupe pendant la journée ; ou bien, si vous êtes dans une disposition querelleuse, l'esprit combattra, bataillera, haïra durant toute la nuit, et rentrera dans son corps sans forces pour l'utiliser ; parce que combattre, même seulement par la pensée, nécessite l'emploi de la force.

C'est pour ce motif qu'il est dangereux et malsain de laisser le « soleil se coucher sur sa colère » ; c'est-à-dire d'avoir à l'esprit, juste avant que l'œil corporel se ferme pour la nuit, le souvenir de personnes détestées, et de s'engager ainsi à leur envoyer une pensée haineuse. L'esprit poursuivra le même sentiment après avoir quitté le corps. La haine, c'est simplement de la force dépensée à se mettre soi-même en pièces, car la haine est une force destructive. Le bon vouloir envers tous est constructeur ; il rend de plus en plus fort. La haine abat. La bonne volonté envers tous attire de tous ceux avec lesquels on entre en contact des éléments salutaires et édificateurs. Si vous pouviez voir les éléments actifs volant d'eux à vous, dans leur sympathie pour vous, ils vous paraîtraient comme de fins ruisselets de vie alimentant la vôtre. Au contraire, les éléments haineux que vous pouvez exciter chez les autres apparaîtraient s'élancer vers vous sous la forme de sombres rayons d'une substance nuisible et venimeuse.

En envoyant à celui qui vous déteste une pensée de

haine, on ne fait qu'accroître la force et la puissance de cet élément, parce que ces deux éléments opposés et dangereux se rencontrent et se mêlent, agissent et réagissent sur ceux qui les ont émis, alimentant sans cesse leur force de combativité, jusqu'à ce que l'un et l'autre soient épuisés. L'intérêt seul devrait empêcher les gens de haïr. Cela affaiblit le corps et amène la maladie. On ne voit pas de cynique, de grognon ou de grondeur bien portant : leurs pensées amères les empoisonnent ; leurs maladies corporelles prennent leur source dans leur esprit qui est malade, ce qui rend le corps malade. Toute maladie a une origine analogue. Guérissez l'esprit, changez l'état mental, remplacez le désir d'être désagréable aux autres en celui de leur être agréable, et vous êtes sur la voie de la guérison de la maladie. Quand l'esprit n'engendre pas de pensée de querelle, de haine, de tristesse, de découragement, ni de pensée en aucune façon déplaisante, le corps n'est jamais atteint par la maladie. •

On ne peut se défendre contre les pensées haineuses ou mauvaises des autres, qu'en leur opposant une pensée bienveillante. La bienveillance, en tant qu'élément pensant, est plus puissante que la haine, et peut la détourner. Les « traits de malice », seulement pensés, sont réels. Ils frappent les gens contre lesquels ils sont dirigés, et les rendent malades. Le précepte du Christ : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent, » est basé sur une loi scientifique. Cela signifie que les pensées sont réelles, et que la pensée du bien peut toujours l'emporter sur celle du mal. Le mot pouvoir est employé ici dans un sens aussi litté-

ral que celui qui désigne la force qui sert à soulever une table ou une chaise. Le fait que toute pensée, toute émotion, tout sentiment, miséricorde, patience, amour, etc., sont des éléments aussi réels que les éléments palpables, est la pierre angulaire de la base scientifique de la religion.

Ce que l'on nomme songes sont des réalités. L'esprit sort du corps la nuit et se rend auprès de certaines personnes et de certains lieux, où l'on n'a peut-être jamais été avec le corps. Au réveil du corps, on se rappelle fort peu ce que l'on a vu ; et les souvenirs s'entremêlent, parce que la mémoire du corps ne peut retenir qu'une faible partie de ce que saisit la mémoire de l'esprit. Il existe deux mémoires : l'une entraînée et adaptée à la vie du corps, l'autre à celle de l'esprit. Si dès l'enfance on avait connaissance de la vie et de la puissance de l'esprit et qu'on en admettrait la réalité, la mémoire de l'esprit serait suffisamment entraînée pour se souvenir de sa propre vie et la rappeler totalement au réveil du corps. Mais parce qu'on vous a enseigné à considérer votre esprit comme un mythe, vous regardez aussi sa mémoire comme un mythe. Si, dès l'enfance, on enseignait à un être humain à douter de l'évidence de ses sens, ils s'émousseraient et seraient presque annulés. Que ceux qui entourent un enfant se mettent de propos délibéré à lui raconter qu'ils ne peuvent voir ni les cieux, ni les maisons, ni les champs, ni les autres objets usuels, sans permettre à qui que ce soit de détruire l'illusion, et le sens visuel de l'enfant, aussi bien que son jugement, seront sérieusement affectés. C'est ainsi analogiquement qu'on

nous enseigne à nier les sens et les facultés de notre esprit, ou plutôt nos facultés réelles, dont les sens corporels ne sont qu'une faible image. En substance, on nous enseigne que nous ne sommes que des corps, ce qui revient à dire que le charpentier n'est que le marteau dont il fait usage.

Si, dans un soi-disant songe, on voit une personne morte quelques années auparavant, on voit simplement une personne dont le corps, usé, n'a pas pu lui servir plus longtemps sur ce plan de vie.

(*A suivre.*)

PRENTICE MULFORD.

COGITATIONS

A AUGUSTE STRINDBERG.

L'œil est une réduction de l'œuf de Brâhmâ.

L'Univers est formé comme l'homme; chaque œuf de Brahmâ, système solaire, forme un des yeux d'un Adam Kadmon (1) vivant pour son compte dans les immensités de l'Akasa.

Les systèmes solaires sont couplés pour faire la paire d'yeux de l'Adam Kadmon. Tout ce qui se passe dans notre système solaire est l'analogie de ce qui se passe dans l'un de nos yeux, pas plus. Avec cette

(1) Ici on donne à ce nom une signification restreinte pour désigner les citoyens formés de mondes, qui habitent l'Akasa; les systèmes de mondes sont les viscères de ces citoyens. La vie des systèmes dépend de la vie de ces individus universaux.

donnée, les livres de l'Inde deviendront moins énigmatiques.

Nos yeux aspirent la lumière de l'ambiance ; notre système solaire fait de même pour son ambiance ; il a aussi une pupille et une tache jaune, un cristallin et des grains de pigment avalant la lumière réfléchie par les parois rétinienennes.

Notre système solaire envoie des sensations lumineuses à un cerveau inconnu auquel il sert d'instrument de rapport avec son ambiance.

Nous habitons un œil d'Adam Kadmon, pas plus, et, dans cet œil, le petit organe qu'est la Terre. Qu'est-ce que cet organe ?

Peut-être un grain d'uvée situé près de la pupille.

Ce qu'il y a de merveilleux dans l'homme, c'est son aptitude à penser qu'il est le centre de l'univers, que pour lui seul tout a été formé.

Il y a tout de même du vrai dans cette opinion, puisque tout est solidaire ; seulement il faudrait la compléter par l'autre aspect : si tout a été formé pour l'homme, l'homme aussi est formé pour le tout dont chaque partie autre que lui est aussi centrale que lui.

* * *

Dans le soleil il y a tant de lumière qu'on n'y peut percevoir le mystère de la lumière intimement lié au mystère de l'œil.

Pour apprendre à connaître la lumière il faut regarder ses faisceaux réfléchis. Avec l'attention on parvient à voir non pas les produits de son imagination comme les sensitifs visionnaires, mais la constitution

de la lumière ou du moins sa manière de se manifester.

Il faut regarder sans idée, uniquement pour voir, autrement on voit son idée, ce qui est le cas de tous les visionnaires.

La vision ordinaire est faite de la superposition des phénomènes qui se passent dans les deux rétines; ces phénomènes ne sont pas identiques et sont séparables. On peut voir distinctement le disque lumineux de l'œil droit et le disque lumineux de l'œil gauche.

Chaque disque est la projection d'un sphère et avec de l'attention on distingue les couches de substance dont chacune est le théâtre de phénomènes propres.

Ce qui se passe dans l'œil humain se passe aussi dans l'œil d'Adam Kadmon. Par les jeux de la lumière dans notre œil — toujours les mêmes — nous pouvons étudier les jeux de la lumière dans le Cosmos; les phénomènes naturels sont des répétitions à l'infini, comme les nombres sont des répétitions des dix chiffres servant à les exprimer; les lois de la nature sont les séries régulières des nombres; les miracles sont la perception d'un nombre indépendamment de la série à laquelle il appartient; il n'y a pas de nombre qui n'appartienne à une série.



Les couleurs sont les écorces de la lumière, la tache de pourpre-noir est une matière qui flotte sur la sphère lumineuse, enchatonnée d'une bande de lumière brillante; c'est une incrustation. Une école védantine dit que cette matière rouge est la nourriture des dieux;

une autre la prend pour un trou dans le disque solaire par lequel les âmes des délivrés s'en vont aux mondes supérieurs. Les occultistes d'Orient étudient la nature du monde par la lumière. Les cristaux dans lesquels ils regardent ont pour but d'analyser la lumière et non pas de leur montrer en lanterne magique les images qui se forment dans leur cerveau, les phénomènes inférieurs de la microbie mentale.

En dessinant le Cosmos, l'astronome dessine l'intérieur de son œil; les deux sont correspondants; le firmament est bien une voûte fermée; c'est la sclérotique cosmique.

La tache jaune et le soleil sont deux choses analogues; le soleil ne fabrique pas plus la lumière que la tache jaune; il la condense en partie et c'est tout; les étoiles sont de la lumière réfléchie par un certain tissu de l'œil cosmique et, quand on le sait, on rit comme un dieu en lisant les élucubrations d'un Flammarion, et on s'émerveille du degré d'absurdité auquel l'imagination humaine peut parvenir.

Puis on réfléchit que l'absurdité est un fait comme les autres et quand on a compris que la terre est un grain du tissu cosmique réfléchisseur et absorbeur de lumière et que *les étoiles sont la même chose*, on se dit, que puisque nous habitons un de ces grains, il n'y aurait aucune impossibilité à ce que, par les échanges nutritifs cosmiques, nous puissions aller en habiter un autre analogue et cela fait voir qu'on peut trouver quelque raison dans les fantaisies de prime abord insensées de l'imagination astronomique qui ne se

trompe qu'en pensant que les étoiles sont des soleils ayant des cortèges de planètes.

Il faut prendre au sérieux les expressions macrocosme et microcosme pour arriver à comprendre la Nature. Rien en dehors de l'homme qui ne soit aussi dans l'homme, — et dans tous les êtres.

GUYMIOT.

LE SECRET DE L'UNIVERS

Selon le Brahmanisme ésotérique

(Suite)

Les manuscrits des bibliothèques chinoises fourmillent de récits sur les monts *Kwen-lun* (*Karakorum*) et sur le *Si-dzang* (*Tibet*), qui sont considérés comme le grand siège du savoir occulte, et le séjour des *Tsien*, c'est-à-dire des sages qui ont découvert les secrets de la nature et de l'alchimie. *Chwang-tse* rapporte l'histoire d'un voyage de l'empereur *Hoang-tî* dans les montagnes de la Chine orientale, où il fut initié par un Adepte nommé *Kwang-ch'eng-tze*, qui lui apprit « à cultiver la complète sérénité de l'esprit et la tranquillité du corps, à mépriser les sensations extérieures, la science et les désirs mondains, à se retirer des joies et des douleurs humaines, ainsi que sa forme mortelle, sublimée, parvint à la longévité des immortels. » Or l'empereur *Hoang-Tî* vivait, d'après la science, en 2697 avant Jésus-Christ.

Dans la bibliothèque impériale du *Fo-kien*, une biographie du saint empereur *Yu le Grand* (2207 av. J.-C.), affirme qu'il reçut sa sagesse des « grands Maîtres de la chaîne neigeuse du *Si-dzang* ».

Les biographies chinoises de *Lao-tze* (vii^e siècle av. J.-C.) rapportent que, sur la fin de sa vie, ce sage se retira dans les monts *Kwen-lun* et ne reparut plus. *Yin-he*, gardien du défilé par lequel il était entré au Tibet, raconta à l'un des disciples du sage qu'il était allé rejoindre les *Tsien*, et lui décrivit la manière de vivre, la profonde sagesse et les pouvoirs merveilleux de ces êtres, qui, ajoute-t-il, les obtiennent non pas par un entraînement physique, mais par un calme mental transcendant et par la culture spirituelle.

On trouvera ces renseignements, avec bien d'autres (1), dans le *Manuel du lecteur chinois* de Mayers, et ailleurs. Nous avons choisi trois des plus anciens exemples, parmi une foule d'autres s'étendant aux temps modernes. Aujourd'hui encore, la croyance aux Adeptes tibétains subsiste non seulement dans la Chine et dans l'Inde, où l'on n'en parle qu'avec la plus grande discréption devant les Européens, mais même chez les tribus nomades de Tziganes, d'origine asiatique.

Voici un passage d'Ammien Marcellin qui attribue la même origine à la science des Mages de l'extrême opposée de l'Asie : « Le roi *Hystaspes*, ayant pénétré jusqu'en certains lieux retirés dans l'Inde supérieure,

(1) Par exemple, que dans leurs fréquentes apparitions astrales ces sages sont toujours vêtus de robes jaunes.

arriva dans des vallées solitaires, où le silence semble favoriser les profondes pensées des Brahmines. Là ils lui enseignèrent, autant qu'il leur était permis, les purs rites du sacrifice, les causes du mouvement des étoiles et de l'univers. Il communiqua une partie de ces instructions aux Mages, qui se sont transmis ces secrets de père en fils, en même temps que la science de prédire l'avenir. Depuis lors, pendant une longue succession d'âges, jusqu'à ce jour, il s'est élevé une multitude de Mages, appartenant à la même race, qui se sont dévoués au service du temple et à l'adoration des dieux. »

Philostrate, d'après le témoin oculaire Damis, rapporte qu'Apollonius de Tyane, ayant franchi l'*Indus*, puis une chaîne de montagne qui s'étend à 18 jours de marche de la mer des Indes, arriva au séjour des sages près d'une ville appelée *Paraka*. Il fut reçu par un disciple marqué d'une lune entre les sourcils et portant à la main quelque chose comme une ancre d'or (le *Vadjra* ou le *Svastika*). Les Adeptes, vêtus de tuniques de lin et reconnaissables à leurs baguettes magiques, lui donnèrent sept anneaux consacrés aux sept planètes de la semaine, et l'instruisirent dans l'astrologie et la thaumaturgie. Dès son arrivée, ils l'appelèrent par son nom, lui parlèrent sa langue et lui donnèrent des détails sur sa famille. Ils produisirent devant lui divers phénomènes, entre autres la lévitation et l'apport d'un festin pour un roi qui venait humblement les consulter; eux-mêmes se nourrissaient avec la plus grande sobriété. Apollonius leur ayant demandé ce qu'ils pensaient de l'âme, ils

lui répondirent : « Ce que vous avez appris de Pythagore, et les Egyptiens de nous :... car il fut un temps où les rives du Gange étaient habitées par des Ethiopiens. » Ils lui enseignèrent encore l'existence d'un cinquième élément, des puissances divines et élementales, et enfin de l'Ame du monde. (*Vie d'Apollonius*, trad. Chassang, ch. III.)

Bailly, dans son *Histoire de l'Astronomie indienne*, conclut de certains passages du Livre de Zoroastre et aussi des Calendriers de Ptolémée, — où sont rapportées des observations de levers et couchers d'étoiles faites sous un climat de 16 heures, et où il est dit que le plus long jour d'été est double du plus court d'hiver, — que ces calculs ont été faits dans une contrée septentrionale qui ne peut être que l'Asie centrale. Il cite une relation de voyage écrite dans le quatrième siècle, d'après laquelle certaine contrée intermédiaire entre la Sérieuse et l'Inde était habitée par des Brahmanes ; l'observe qu'une rivière qui y prend sa source porte le nom de *Brahma* (*Brahmapoutre*) ; il cite enfin l'opinion de plusieurs savants et voyageurs contemporains, d'après lesquels la religion de l'Indoustan serait dérivée de celle des *Lama* ; l'un deux rapporte que les Hindous ont l'habitude de faire au Tibet « le plus effrayant de leurs pèlerinages », car ils s'égarent parfois jusqu'aux plateaux de l'Altaï.

Parmi les écoles du Bouddhisme tibétain que Csoma de Koros énumère comme ayant existé au temps du troisième concile, il en est une qui porte le nom de *Dharmagupta*, ce qui veut dire religion ou loi secrète. Une note insérée par Klaproth dans le *Fo-koue-kila* cite,

sous le nom de *Tan-mo kieou-to*, comme la première subdivision des doctrines bouddhistes admises par les Chinois. M. E. Burnouf(introd., pp. 397 et suiv.) ajoute que la classification de Csoma de Koros, confirmée par l'*Abhidarmah*, par un texte népalais, et par les énumérations des Bouddhas faites par les Brahmanes eux-mêmes, comme par *Sankarâcharya*, est antérieure à la rédaction des *Brahma-Sûtras* et au vi^e de notre ère. Mais il remarque que « les Bouddhistes népalais gardent sur ces sectes un profond silence. »

Nous regrettons vivement que le temps nous manque pour chercher les sources d'une tradition fort importante. Toutes les légendes chinoises nous racontent que *Nagârdjouna*, la principale autorité du Bouddhisme tibétain, fut initié par la fille du roi des *Naga*. On sait que les *Naga* ou serpents sont les initiés, et leur reine est le symbole de l'école occulte du Tibet. Or il est dit quelque part que, lorsque *Nagârdjouna* fut initié, il fut tout étonné de retrouver dans la doctrine de ces *Naga* la propre doctrine qu'il croyait avoir conçue et écrite lui-même. La confirmation de ce fait doit se trouver dans Vassilief ou dans Schlagintweit.

Le célèbre voyageur vénitien Marco-Polo (1252-1323) rapporte au chapitre xxxi de son livre que « *Keshimur* est une province habitée par un peuple d'idolâtres qui ont un langage à part. Ils ont une familiarité étonnante avec les diableries de l'enchantement; à tel point qu'ils font parler leurs idoles. Ils peuvent aussi par la sorcellerie amener des changements de temps, produire l'obscurité, et faire une quantité de choses si extraordinaires que personne ne voudrait

les croire s'il ne les voyait pas. Ce pays est même la vraie source originelle d'où l'idolâtrie s'est répandue au dehors. Il y a dans cette contrée des Ermites qui habitent à l'écart et pratiquent une grande abstinence dans le manger et le boire; ils observent une stricte chasteté et se gardent de tous les péchés défendus par leur loi, aussi sont-ils regardés comme des êtres très saints. Ils vivent jusqu'à un âge très avancé. Il y a aussi un nombre considérable d'abbés et de monastères. Les gens du pays ne tuent pas les animaux et ne versent pas le sang. » Cachemire, Tibet, Inde septentrionale ou Chine occidentale, toujours la source du mystère est dans le voisinage immédiat de l'Himalaya.

Le grand voyant Swedenborg apporte à ces documents historiques un appui indirect en déclarant que c'est désormais parmi les Sages du Tibet et de la Tartarie qu'il faut chercher le Mot perdu (les secrets de l'initiation). Enfin leur existence dans les temps modernes est confirmée par les affirmations répétées de M^{me} H.-P. Blavatsky, fondatrice de la Société théosophique, qui se déclarait leur disciple direct, et par les témoignages de plusieurs personnes, membres ou non de cette société, entre autres MM. Olcott, Sinnett, Judge, M^{me} Besant, Ramaswamier, Damodar, Rajani Kant, dont les unes les ont vus, directement ou indirectement, dans leur corps physique ou astral, tandis que d'autres ont reçu d'eux des communications objectives ou subjectives. L'existence de ce cerveau de l'humanité est beaucoup mieux connue aux Indes que les Européens ne pourraient le supposer. Son rôle

historique est consigné dans nos livres sacrés (1) sous la figure de certains personnages allégoriques comme *Narada*. Les grands êtres qui le composent sont appelés « Aînés de *Brahmâ* », « Fils de la conception mentale » et, collectivement, le *Maha-Chohan*. Ils sont au-dessus de toute religion comme de toute race, et l'on peut ajouter, au-dessus de toute conception humaine ; le meilleur hommage à leur rendre est le silence. Mais certains de leurs disciples, qui sont eux-mêmes de très hauts adeptes, forment de puissantes fraternités occultes en diverses parties du monde. Une de ces branches, fondée par *Tsong-ha-pa*, est établie au Tibet même, et se rattache au 'Bouddhisme ésotérique de l'école *Yogatcharya* : les Maîtres de cette fraternité ont récemment fondé la société théosophique par l'intermédiaire de leur disciple M^{me} Blavatsky. Une autre branche existe aux Indes, fondée par *Sankarâtcharya* et professe le *Brahmanisme ésotérique*, dont quelques enseignements ont inspiré ce volume. Une autre encore existe depuis de nombreux siècles dans la haute Egypte. La Grande Loge Centrale est établie au « nombril de la terre » depuis le commencement du *Maha-Yuga* ou âge aryen actuel, c'est-à-dire depuis le dernier déluge. Les fondateurs y arrivèrent à une époque où les hauts plateaux de l'Asie centrale n'étaient encore que les « îles fortunées » dont tant de

(1) Le système brahmanique reposant tout entier sur l'ésotérisme, et l'existence des *Gourou* étant affirmée tout au long de nos Ecritures, nous avons cru suffisant de démontrer l'existence du Bouddhisme ésotérique. Aucun Brahmine n'a jamais douté de l'existence du Brahmanisme occulte.

nations ont gardé le souvenir, premier noyau de ce qui devint plus tard le berceau de la Race (1). Durant l'âge d'or, l'humanité fut gouvernée par les dieux, c'est-à-dire que l'action des *Rishi* était continue ; dans l'âge d'argent, cette influence commença, en vertu des lois cycliques, à subir une obscurcation qui durait un quart de la période active ; pendant une moitié seulement de l'âge de cuivre, l'humanité put recevoir ce rayonnement spirituel ; enfin depuis notre âge de fer, l'obscurcation dure dans la proportion de 3 à 4, c'est-à-dire que les Saints ne peuvent agir sur le monde extérieur que pendant 25 ans par siècle.

Leur dernière action s'exerça sur la civilisation européenne et américaine vers l'époque de la Déclaration d'indépendance et de la Révolution française : elle eut pour but de réveiller en ces contrées la croyance au Mystérieux, mot que l'ignorance du moyen âge avait rendu synonyme d'absurde ; les lecteurs étonnés de cette affirmation sont priés de se souvenir qu'un certain nombre de personnages énigmatiques se répandirent alors dans les pays en question et y exercèrent une influence aussi considérable que méconnue sur la pensée contemporaine. La sphère du mouvement actuel, beaucoup plus large, semble remuer l'ancien monde autant et peut-être plus que le nouveau. La croyance aux Maîtres de la Science occulte est désormais un fait discutable et discuté, et doit rester tel, en vertu du principe contradictoire exposé plus haut,

(1) *Aryavarta.*

en attendant qu'il soit prouvé au prochain siècle. Lorsqu'un fait nouveau ou oublié entre ou rentre dans la conscience humaine, il s'y revêt toujours d'impressions inexactes que la contradiction peut seule réduire à la réalité. Le doute est le garde-fou de la pensée ordinaire ; *Tchittam* est la soupape du *Manas*, son contrepoids, son régulateur ; grâce à lui, les erreurs complémentaires se balancent et se neutralisent ; si *Tchittam* est insuffisamment développé, l'esprit, crédule et lourd, tombe tout entier d'un seul côté, et le progrès est arrêté par ses lentes oscillations entre les positions extrêmes. L'Occultisme connaît les lois de la pensée humaine et règle en conséquence son action dans le monde : sans ces précautions elle serait plus fatale qu'utile. On en peut juger d'après ce qui se passe dans le cœur d'un homme pénétré par exemple d'idées matérialistes ou positivistes s'il vient à éprouver quelque indéniable phénomène occulte ; ou il cédera à la folie, ou neuf fois sur dix il tombera dans l'excès de la superstition avec une force égale à celle de ses convictions antérieures. Sans aucune préparation pour les sincères, sans aucune échappatoire pour les sceptiques, si l'existence et la puissance des *Gourou* s'imposaient au monde d'une manière soudaine et irréfutable, une nouvelle explosion de fanatisme retarderait de plusieurs siècles l'élosion naturelle des idées et aspirations semées par eux. Ils ont pour mission d'aider l'évolution de l'homme et non de le convertir ; d'introduire dans son cœur la charrue et non le forceps. Comme le *Bouddha*, ils sont de terribles destructeurs de ce qui existe, d'irrésistibles rénovateurs d'idées ;

pourtant ils n'ont à offrir au peuple aucune de ces théories politiques ou sociales dont l'adoption résoudrait du jour au lendemain tous les problèmes de la vie collective, mettrait fin du même coup à l'exploitation du pauvre par le riche et à celle du riche par le pauvre, changerait les loups en agneaux et en honnêtes gens les marchands même du temple. Rien de ce qui est humain ne leur est étranger, et ils poussent le respect de l'individu, la bienveillance pour la personne humaine, à un point qu'il est difficile même de soupçonner; cependant il serait inutile de leur demander la solution de ses questions de famille ou même de conscience et de s'attendre à recevoir d'eux une initiation spéciale et authentique par lettre chargée. Semeurs infiniment attentifs aux besoins, aux misères du sol humain, fumé de sang et de larmes, aux vicissitudes de l'atmosphère morale, aux menaces des nuages psychiques, à la succession des hivers et des printemps spirituels; mais simples serviteurs ses lois naturelles, depuis le *Rishi* le plus sublime jusqu'au plus modeste de ses disciples; ils choisissent pour chaque travail le moment convenable, et laissent au grand soleil divin le soin de faire mûrir les âmes. Ils travaillent pour tous et pour chacun; leur travail imperceptible et silencieux est incessant et irrésistible, parce qu'ils emploie les méthodes de la Nature elle-même.

(*A suivre*.)



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Questions de Psychologie occulte⁽¹⁾

DU PRESSENTIMENT OU PRÉVISION DE L'AVENIR

A MONSIEUR LE DR ENCAUSSE (PAPUS)

Lauréat des hôpitaux de Paris,
Ex-chef de laboratoire à l'hôpital de la Charité.

Les Poètes, interprètes harmonieux des idées de leur temps, et les historiens, traducteurs fidèles des croyances de chaque âge, nous apprennent qu'à toutes les époques et dans tous les pays, les hommes ont entouré d'une vénération spéciale et d'un respect signalé ceux d'entre eux, Sages, Prophètes ou Inspirés, qui ont joui du don précieux et rare d'entrevoir les desseins de la Providence, en soulevant un coin du voile qui dissimule l'Avenir : connaître ce qui arrivera, savoir, suivant l'expression du poète, de quoi demain sera fait, a toujours été, en effet, l'un des désirs les plus vifs et l'une des aspirations les plus ardentes de la nature humaine. C'est sous l'impulsion de cette tendance impérieuse qu'est née la *Divination*, et qu'elle s'est développée : divination *artificielle* ou *inductive*, si elle interprète les signes extérieurs qui manifestent

(1) Cette étude a paru dans *Poitiers Universitaire*; nous avons voulu qu'elle soit appréciée par tous nos lecteurs.

la pensée divine ; divination *naturelle* ou *intuitive* si l'esprit humain entre en communication directe, en communion intime avec l'Intelligence Suprême ou ses Agents spirituels. Les signes extérieurs, les indices objectifs qui traduisent, à l'œil exercé du devin, la volonté céleste sont nombreux, pour mieux dire innombrables ; il y aura donc diverses sortes de divination inductive (1). La divination intuitive, au contraire, sera une, puisque, dans tous les cas de ce genre, la pensée humaine communique sans intermédiaire avec la pensée divine, et que l'homme, le *prophète*, voit l'avenir directement en une mystérieuse anticipation.

C'est cette seconde espèce de divination, qui consiste en une *prévision directe* de l'Avenir, qu'on désigne, en Psychologie occulte, sous le nom de *Pressentiment*. « Le Pressentiment, suivant la définition juste et précise de M. Charles Richet, est la prédiction d'un événement plus ou moins improbable qui se réalisera dans quelque temps, et qu'aucun des faits actuels ne permet de prévoir (2). » Il ne s'agit donc pas ici de ces sensations internes, plus ou moins indécises, de ces sentiments pénibles, plus ou moins vagues, qu'on appelle dans le langage vulgaire du

(1) Nous citerons comme exemples : l'*ornithomancie* (divination par les actes instinctifs des oiseaux), l'*hydromancie* (divination par l'eau), la *cléromancie* (divination par les sorts), l'*astrologie* (divination par les astres), la *chiromancie* (divination par l'examen des influences planétaires sur les divers points de la main), etc., etc.

(2) Ch. Richet, lettre à M. le docteur Dariex, dans les *Annales des Sciences psychiques*, premier numéro.

nom de *pressentiments* : en Psychologie occulte, ce terme désigne, au contraire, la vision nette et précise d'un événement futur.

Si le mot est nouveau en ce sens, le fait qu'il exprime est sans doute contemporain de l'apparition même et de l'exercice de la pensée. Les religions anciennes, œuvres profondes et fortes des Sages initiés, enseignaient que l'esprit divin peut communiquer, en certains cas, avec l'intelligence humaine, et elles avaient, en la personne de leurs *sibylles* et de leurs *pythies* (pour ne parler que des religions grecque et latine), des interprètes autorisées et des traductrices fidèles des mystères du Destin et des secrets de l'Avenir. Les premiers monuments de l'esprit humain attestent, de même, l'ancienneté de la croyance au Pressentiment, et les poètes primitifs nous montrent, à côté des devins et des prophètes, interprètes habituels de la divinité, qui vivent en communion intime avec elle, de simples mortels, momentanément inspirés, qui pénètrent, en passant, la volonté et les desseins des dieux. Dans l'épopée homérique, les Achéens et les Troyens ont chacun leur devin, Calchas et Hélénus (1); à côté d'eux, Tirésias dans l'Hadès (2), Télémos chez les Cyclopes (3), Théoclymène à Itaque (4), prophétisent de même, lisant directement et sans intermédiaire la pensée divine; Patrocle, Hector, blessés et sur le point de mourir, acquièrent, pour un instant,

(1) *Iliade*: pour Calchas, I et II; pour Hélénus, VI et VII.

(2) *Odyssée*, XI.

(3) *Ibid.*, IX.

(4) *Ibid.*, XV, XVII et XX.

cette faculté surnaturelle, et prédisent le sort de leur meurtrier (1).

Ce n'est pas seulement à ses prêtresses, à ses devins et à ses héros que la Grèce attribua ce mystérieux pouvoir : ses philosophes jouirent du même don, et d'Epinénide à Apollonius de Tyane se déroule la longue chaîne des grands Initiés, ancêtres de l'Occultisme, et favoris des dieux qui communiquent avec eux : Epinénide, Bakis, Orphée, Pythagore, Empédocle, plus connus dans l'Antiquité pour leurs prophéties et leurs prédictions que célèbres par leurs opinions et leurs théories philosophiques. Héritier de la pensée et de la doctrine secrètes de ces grands hommes, Apollonius de Tyane eut les mêmes pouvoirs surnaturels et les mêmes vertus étranges : son biographe Philostrate ne nous apprend pas seulement que, pour lui, la distance n'existe pas, puisqu'il voyait d'Ephèse ce qui se passait à Rome; il nous raconte aussi qu'Apollonius avait le don de voir dans le temps comme dans l'espace, et de *pressentir*, longtemps à l'avance, les événements futurs ; c'est ainsi qu'il annonça la peste d'Ephèse (2), qu'il prophétisa l'élévation et la chute de Vitellius, de Galba et d'Othon (3), qu'il prédit l'avènement de Nerva (4).

Apollonius jouissait, au surplus, de bien d'autres pouvoirs surnaturels, et sa réputation de magicien et

(1) *Iliade*, XVI, 851 à 855, et XXII, 359 et 360.

(2) Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, trad. Chassang, liv. IV, ch. xxiv.

(3) *Eod. op.* liv. V, ch. xi.

(4) *Eod. op.*, liv. VII, ch. ix.

de thaumaturge portait singulièrement ombrage au Christianisme naissant. La religion nouvelle ne niait pas, en effet, la réalité des faits de pressentiment ou de prescience; mais elle les attribuait aux pouvoirs des démons. Déjà Moïse avait défendu à son peuple d'interroger l'Avenir, et prononcé des peines sévères contre les devins et les nécromants (1). Nous voyons, malgré cette interdiction, la pythonisse d'Endor évoquer devant Saül l'ombre de Samuel avant la bataille de Gielboé, et lui prédire sa mort (2). L'apparition du roi défunt constitue ce que les Spirites modernes appellent une *méthamorphose*, et la prédiction de la mort de Saül est un cas de *pressentiment*. Il est certes curieux de voir le Christianisme se rencontrer sur ce point avec les religions qu'il prétendait détrôner, et confesser, comme elles, sa foi aux mêmes croyances; mais, tandis que le Paganisme voyait dans chaque cas de pressentiment une manifestation divine, les Pères et les Docteurs de la nouvelle religion les expliquèrent par un artifice, un *prestige* diabolique; sur ce point essentiel, saint Thomas d'Aquin ne pense pas autrement que saint Augustin (3).

Si leur explication est exacte, il faut reconnaître que

(1) *Lévitique*, ch. xx, 6 et 27. — *Deutéronome*, ch. xviii 10 et 11.

(2) *Rois*, liv. I, ch. xxviii, nos 7 et sq. — Consulter, sur l' entrevue de Saül avec l'ombre de Samuel, une curieuse dissertation, dans l'édition de la Bible en 14 vol. publiée à Paris, de 1748 à 1750, t. III, p. 249.

(3) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, surtout liv. IX, ch. xx. — Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, sec. pars sec., quæst. XCV, artic. 3, 6 et surtout 4.

le diable a un grand pouvoir et qu'il l'exerce souvent, car les faits de ce genre abondent dans l'histoire ; nous venons d'en rappeler quelques-uns, empruntés à l'Antiquité, nous pourrions en citer un plus grand nombre tirés des temps modernes.

Tout le monde a lu, dans Mérimée (1), le récit émouvant de la vision étrange qu'eurent, la nuit du 16 au 17 septembre 16..., Charles XI, roi de Suède, et plusieurs personnes de son entourage. Le roi s'étant réveillé au milieu de la nuit, crut voir, dans la salle des Etats, briller une quantité de lumières ; il se leva, appela son chancelier, deux de ses conseillers et son vaguemestre et se dirigea avec eux vers la salle des Etats. Après bien des hésitations, ils y pénétrèrent, et furent témoins d'un spectacle terrible : la pièce était tendue de noir, et, au milieu de la chambre ainsi décorée, se tenait, devant une grande table, un jeune homme de seize à dix-huit ans, la couronne sur la tête et le sceptre à la main ; il était entouré d'hommes sérieux et graves, dont l'un, un grand seigneur d'une quarantaine d'années, paraissait être le régent. Près de la table, des bourreaux, les manches retroussées et la hache à la main, décapitaient de nombreux coupables, pour la plupart des gentilshommes, et le sang des victimes coulait sur le plancher... Pris de peur et frissonnant, Charles XI demanda à voix haute ce que signifiait cette lugubre vision, et le jeune roi lui répondit : « Cela ne doit pas arriver de ton temps, mais seulement au sixième souverain depuis ton règne, et

(1) P. Mérimée, *Mosaïque* (Vision de Charles XI.)

il sera de l'âge et de la figure que tu me vois, et celui qui est là montre comment sera son tuteur, et le trône sera prêt d'être ébranlé dans les dernières années de sa tutelle, par quelques jeunes nobles ; mais alors le tuteur, qui précédemment avait persécuté le jeune roi, prendra sa tâche au sérieux, il raffermira le trône, si bien qu'il n'y aura jamais eu de plus grand roi en Suède que celui-ci, et il n'y en aura pas non plus de plus grand après, et le peuple sera heureux sous son sceptre, et ce roi atteindra un âge extraordinaire, il laissera le royaume sans dettes, et plusieurs millions dans le trésor. Mais, avant qu'il soit affermi sur le trône, il y aura des ruisseaux de sang répandu, comme jamais en Suède, et jamais après. Laisse-lui, comme roi de Suède de bons avis. » A ces mots, tout disparut, les lumières s'éteignirent; le roi et ses conseillers restaient seuls dans la salle des Etats, effrayés et stupéfaits. Ils rédigèrent aussitôt et signèrent sur-le-champ la relation détaillée de cette étrange vision. Or, la réalité se trouva, par la suite, — l'histoire de Suède en fait foi, — conforme de tous points au lugubre spectacle entrevu par Charles XI, et à la sombre prédition tombée des lèvres du jeune roi.

C'est surtout, en effet, aux époques de troubles et de calamités qu'apparaissent les prophètes et les visionnaires : l'histoire suffit à le montrer, et Machiavel le remarquait déjà au xvi^e siècle : « Je ne sais d'où cela provient, dit l'illustre Florentin, — mais on voit, par les exemples tirés des temps anciens et des modernes, qu'il n'arrive jamais dans une cité ou un paysan un événement important qui n'ait été prédit

ou par des devins, ou par des révélations, ou par des prodiges (1). »

Ne nous étonnons donc pas de rencontrer, aux abords de la Révolution française nombre de prophètes et de visionnaires. Nous ne rappellerons que pour mémoire le sermon du P. Beauregard prêché en 1777 à Notre-Dame, dans lequel le prédicateur jésuite aurait annoncé les principaux événements de la Terreur (2). Sans doute, un souffle prophétique semble animer ce discours, mais l'orateur se sert de phrases trop vagues et de formules trop générales pour qu'on puisse les considérer comme une série de prédictions : nous préférerons voir en elles de brillantes peintures et d'énergiques apostrophes, destinées simplement à frapper et à impressionner l'esprit des auditeurs. — Plus célèbre et plus précise est la fameuse prédiction de Cazotte à propos des mêmes événements : Cazotte avait été initié aux enseignements du Martinisme (3), et il s'adonnait avec ardeur à l'étude des Sciences occultes. Un soir de 1788, il assistait à un grand dîner offert par la duchesse de Grammont à divers grands seigneurs, académiciens, ou hommes de lettres. L'élite de la société élégante et du monde philoso-

(1) Machiavel, *Discours sur Tite-Live*, liv. I, ch. LVI. (*Oeuvres politiques de Machiavel*, traduction Periès, p. 278.)

(2) *Analyse des sermons du P. Beauregard*, 1825.

(3) Ordre philosophique, dont le but était la recherche désintéressée de la vérité et le perfectionnement moral des hommes ; il avait été fondé, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, par Martinez Pasqualis et Louis-Claude de Saint-Martin. Sur ces deux profonds théosophes, consulter les ouvrages de MM. Caro, Matter et Franck, et surtout les remarquables études de Papus (Chamuel, éditeur).

phique se trouvait réunie dans les salons de la sœur de Choiseul : il y avait là, outre Cazotte, Malesherbes, Chamfort, Bailly, Condorcet, Vicq-d'Azyr, Roucher, La Harpe, Nicolaï, et beaucoup d'autres, hommes ou femmes. Les convives parlaient, avec enthousiasme, de la décadence des anciennes croyances, ils applaudissaient en chœur à la ruine de la superstition et du fanatisme, et célébraient à l'envi le triomphe, regardé comme prochain, de la philosophie et de la raison. Cazotte, seul, restait silencieux et rêveur, et paraissait absorbé dans une profonde méditation. On l'interroge, il se lève, et d'un ton inspiré : « Messieurs, dit-il, vous savez que je suis un peu prophète : eh bien ! soyez satisfaits : vous serez tous témoins de la sublime révolution que vous rêvez. Mais, quand cet heureux temps sera venu, vous, Monsieur de Condorcet, vous vous empoisonnerez dans un cachot ; vous, Chamfort, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir ; vous, Bailly, Malesherbes, Roucher, vous périrez sur l'échafaud ; vous, duchesse de Grammont, vous serez conduite au supplice dans une charrette, tout comme la reine, et vous n'aurez même pas de confesseur ; le dernier supplicié qui jouira de cette prérogative ne sera autre que le roi de France... Et tout cela arrivera sous le règne de la raison, de la liberté, de la philosophie, etc. (1). »

Ce règne est venu, comme l'avait prédit Cazotte, et

(1) Cette surprenante prophétie, qui devait être confirmée de tous points par les événements de la Révolution, est rapportée par La Harpe (*Oeuvres choisies et posthumes*, éditées par Petitot). On en a contesté l'authenticité, en se fondant sur

il n'a pas détruit la croyance au Pressentiment; les faits de ce genre sont restés aussi nombreux et ils ont été mieux étudiés : au lieu de les nier comme apocryphes ou invraisemblables, les savants, surtout les médecins, se sont tournés vers eux, ils les ont constatés ou recueillis, ils cherchent à les comprendre et à les expliquer.

Dans cet ordre d'idées, M. le Dr Coste cite (1) comme présentant des caractères sérieux d'authenticité un étrange cas de *rêve-pressentiment*: il l'emprunte à un intéressant article de M. Rambaud, ministre actuel de l'instruction publique (2), et il l'a entendu lui-même confirmer dans tous ses détails par la nièce de l'héroïne de cette curieuse histoire. Durant l'année 1812, au cours de la campagne de Russie, la femme d'un officier de l'armée russe, M^{me} Toutchkof, eut, une nuit, un songe terrible: elle vit, suspendu devant elle, un tableau sur lequel elle lut, tracés en lettres de sang et en caractères français, ces mots prophétiques: « Ton sort se décidera à Borodino ! » De grosses gouttes de sang se détachaient des lettres et ruissaient sur le papier. La malheureuse femme poussa un cri et se réveilla en sursaut. Quelques heures après, elle se rendormit et eut

une note de La Harpe publiée en 1817 par son exécuteur testamentaire, M. Boulard; mais, d'autre part, la prédiction de Cazotte est certifiée et garantie par un Anglais, William Burt, qui, dans un ouvrage intitulé: *Observations on the curiosities of nature*, affirme avoir été témoin du fait.

(1) Dr A. Coste, *les Phénomènes psychiques occultes*, 2^e éd. 1895, pp. 116 et seq.

(2) *Revue politique et littéraire* du 30 janvier 1875 (t. XV de la collection).

encore le même songe : toujours la phrase fatale troublait son sommeil : « Ton sort se décidera à Borodino ! » Or ni M^{me} Toutchkof ni son mari ne connaissaient ce nom de Borodino ; ils le cherchèrent même vainement sur une carte d'état-major, le petit village n'y était pas indiqué, et l'officier essaya de tranquilliser sa femme, en lui faisant remarquer que si Borodino existait rellement, à en juger par son nom, il ne pouvait être qu'en Italie, et qu'il était bien peu probable que les hostilités fussent transportées là-bas. Malgré tout, M^{me} Toutchkof resta inquiète et tourmentée, sans cesse poursuivie par le souvenir de son rêve, et quand, plusieurs mois après, on lui annonça que son mari avait été tué, elle apprit sans surprise que c'était à Borodino qu'il avait trouvé la mort.

Nous avons raconté avec quelques détails cet étrange pressentiment, parce qu'il se présente sous forme de rêve : d'habitude, en effet, c'est à l'état de veille que se manifestent les pressentiments et que se produisent les prédictions. Citons encore quelques cas.

Le docteur Cerner, une des célébrités médicales de l'Allemagne contemporaine, fut appelé, en 1840, à donner ses soins à une femme du Wurtemberg, M^{me} Hauffe, plus connue sous le nom de *voyante de Prévost* (du nom du village qu'elle habitait). M^{me} Hauffe n'était pas seulement un excellent *medium*, voyant des esprits, entendant des coups, ou produisant des déplacements d'objets sans contact ; elle avait encore la faculté étrange de prévoir, de *pressentir* les dangers qui menaçaient les siens, et l'évé-

nement, au témoignage du Dr Kerner, justifiait toujours ses prévisions (1).

Si nous quittons pour la France la Russie et l'Allemagne, nous trouvons, chez nous aussi, des cas certains et dûment constatés de pressentiment. M. le Dr Liébeault, l'éminent professeur de la Faculté de Médecine de Nancy, en cite plusieurs dans son intéressant ouvrage *Thérapeutique suggestive*; pour ne pas allonger outre mesure, nous n'en mentionnerons qu'un : il s'agit d'un homme, M. S. de Ch., qui, en janvier 1886, vint consulter M. le Dr Liébeault pour un dérangement nerveux, d'ailleurs sans gravité. Au cours de la consultation, il apprit au médecin que, le 24 décembre 1679, poussé par une curiosité irréfléchie, il était entré chez une somnambule célèbre, M^{me} Lenormand, et que celle-ci lui avait fait la prédiction suivante : « Vous perdrez votre père dans un an jour pour jour. Bientôt vous serez soldat (il avait alors dix-neuf ans), mais vous ne resterez pas longtemps au service. Vous vous marierez jeune : il vous naîtra deux enfants, et vous mourrez à vingt-six ans. » Le père de M. de Ch. était mort le 27 décembre 1880, juste un an après la consultation de la somnambule ; quant à lui, il avait été soldat, sept mois seulement ; il s'était marié peu après, et était devenu père de deux enfants. La prédiction de la cartomancienne s'était donc de tous points réalisée et on comprend facilement que, lorsqu'il fut sur le point d'atteindre vingt-six ans, M. de Ch. éprouvât des craintes sérieuses ;

(1) Gabriel Delanne, *le Phénomène spirite*, 1893, p. 37.

elles étaient malheureusement fondées, et la prophétie devait s'accomplir jusqu'au bout : l'infortuné jeune homme mourut inopinément, d'une péritonite, le 30 septembre 1885, dans sa vingt-septième année, c'est-à-dire à l'âge de vingt-six ans, ainsi que M^{me} Lenormand l'avait prédit (1).

Plus récemment encore, une affaire criminelle, célèbre dans les annales judiciaires, l'assassinat de l'huissier Gouffé, a fourni aux médecins et aux occultistes l'occasion de constater, une fois de plus, la réalité des faits de pressentiment. Il y avait plusieurs jours que le malheureux huissier avait disparu sans laisser de traces ou d'indications, et toutes les recherches de sa famille, de ses amis et de la police n'avaient abouti à aucun résultat. C'est alors qu'un rédacteur de la *Lanterne*, journal peu suspect de mysticisme ou de superstition, eut l'idée d'aller consulter une somnambule célèbre, M^{me} veuve Auffinger, 15, rue du Four. Celle-ci interrogée répondit, avec une précision surprenante, que Gouffé venait d'être assassiné et que son cadavre serait retrouvé quinze jours après, aux environs d'une ville commençant par un L. Elle ajoutait, dans une seconde entrevue avec le journaliste, que les assassins se livreraient à la justice à la fin du mois de janvier. Ces deux consultations avaient lieu au mois de novembre ; or, à la date indiquée par la somnambule, le corps de Gouffé était trouvé dans une malle, à Millery près de Lyon, et, le

(1) Dr Liébeault, *Thérapeutique suggestive*, 1891, p. 282. Cette observation est aussi reproduite dans les *Annales des Sciences psychiques*, n° 2.

31 janvier, Gabrielle Bompard se livrait à la justice (1).

Les deux somnambules dont nous venons de constater, à la suite d'éminents médecins, les facultés divinatoires, ont trouvé, à l'heure actuelle, en M^{me} Couédon, une émule qui paraît sérieuse. La voyante de la rue de Paradis ne possède pas seulement, en effet, le don de lucidité ou double vue, elle jouit aussi du mystérieux pouvoir de *pressentir* et de prédire l'avenir : nous trouvons, à l'appui de cette affirmation, de nombreux faits dûment constatés dans le second rapport rédigé, au nom de la commission médicale chargée d'examiner M^{me} Couédon, par M. le Dr Le Menant des Chesnais. A M. C... qui avait un procès pendant devant un tribunal de la banlieue, « l'Ange Gabriel » annonça qu'il n'aurait gain de cause que sur certains points spécialement désignés ; la prédiction se réalisa. A M. Jean Sabatier, masseur, boulevard de La Tour-Maubourg, un héritage inattendu fut annoncé ; l'héritage arriva. A M^{me} Ugalde, M^{me} Couédon avait prédit, pour une date fixe, la guérison de sa fille : la guérison se produisit au jour indiqué. Rappelons aussi que la « Voyante » a prédit divers événements publics qui se sont réalisés : les massacres d'Arménie, le bolide d'Espagne, la défaite des Italiens en Abyssinie, la catastrophe de Lille, etc.

(1) Dr Encausse (Papus). Rapport fait à la Société des Sciences psychiques, cité par Gaston Méry, *la Voyante de la rue de Paradis*, 3^e fascicule, p. 171. — Comme le fait justement remarquer M. le Dr Encausse, il serait facile de rechercher les numéros de la *Lanterne* en question, et, par la comparaison des dates, de s'assurer que l'étrange prédiction de M^{me} Aufinger n'a pas été inventée après coup.

Dès les premiers jours d'avril, M^{me} Couédon avait annoncé la chute du ministère Bourgeois pour le 21 du mois ; le ministère tomba ce jour-là. Elle avait prédit aussi que des voyants et des voyantes se révéleraient un peu partout : or on ne parle, depuis quelque temps, que des apparitions de Tilly-sur-Seulles, de la voyante de St-Gervais, et du voyant de Laroque. M^{me} Couédon a prédit en dernier lieu pour la fin de l'année, d'épouvantables malheurs et d'atroces calamités : catastrophes, inondations, tremblements de terre, guerre générale, retour en France de la Royauté, etc. Dit-elle vrai sur tous ces points ? L'avenir nous l'apprendra, et qui vivra verra (1).

Nous sommes arrivés, avec M^{me} Couédon, au terme ultime de ce rapide historique du Pressentiment ; nous aurions pu mentionner bien d'autres cas du même genre, les auteurs anciens et modernes de tous pays fournissant une mine abondante de prédictions et de prophéties ; nous avons préféré ne parler que des faits qui se présentaient accompagnés de toutes les garanties et de tous les caractères désirables d'authenticité. On ne peut les nier : reste à les comprendre et à les expliquer.

Le problème est difficile, et par lui-même, et parce qu'il confine aux questions les plus graves de la philosophie. Voisin, par nature, de la Lucidité, le Pressentiment est cependant plus difficile à comprendre ; car, si l'on peut, à la rigueur, songer à expliquer la

(1) Consulter sur la Voyante de la rue de Paradis et ses prédictions les intéressantes brochures de Gaston Méry (quatre fascicules parus, Dentu, éditeur).

Double Vue par des considérations d'ordre physiologique ou psychologique, il n'en va plus de même du Pressentiment. La Lucidité, avons-nous dit (1), est une *vision* dans *l'espace*, tandis que le Pressentiment est une *prévision* dans *le temps*. Sans doute, le clairvoyant voit, à des distances souvent considérables, des choses ou des faits qui ne sont pas normalement perceptibles à la vue ; mais, du moins, ce qu'il voit existe ou se produit, en un mot appartient au *Présent*, Celui, au contraire, qui est doué de la mystérieuse faculté de *pressentir* l'Avenir, anticipe par la pensée sur le cours régulier et fatal des choses, et voit comme *présents* les événements *futurs*.

Etrange anomalie, en vérité, et bien faite pour dérouter la Raison ! car il ne suffit pas de dire, avec le Déterminisme, que le présent est « gros » du futur, il faut encore comprendre, dans cette hypothèse, comment une intelligence humaine peut arriver à une connaissance adéquate des causes qui lui permette de prévoir les effets. Qu'on songe à l'infinie multiplicité des éléments de toute sorte qui concourent à la production du fait le plus minime, et l'on se refusera à admettre qu'une intelligence humaine, si vaste et si éclairée qu'on la suppose, puisse, à un moment donné, embrasser en une pénétrante intuition les germes innombrables d'un avenir plus ou moins éloigné. L'exercice normal, le jeu habituel des facultés de l'homme ne saurait donc, semble-t-il, fournir

(1) Voir le dernier numéro (15 juin) du *Poitiers Universitaire*.

des faits de pressentiment une explication satisfaisante.

Rien n'empêche, au contraire, — et tout fait même supposer, — que, dans certaines conditions et sous certaines influences, l'esprit humain, dégagé en partie des entraves de la matière, puisse s'élever à la perception nette et précise des événements futurs. Les anciens Initiés le savaient, et Apollonius de Tyane, dans son apologie, expliquait à Domitien que c'était grâce à un régime spécial emprunté aux Pythagoriciens, qu'il avait acquis l'étrange faculté de voir à distance et de prédir l'avenir. « Ce régime, ô prince, conserve à mes sens une subtilité inconnue aux autres hommes ; il dissipe tous les nuages qui peuvent les obscurcir ; il me permet de voir comme dans un miroir brillant tout ce qui est et tout ce qui sera (1). » D'autre part, un homme qu'on peut s'étonner de rencontrer en compagnie d'Apollonius, saint Grégoire le Grand, pape et Père de l'Église latine, remarque, de son côté, que les mourants, à l'approche du moment suprême où l'âme va quitter le corps, entrevoient souvent, en une mystérieuse intuition, les événements futurs, et il explique les pressentiments de cette sorte par une vertu divinatoire qu'acquerrait l'âme au moment de la mort (2).

Complétons ce que nous ont appris ces deux grands

(1) Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, trad. Chassang. liv. VIII, ch. viii.

(2) Saint Grégoire le Grand, *Dialogues*, liv. IV, ch. xxvi, t. II de l'édition bénédictine, Paris 1705, p. 409. Contre l'opinion de saint Grégoire, saint Thomas, *Somme théologique*, sec. pars sec. quæst. CLXXII, artic. i.

hommes par les enseignements de l'Occultisme : L'homme, nous disent les Occultistes, est formé de trois principes : l'*esprit immortel*, d'essence spirituelle ; le *corps physique*, purement matériel ; le *corps astral* ou *âme*, d'une nature mixte, composé d'une substance inpondérable, probablement la *matière radiante* de Crookes. Or, à la suite de certains procédés qu'on étudie en Magie, ou sous l'influence de circonstances favorables (comme la maladie, le sommeil, l'approche de la mort) (1), le *corps astral*, l'*âme* peut quitter momentanément le corps physique, auquel elle ne reste reliée que par un lien de nature fluidique. Elle peut alors voyager sur l'un des trois plans dont l'Occultisme enseigne l'existence : sur le *plan divin* : elle communique alors avec la Cause active et intelligente, elle est en rapport avec Dieu ; ainsi s'explique le phénomène de l'extase ; — sur le *plan physique* : elle circule dans des lieux plus ou moins éloignés et voit ce qui s'y passe ; de cette façon se conçoivent les faits de Lucidité ; — sur le *plan astral* : ainsi se comprennent les faits de Pressentiment, mystérieux intermédiaire entre la pensée créatrice et le Monde créé, entre le plan divin et le plan physique ; le *plan astral* est, en effet, le réceptacle des

(1) Socrate, dans sa prison, apprend en rêve et annonce à Criton qu'il mourra dans trois jours. — Jacques de Molay, marchant au supplice, cite à jour fixe devant le tribunal de Dieu le pape et le roi. — Urbain Grandier, sur le bûcher, prédit au père Lactance qu'il mourra un mois après lui. — Swedenborg, dans les derniers jours de février 1772, prévoit la date de sa mort (29 mars.) — Toutes ces prédictions se réalisèrent avec une surprenante exactitude.

formes à naître et des choses à venir, et l'âme, plus ou moins complètement dégagée du corps, peut y lire comme en un livre, ou y apercevoir, comme en un miroir, les événements futurs.

C'est là une première façon d'expliquer, à l'aide des théories générales de l'Occultisme, les étranges phénomènes de Pressentiment. En voici une seconde : d'après une tradition d'origine kabbalistique, l'esprit humain peut, dans certains cas, entrer en communication avec des entités infra-humaines ou supra-humaines circulant dans l'Astral : *élémentals*, esprits inconscients ou semi-conscients des éléments : *élémentaires*, âmes humaines en voie d'évolution ; *intelligences directrices*, âmes des hommes supérieurs des civilisations précédentes évolués par leur propre initiative (*Esprits directeurs de la Kabbale*). Qu'une de ces entités, circulant sur le plan astral, entre en rapport avec un vivant, elle prend la place de son *moi*, le « possède », ou tout au moins le domine. Dégagée de la matière et voisine de Dieu, lisant ou voyant en Astral les éléments de l'Avenir, elle peut, par la bouche de celui ou de celle qu'elle inspire, prédire et prophétiser.

... Telles sont les explications que, dans le silence de la Science, donne l'Occultisme de la Clairvoyance et du Pressentiment ; elles peuvent vraisemblablement rendre compte de tous les faits observés : loin de s'exclure, elles se suppléent, et si, pour un cas donné, l'une est insuffisante, l'autre sans doute conviendra ; à des phénomènes complexes et variés, il faut des explications multiples, et la dualité des hypothèses

convient merveilleusement ici à la diversité des faits. Nous ne nous dissimulons pas toutefois qu'elles paraîtront probablement étranges, ou tout au moins bizarres à plus d'un esprit fort, et qu'elles feront, sans doute, sourire plus d'un sceptique. Mais que ceux-là qui seraient tentés de prendre pour des rêveries mystiques ou des conceptions fantaisistes les doctrines de l'Occultisme, se rappellent, avant de formuler un jugement définitif, que l'Occultisme est assurément le système philosophique le plus ancien qui existe, puisqu'il s'est perpétué sans interruption depuis l'antiquité védique jusqu'à nos jours. Qu'ils se souviennent qu'il a été professé à travers les âges par des penseurs comme Pythagore, Platon, Averroès, Lulle, Pic de la Mirandole, Fludd, Van Helmont, Cardan, Paracelse, L.-Cl. de Saint-Martin, Wronski, Fabre d'Olivet, Eliphas Lévi. Qu'ils sachent qu'il est admis de nos jours par les plus grands savants, médecins, naturalistes, physiciens, astronomes. Qu'ils considèrent enfin que les conceptions fondamentales de l'Occultisme, affirmées de tout temps par l'Intuition des Sages, ont reçu, en ces dernières années, et reçoivent tous les jours, de la Science et de l'expérience, de solennelles et éclatantes confirmations (1).

Raymond DUPLANTIER.

(1) Nous citerons simplement la démonstration expérimentale de l'existence du *corps astral* ou double fluidique par M. le colonel de Rochas, et la preuve de la réalité des *images astrales* par la découverte récente de la Psychométrie. Il serait, d'ailleurs, très facile de multiplier les exemples.

UNE PAGE DE BULWER-LYTTON

D'après ceux qui s'aventurent dans le royaume de la Nature qui est fermé à la philosophie et ouvert à la magie, il existe dans l'espace des races d'êtres invisibles pour nous, comme les animalcules qui vivent dans une goutte d'eau. Mais pour les habitants de la goutte d'eau la science a son microscope; c'est la magie qui permet de voir les habitants de l'espace azuré, et c'est par eux qu'elle peut commander aux fluides qui cimentent toutes les parties de la création.

Parmi les races invisibles, il en est qui n'éprouvent pour l'homme qu'une complète indifférence; il en est d'autres qui sont bienveillantes pour lui et d'autres encore qui lui sont hostiles à un degré formidable.

A l'homme menant la vie ordinaire assignée à son espèce le royaume ouvert à la magie paraît totalement vide.

Lorsqu'un homme cherche des forces plus subtiles que celles qu'on emploie aux usages mécaniques vulgaires, il s'efforce de franchir les frontières où la philosophie a dit: « Le savoir finit là. » Au delà de ces frontières, il se trouve dans la position de tous les voyageurs qui s'avancent dans des régions inexplorees; il est obligé de calmer ou de braver les tribus qui lui sont hostiles; et de compter pour sa subsistance sur les tribus ayant de l'amitié pour l'espèce humaine.

C'est pourquoi la recherche de l'élixir de vie qui permet à un mortel de résister au temps et de commander aux habitants de la terre, de l'air et de l'abîme expose celui qui l'entreprend à des périls ressemblant à ceux courus par l'envahisseur d'un pays étranger.

Pour fabriquer cet élixir, il faut une matière très simple mais très rare dans la Nature.

Ce renseignement est la clef permettant d'ouvrir les cryptes du savoir alchimique ; cela permet de comprendre pourquoi les géants intellectuels ont échoué dans un travail que pourrait accomplir en apparence le plus maladroit des étudiants en chimie, des élèves de pharmacie.

La Nature qui ramasse soigneusement cette précieuse matière avec laquelle on peut fabriquer l'élixir de vie semble redouter de la céder à l'homme, et les tribus invisibles qui abhorrent l'humanité s'opposent de toutes leurs forces à ce qu'il s'empare de cette matière par laquelle il pourrait devenir leur maître et leur tyran.

Les plus obtus parmi les vieux chercheurs de l'élixir auraient pu vous apprendre comment quelque accident banal auquel on ne pouvait s'attendre avait fait échouer leur travail juste au moment où ils compataient en récolter le fruit; une erreur stupide, une négligence, un défaut dans la qualité du soufre, un débordement du mercure, une crevasse dans le soufflet, un élève qui s'était endormi près du fourneau dont il devait entretenir le feu, telle était la cause de leur échec.

Bien que votre science rejette les dogmes des alchimistes, vous comprenez pourtant que les alchimistes ne furent pas tous d'ignorants imposteurs ; cependant ceux d'entre eux dont les découvertes prouvent que leur science pratique était de même nature que la vôtre, font sans cesse allusion dans leurs ouvrages mystiques à la réalité du royaume que connaît la magie ; ils insinuent toujours qu'il faut quelque chose de plus qu'un fourneau et un soufflet pour parvenir à trouver l'élixir de vie.

Celui qui boit cet élixir fait passer dans ses veines le fluide brillant au moyen duquel il transmet ses volitions à des agents endormis sous les voiles de la Nature, à des géants qui habitent l'espace sans qu'on y soupçonne leur présence.

Dès qu'on dépasse la frontière séparant le domaine de l'homme mortel de celui des races dont la magie a connaissance, on perd la cuirasse qui nous met à l'abri du mauvais vouloir des tribus hostiles.

N'en est-il pas ainsi entre les hommes ?

Qu'une race d'hommes la plus douce, la plus timide et la plus civilisée demeure d'un côté d'une rivière ou d'une montagne et qu'une autre race habite l'autre rive du fleuve ou l'autre versant de la montagne, ces deux races peuvent vivre en paix aussi longtemps que chacune d'elles reste sur son domaine.

Mais, si des aventuriers ambitieux escaladent la montagne ou traversent le fleuve avec le dessein de soumettre ou de rendre esclaves les populations dont ils envahissent le territoire, alors tous les envahis se

dressent pleins de fureur et de résolution, les voisins paisibles sont devenus de mortels ennemis.

Les ennemis invisibles ne se montrent pas quand ils peuvent parvenir à leur but tout en restant cachés aux yeux de celui qu'ils surveillent soigneusement.

Mais les aventuriers plus audacieux qui furent également déçus dans leur espoir, malgré leur patience et leur habileté, vous auraient dit : « Ce n'est pas notre faute ; nous n'avons négligé aucune précaution, nous n'avons pas oublié la moindre chose ; mais nous avons vu sortir du chaudron des faces épouvantables, des spectres ou des démons dont l'aspect nous a terrifiés. »

BULWER-LYTTON (*Etrange histoire*).

La Terre, sa forme, ses mouvements

Il existe une formule pour la sphéricité de la terre ;
 $R : 3,570 \text{ mètres } \sqrt{h}$.

Les 3,570 mètres seraient l'étendue de la vision comptée de 1 mètre de hauteur, et h la hauteur de l'œil au-dessus de la surface de la mer.

Cette formule est fausse.

Preuve 1 : Au bord de la mer il y a une bouée ancrée à une distance de 1,000 mètres de la côte. La bouée s'élève 1 mètre au-dessus de l'eau.

Calme plat, je plonge et je nage, l'œil à la surface de l'eau. La bouée sera, d'après la formule, invisible à une distance de 3,570 mètres, la hauteur de l'œil h

étant égale à O. Mais il n'en est rien, la bouée reste visible, seulement un peu corrodée par la réfraction dans les couches inférieures de l'atmosphère saturées de vapeurs d'eau.

Preuve 2 : Dans la Baltique, où il n'existe pas de marées, la surface de la glace, quand la mer gèle, doit offrir une plaine bien unie et égale. Sur la mer gelée j'ai fait des levers avec des perches graduées et j'ai vérifié que la calotte de l'eau n'existe pas, ce qui d'ailleurs est en contradiction avec la formule donnée pour la forme des surfaces de liquides : $\frac{a-b}{a} = \frac{5}{2} m - \frac{g^2 - g^4}{g^4}$ ou avec la loi de Young sur la tension des surfaces de liquides convexe : $Y = \frac{Y_1}{2} \left(\frac{1}{R} + \frac{1}{R} \right)$.

Dans les livres d'instruction primaire, il y a une preuve pour l'existence de la calotte de la mer. C'est qu'un vaisseau qui approche la côte montre d'abord les perroquets, puis les hunes, les voiles majeures. Ceci est absolument faux, parce que la distance d'un vaisseau qui cache jusqu'aux hunes sous la calotte est trop grande pour que les mâts puissent être aperçus.

D'après mes observations prises pendant vingt-cinq ans, un vaisseau qui s'éloigne de la côte s'amouredit, et, lorsqu'il va disparaître à l'horizon, il se montre comme un vaisseau microscopique gardant la forme entière.

Or, souvent, quand il fait du vent, en observant à l'œil nu un bateau à vapeur qui s'éloigne de la côte,

la carcasse disparaît. On prend une lunette, et la carcasse devient visible, car la couleur sombre du navire s'efface contre le fond sombre des flots.

Les seules fois que j'ai observé les hunes se lever au-dessus de l'horizon, la différence de température entre les couches inférieures et supérieures de l'atmosphère évoquait le phénomène connu sous le nom de mirage, où un grossissement énorme se produit.

On dit que la terre est une sphère parce qu'à l'éclipse de la lune l'ombre de notre planète se projette en un cercle. Admis, mais un disque, un cylindre, une lentille, un cône, un œuf peuvent projeter des ombres circulaires. De plus, un polygone en rotation autour de son axe projette une ombre circulaire.

La preuve ne suffit pas.

Magellan a fait le parcours ou le tour du monde, objecte-t-on.

Réponse : On peut faire le tour d'une surface, et la boussole indiquera toujours la route gardant l'équilibre, ce qui n'aurait pas lieu si la terre était une boule.

La preuve la plus scientifique est le pendule.

Regardons les chiffres indiquant la longueur du pendule, éliminant les décimales qui ne disent rien:

LA LONGUEUR DU PENDULE

A l'équateur = 0° = 9,9 centimètres.

Paris = 48° = 9,9 —

Kœnigsberg = 54° = 9,9 —

Spitzbergen = 79° = 9,9 —

La longueur est la même partout, ce qui ne prouve ni pour ni contre.

En remarquant les corrections multiples aux essais du pendule, on avouera le justifié à l'élimination des décimales après la première :

LES CORRECTIONS

Changements de température.

La variation de la longueur de l'arc d'oscillation.

La résistance de l'air selon sa densité.

La manière de suspendre le pendule.

La hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Le niveau de la mer ! Le niveau d'une surface courbe qui change d'après les marées, les vents, les courants, de telle façon que l'on a observé une différence de 300 mètres entre Sainte-Hélène et l'Amérique du Sud.

Et les savants ont supprimé la correction capitale : la force centrifuge !

PROBLÈME DE PRIX. — On demande les formules pour la longueur, l'amplitude et la durée de l'oscillation d'un pendule suspendu sur une sphère, de la grandeur de la terre, qui se meut autour de soi-même et parcourt en même temps l'éther (de densité inconnue, mettons : zéro) avec une vitesse de 30 kilomètres par seconde.

EXPÉRIENCE. — On suspend un pendule sur un boulet de canon, etc. (1).

(1) La vitesse de la terre dans son orbite est soixante-dix fois plus grande que celle d'un boulet de canon. Donc la possibilité de l'expérience prouvée !

Finalement, et pour l'école de marine, on cite une fable sur la preuve de l'horloge.

On prétend que le soleil se lève à des temps différents d'après la longitude, et que l'année compte 365 levers et couchers de soleil.

D'abord l'année au pôle ne compte qu'un jour et une nuit. Le jour commence le 21 (?) mars et finit le 21 (?) septembre. La nuit dure depuis le 21 septembre jusqu'au 21 mars. Donc la chronologie, la boule d'heure, le chronomètre et l'almanach, des inventions trop conventionnelles et simples pour éclairer une affaire si complexe.

Vingt-quatre heures, c'est dire : tant et tant d'oscillations d'un pendule, n'a rien affaire avec le lever et le coucher du soleil. Et un an au pôle nord ne coïncide pas avec un an à l'équateur.

Si, d'autre part, le soleil se lève à Strasbourg à six heures, il se montre à Paris à six heures vingt-deux minutes, mais ce ne constitue pas encore une preuve car dans les pays alpestres le soleil se fait voir à la même longitude, selon la hauteur de l'Alpe voisine qui forme l'horizon accidentel.

D'ailleurs, ce n'est pas la longitude seule qui décide de l'heure, puisqu'au pôle...

Quelqu'un a demandé si c'était vrai qu'il faisait nuit en Amérique quand il fait jour en Europe, et comment on pouvait en être sûr.

La question n'est pas si absurde qu'elle paraît, car le contrôle par une dépêche télégraphique n'annonce pas combien de temps le courant électrique a exigé pour le trajet, et que le cercle vicieux, l'horloge après

le soleil, et le soleil après l'horloge, se présente toujours.

La perte des vingt-quatre heures au tour du monde par l'ouest ne prouve pas que la terre est une sphère, vu qu'une rotation propre du firmament produirait le même phénomène.

Ni non plus que l'on voyage de Paris au Japon par l'est ou l'ouest, parce qu'on peut arriver au Cap en partant de Marseille, égal si l'on prend Gibraltar à l'ouest ou Suez à l'est.

Et il doit exister une raison pour laquelle l'on ne peut pas naviguer avec la boussole dans un brouillard, le vaisseau *faisant des cercles* tout le temps, tandis que l'aiguille aimantée tourne vers le nord.

Egaré dans une forêt, le chasseur inexpérimenté fait aussi des cercles, juste comme le lièvre.

Si la terre est une sphère, quelle courbe immense formée par les rails du chemin de fer, entre Paris et Berlin par exemple, sans que les ingénieurs l'aient prise en considération. Une courbe formée de lignes droites (les rails).

Si la terre est une sphère, il doit être impossible de conduire l'eau du lac Léman à Paris, dans un aqueduc bâti d'après le niveau à bulle d'air et en ligne droite, d'autant que la rotation de la terre doit créer un contre-courant.

Si la terre est une sphère en rotation, un seul vent alisé devrait régner, courant d'ouest à est.

Et les artilleurs devraient calculer la perte de portée

du boulet tiré dans la direction d'est à ouest, de sorte que les canons allemands auraient une étendue de tir moindre que les canons français, *cæteris paribus*.

Si la terre est une sphère en rotation, le Danube ne pourrait jamais arriver à la mer Noire, etc., etc.

On a voulu, pour la grande exposition en 1900, figurer et prouver la possibilité de la rotation de la terre sans que cela dérangeât les habitants, en fabriquant une globe énorme qui se tourne autour de son axe. Mais, pour prouver ce que l'on désire, il fallait lancer cette sphère aussi avec une vitesse de 30 kilomètres par seconde et observer si les objets déposés sur la surface garderaient leur place.

Faut-il discuter avec une science comme celle-là, qui travaille avec le matériel des écoles primaires et communales ?

Le système cosmogonique régnant est si facile à expliquer, disent les astronomies populaires. On dessine un élève de lycée avec une fronde en main. La ficelle, c'est la force centripète, et la pierre, c'est la force centrifuge.

C'est tout. Les deux forces se compensent et la pierre fait son orbite, qui toutefois ne crée pas une ellipse, mais une infinité de cercles mutilés, dénaturés, excentriques, concentriques, spiraux, hélices etc.

Maintenant, il n'existe pas de ficelle (force centripète constante) entre le soleil et la terre. Puis il n'y a pas de lycéen, dans le soleil, qui constitue par sa main *le moteur*.

C'est le moteur qui nous manque dans le système

athée actuel ; c'est la fronde sans garçon ni ficelle ! Admis que la force motrice fût une vitesse initiale de la terre lancée dans l'espace par une éruption du soleil. Dans ce cas, la terre retomberait sur le soleil après avoir décrit une parabole (ou hyperbole), comme le boulet de canon.

Deux échantillons de la cosmographie actuelle, enseignée à l'université.

« La terre tout entière n'est qu'un simple point situé au centre de la sphère céleste. »

« La parallaxe d'un étoile quelconque est nulle. »

Cependant, si je voyage sur ce point, appelé la terre, j'aurai, à l'équateur, l'étoile polaire à l'horizon, et, arrivé au pôle nord, l'étoile polaire se trouvera au zénith, au-dessus de ma tête. Ce déplacement a servi comme preuve pour la sphéricité de la terre ; mais la terre, n'étant « qu'un simple point », ne pourrait pas donner lieu à une « parallaxe » telle que celui cité.

Un exemple pour éclairer le problème.

Je reste au-dessous de la tour Eiffel et sa lumière est au zénith. Je m'éloigne, et la lumière se baisse, et, arrivé à Vincennes, par exemple, la lumière se trouve à l'horizon, sans que la calotte de la terre y compte.

Il semble donc que je m'approche de l'étoile polaire en allant au pôle nord, et que je m'en éloigne en voyageant vers l'équateur.

Il semble, mais ce n'est pas sûr, puisque tout ce monde semble illusoire.

Les réfutations scientifiques des lois de Kepler et de Newton sont le mieux exposées par P. F. P. Delestre : *Exploration du ciel Théocentrique*, Delhomme et Briguet, Paris et Lyon. Dédié à « Mes Camarades de l'École polytechnique ».

Quelle forme et quels mouvements la terre possède-t-elle ?

Soyons modestes, une seule fois, et reconnaissons que nous ignorons tout, et que tous les systèmes ne sont que des méthodes défectueuses et vaines d'expliquer l'inexplicable. Rappelons que les ancêtres assyriens et égyptiens expliquaient le monde aussi bien que nous, en supposant le firmament mobile ; qu'ils avaient dressé le calendrier, savaient prédire les éclipses ; que Christophe Colomb découvrit l'Amérique avant les lois de Kepler établies.

Et étendons la modestie jusqu'à reconnaître que la cosmographie actuelle est complètement insoutenable.

AUGUSTE STRINDBERG.

LES MISSIONS DE JEANNE D'ARC ET D'HENRIETTE COUÉDON

D'après un ouvrage du P. AYROLES

Un éloge que tout critique impartial doit accorder à la Société de Jésus, c'est d'avoir, à diverses époques,

mis au jour d'excellents travaux d'érudition et de mystique. Si le clergé français veut dans l'avenir éviter le reproche que M. Bataille lui-même a cru devoir émettre, celui d'avoir négligé le mystique divin et diabolique, il sera obligé de prendre pour guide les ouvrages des Jésuites, celui de M. l'abbé Ribet, enfin les travaux des occultistes contemporains.

L'ouvrage du P. Ayroles : *La Pucelle devant l'Église de son temps*, édité en 1890, forme deux volumes in-quarto (1). Ce travail monumental, encore inachevé, est à la fois une œuvre de science théologique et de science historique qui fait le plus grand honneur à la Société de Jésus.

J'en extrairai seulement quelques remarques qui me permettront de comparer la voyante du xv^e siècle à la sibylle catholique de notre époque.

Dès sa treizième année, Jeanne aperçut saint Michel et quelquefois aussi saint Gabriel. Par modestie, elle ne parla pas immédiatement de ces visions. Des ar-anges l'ont donc protégée dès son enfance et préparée à sa mission.

Or M^{me} Couédon m'a déclaré que dès son enfance elle a eu la grâce d'une protection toute spéciale de la Vierge, et, par celle-ci, de l'archange qui l'inspire (2). Il me semble que non seulement son caractère, mais encore ses facultés (et j'y comprends, par hypothèse, les facultés supérieures dont l'occultisme enseigne l'existence), ont subi depuis l'enfance un

(1) Bibl. Nat., Lb²⁶, 260 ; Gaume, éditeur, 3, rue de l'Abbaye, 30 fr.

(2) Le sceptique aurait à vérifier cette affirmation.

lent perfectionnement. M^{me} Couédon, avec cette franchise absolue qui la caractérise, m'avoue qu'elle est naturellement colère, et qu'elle a dû se faire violence pour ne pas éclater, lorsque ses parents ont été diffamés impunément en pleine audience. L'ange ne lui inspire nullement la vanité et ne lui laisse pas supposer qu'elle soit égale à « la bonne Lorraine (1) ». Fût-elle abandonnée à son propre jugement, M^{me} Couédon ne le croirait point. N'hésitant point à dire *qu'elle n'est rien par elle-même*, elle se garde de souhaiter des dons nouveaux, et ne pense qu'à devenir meilleure. L'esprit qui l'inspire l'a menacée de faire cesser sa mission et de ne plus la protéger, si elle cesse elle-même de répondre aux desseins de la Providence.

C'est ainsi que Jeanne d'Arc, malgré sa soumission aux révélations d'en haut, s'excusait humblement en disant qu'elle n'était *qu'une pauvre bergère qui ne pouvait commander les armées* (p. 215).

Le P. Ayroles n'a jamais avancé qu'une révélation doive toujours être appréciée à priori, d'après des principes abstraits, dont on ne peut tirer que des conséquences abstraites. Il est d'accord avec tous les bons auteurs mystiques pour constater que la présence d'un bon esprit se prouve par le perfectionnement de la personne soumise à l'influence surnaturelle, et que cette personne doit avoir les qualités suivantes : *hu-*

(1) L'ange ne dit point : sainte Jeanne d'Arc comme le rapporte une brochure. Jeanne d'Arc n'a pas été béatifiée par l'Eglise catholique. Notons que M^{me} Couédon est nerveuse-sanguine (NSBL ?).

milité, discréption, patience, vérité, charité. Jeanne d'Arc était humble : elle n'a jamais souhaité les honneurs, elle a refusé aux femmes du peuple de bénir leurs chapelets ; ses réponses n'avaient pas un caractère de hauteur, et ses paroles n'ont révélé que pour le bien public les grâces extraordinaires qu'elle avait reçues ; Jeanne d'Arc avait ce que la théologie appelle la *discréption*, vertu qui rend propre au bon conseil ; Jeanne d'Arc était patiente, puisqu'elle supporta sans colère des interrogatoires malveillants, ainsi que les épreuves les plus humiliantes ; non seulement elle endurait patiemment les injures, mais encore elle avait en horreur l'effusion du sang humain, et faisait tous ses efforts pour que la vie du vaincu fût préservée ; Jeanne d'Arc n'a jamais dit que la vérité et n'eût point voulu mentir pour sauver ses jours ; Jeanne d'Arc avait au plus haut degré la charité, dans le sens d'amour divin ; et les esprits lui avaient répété de fréquenter l'Eglise, de s'approcher des sacrements avec piété.

Or, la modeste et aimable sibylle parisienne n'a pas atteint le haut degré de perfection auquel s'est élevé la vierge lorraine, du moins il me semble que tout observateur impartial et charitable reconnaîtra en elle les commencements de ces vertus chrétiennes. L'esprit a d'ailleurs annoncé qu'elle aurait, avec son aide, à se perfectionner encore. Si M^{me} Couédon a souhaité quelque bien terrestre, personne ne peut lui dénier un droit que possède tout chrétien ; personne ne peut dire qu'elle soit ambitieuse. Elle répond aux questions posées avec simplicité, franchise et modestie,

et ne parle des grâces reçues que si le questionneur l'y oblige. Elle aussi obéit docilement aux conseils de son guide. Elle aussi apprend à endurer les injures. Elle aussi dit la vérité (1). A un catholique hésitant qui reconnaît comme vraies les annonces en partie nouvelles, mais toutes d'accord avec les plus connues des prophéties modernes, je proposerai ce raisonnement : « Un groupe de vingt vérités est présenté à notre acceptation ; si dix-neuf sont admises par nous, la vingtième doit raisonnablement être acceptée de confiance. L'esprit qui fait parler M^{lle} Couédon annonce des vérités, recommande la piété, la soumission à l'Église, l'approche des sacrements, loue ce que loue le clergé, condamne ce qu'il condamne, n'ajoute rien à ses dogmes, et rend plus pieux ceux qui ont le bonheur d'être admis à des réunions intimes. La dernière vérité qui nous est proposée est celle-ci : l'esprit est Gabriel. Or les œuvres de cet esprit ne sont point des œuvres de mensonge. La conclusion s'impose. »

Ce que le clergé parisien a négligé de faire, c'est d'interroger les personnes qui ont assisté à ces réunions intimes de jeudi et de dimanche, c'est aussi d'y venir avec la volonté de se former une conviction. Les prédicateurs les plus puissants n'ont jamais obtenu, avec un langage aussi simple que fort malgré sa forme exceptionnelle, un brisement de cœur plus rapide et une transformation plus complète de l'âme

(1) Les erreurs signalées proviendraient d'une interprétation inexacte des consultants. Ceci est encore à vérifier.

de leurs fidèles. L'ange dit être venu non pour condamner, mais pour avertir, et pour *réconforter* : Jeanne aussi fut *réconfortée* par Gabriel quelques jours avant sa mort. Or, d'après le Père Ayroles, Jeanne n'a pas achevé toute sa mission durant sa vie terrestre. L'ange, de son côté, déclare que ce qu'il a fait n'est qu'un commencement. Notre époque sceptique et inquiète est réservée à bien des événements (1).

SATURNINUS.

(1) Le 6^e fascicule de M. Méry est d'un réel intérêt, ainsi que la brochure à 30 cent. : *Une réunion chez la voyante*. (Chez l'auteur, 93, rue Cardinet.)

On m'excusera de faire allusion, au début d'un article sérieux, au travail publié sous le nom de M. Bataille. L'ange a qualifié sévèrement le mélange de mensonges et de vérités qui ont troublé quantité d'âmes et porté au mal plusieurs personnes.



BIBLIOGRAPHIE

LE CATÉCHISME DE LA PAIX

C'est dans la solitude d'une retraite cachée au milieu du bocage vendéen que je reçus ce livre de mansuétude et de pacification ; bien qu'il me fût depuis longtemps familier, en ayant étudié le manuscrit, cette nouvelle lecture eut pour moi tout le charme de la nouveauté. C'est cette délicieuse impression de fraîcheur aimable et de sérénité majestueuse qui contient en soi toute l'éloquence de ces trop courts chapitres, où le maître Eliphas Lévi résuma tout son système de morale.

Avec l'élégance suprême des grands artistes, Eliphas cache les fortes charpentes de sa pensée sous la richesse inimitable de cette phrase simple, forte et abondante que n'eût pas désavouée un écrivain du grand siècle. Ce *Catéchisme*, pour répondre à son titre, devait cacher les idées les plus hautes sous « le voile d'un style simple et sans artifice », car l'auteur a lui-même écrit au cours du livre que le catéchisme, comme un verbe de l'éternel Tzebaoth se distribuant à travers les constellations zodiacales, la sublime morale de l'abnégation souriante répartit ses préceptes selon les cadres de douze chapitres, dont la synthèse forme l'expression mystique de la loi du sacrifice à laquelle obéit l'agneau de Dieu dans les siècles des siècles.

Mais combien il est difficile de progresser vers cette vie sublime ;] d'abord « que les mystères absurdes de la théologie deviennent des aspirations sublimes de l'humanité ; mais, pour en arriver là, il faut briser les lisières de l'Église sans renverser l'Église, sortir des langes du catéchisme et renverser les idoles de Rome sans épargner celles de Genève, tout en honorant l'autorité de Rome et la liberté de Genève. » A ce prix-là sera conquise la paix religieuse.

Eliphas voit la réalisation de la paix sociale par la formule suivante : « Un Dieu, un culte, une société, un peuple, une loi, un roi. » Cette théorie synarchique avant Saint-Yves, il l'avait déjà exposée dans une bro-

chure de jeunesse intitulée la *Bible de la Liberté* et dont, par les soins de M. Chamuel, on trouvera les passages les plus saillants à la fin du présent volume, extraits d'après l'exemplaire obligéamment communiqué par le docteur Marc Haven.

Le troisième chapitre traite les moyens d'acquérir la paix avec soi-même, troublée d'ordinaire par trois passions redoutables : la peur, le désir et le regret. Elle est exprimée dans un aphorisme admirable : « Un grand apaisement de l'âme dans le parfait acquiescement à l'ordre éternel : voilà la paix intérieure des vrais sages. »

De celle-ci découle tout naturellement la paix avec nos semblables qui consiste à ne haïr personne, à n'attaquer personne et à être prêt au pardon pour tous ; mais cette mansuétude n'exclut pas le devoir de la résistance au mal ; à ce propos, Eliphas a écrit des phrases d'une grande hardiesse pour l'époque, témoin le passage suivant : « Le soldat qu'on frappe avec le plat du sabre peut se défendre avec la pointe ; l'enfant frappé par un maître d'école doit sortir de l'école et aller se plaindre à son père, et si, dans la pensée que son père ne lui fera pas rendre justice, l'enfant lançait à la tête du maître d'école son pupitre ou sa chaise, quoi qu'il ait pu en arriver, l'enfant serait certainement excusable, ayant agi en cas de légitime défense. »

S'appuyant sans cesse sur les dogmes analogiques de la philosophie occulte, Eliphas pose l'axiome de la paix universelle : Le grand problème est de constituer un pouvoir absolu sur des nations parfaitement libres ; mais, pour cela, il faudrait constituer un tribunal des peuples, et, pour rendre ce tribunal possible, un code des nations qui fit du droit de chacune le devoir de toutes les autres. Le lecteur admirera ici avec nous la merveilleuse intuition qui faisait pressentir au maître les efforts actuels des ligues pour la paix et pour l'arbitrage international.

Mais, avant de songer à rendre réel ce rêve grandiose, que chaque nation s'évertue tout d'abord à réaliser pour elle-même la paix publique, et que, pour cela, les premiers donnent l'exemple de la moralité et de la sagesse, et la multitude les suivra.

Eliphas Levi examine ensuite les moyens de se tenir

en paix avec les deux grandes chaînes magiques des temps modernes, ou plutôt avec leur restes: je veux dire l'Eglise et la Franc-Maçonnerie; et il fait ressortir avec une merveilleuse clarté l'identité de leurs enseignements qui ne tendent à rien moins que la fraternité universelle et véritablement catholique.

Enfin, pour terminer ce code pacifique, dont les règles, partant de la conduite à tenir vis-à-vis de soi-même, aboutissent, après avoir donné les moyens du bonheur domestique, au grand secret pratique de la sagesse qui est de ne pas jeter les perles au pourceaux, nous apprendrons à goûter les bonheurs de la solitude, en les créant en soi et en les conservant éternels. Telle est la route royale qui conduit à la paix éternelle; il faudrait citer entièrement cet admirable chapitre final où la morale essentielle de l'Evangile est condensée, dans une formule qui en unit les conclusions à celle du mysticisme hindou et de l'ésotérisme rosi-crucien.

A cette œuvre, qui est pour le côté animique de l'homme universel ce qu'est le *Chant du bienheureux* pour la sphère spirituelle, l'obligance d'une des plus fidèles disciples de l'occultisme a permis d'ajouter une série de quatrains composé en guise d'épigraphes pour une série de gravures bibliques du XVIII^e siècle.

Enfin, le volume se termine, ainsi que je l'ai déjà dit, par des extraits importants de la première œuvre sociale d'Eliphas Lévi, qui s'appelait alors l'abbé Constant.

Mais je puis, en terminant, annoncer aux nombreux élèves posthumes du célèbre magiste que notre ami Chamuel leur réserve une surprise agréable, par la publication d'un livre capital, *le Grand Arcane*, où Eliphas, quittant la terminologie de l'ésotérisme et cachant sa science, exprime d'une sorte magistrale, et avec cette simplicité impénétrable pour les gens à courte vue l'essence même de l'occulte et le moyen de ses plus hautes réalisations. Ce livre sera prêt sans doute pour le mois prochain.

SÉDIR.

NOTRE BULLETIN POLITIQUE

Mois de vacances, trêve de Dieu, interrompant sans l'apaiser la fureur des passions humaines par l'insuffisance des forces individuelles ; plus rares, les faits n'y sont pas moins suggestifs.

Le grand diplomate chinois nous a quittés pour l'Angleterre et le voici disparu de notre horizon pourachever en Amérique le tour du monde accompli sur la route séculaire de la civilisation, de l'extrême Orient à l'extrême Occident qui le rejoint.

Après l'envoyé du Céleste-Empire, voici l'empereur mi-oriental mi-occidental lancé sur la même voie, en visite auprès des souverains de l'Europe, et l'Europe le suit avec intérêt parce qu'elle sent de quelles craintes, de quelles menaces ce jeune et puissant monarque vient chercher l'apaisement.

Elles se résument dans le fait le plus saisissant de ce mois, ces féroces massacres de Constantinople, cruelles représailles du soulèvement des Arméniens.

Pour les populations il s'y agit de l'oppression insupportable du Chrétien par le Musulman, de l'Européen par le Turc. La Crète, mandataire des opprimés est par eux étroitement surveillée, et c'est à peine si leur impatience peut se contenir (troubles de Macédoine, troubles de l'Arménie). La Crète a faibli, elle s'est montrée prête à accéder aux concessions offertes ; aussitôt le comité arménien se dresse et sacrifie le despote à grand'peine sauvé dans la capitale, sauf à expirer le lendemain sous le bâton du Turc exalté. Car le comité arménien sait bien que l'affranchissement de la Crète réalisé aujourd'hui c'est pour demain celui de la Roumérie, pour après-demain celui de l'Arménie. Et pourquoi pas, en effet, Constantinople comme Naples, comme Milan, comme Venise, comme Rome ?

C'est que Constantinople est l'héritage convoité de l'*homme malade*, et que l'intérêt des populations importe fort peu aux nations qui guettent la fin de son possesseur. Fascinés par le désir du diamant byzantin, nous

faisons lâchement galerie autour des combattants qui le détiennent, balancés entre l'espoir de leur fin tragique et la crainte que leur héritage ne soit soustrait.

Et pourquoi donc enfin cette convoitise ? Un mot le dit : Le comité central arménien est à Londres. — Nous avons assez expliqué précédemment comment et pourquoi l'Angleterre tient l'Orient dans ses mains, dans l'intérêt de sa fonction économique exercée en mode égoïste.

Voilà donc trois sources principales de conflit entre les nations organisées presque toutes sur le type dualiste : conflit des religions et des races ; conflit des nationalités avides de parfaire, de défendre ou d'exalter leur individualisme ; conflit des intérêts économiques surexcités par le développement prodigieux de notre industrie.

L'humanité est divisée dans toutes les sphères de son activité vitale ; mais c'est dans la sphère économique que l'agitation domine ; c'est d'elles que viennent les difficultés principales ou les principaux obstacles. La course aux colonies en est la preuve.

Si l'incendie couve perpétuellement en Orient, c'est à cause des colonies asiatiques. Si l'Afrique nous cause tant de soucis, c'est qu'il s'agit de piller les richesses si longtemps convoitées, son ivoire, son or. Et de quelle hypocrisie se voile notre rapacité ! Ce n'est plus de soumission que nous parlons au vaincu, c'est le *protectorat* que nous lui imposons. Bruyamment croisés aussi pour la destruction de l'esclavage, nous lui vendons en dessous main nos armes, non sans le tromper du reste sur la marchandise. Et, s'il se trouve un homme de cœur comme le commandant Lothaire pour accomplir sa mission de haute justice sur cet ignoble trafic, c'est à grand'peine qu'il sauve son honneur et sa vie devant nos tribunaux ; ne menaçait-il pas la réputation des deux grands prêcheurs de vertu : l'Allemagne et l'Angleterre ?

Qui souffle encore la discorde entre l'Espagne et les États-Unis, à Cuba ? La convoitise d'une colonie entre ceux-ci et l'Angleterre au Venezuela ; la soif de l'or entre la France et le Brésil sur le territoire contesté ; toujours la fièvre de l'or, qui nous brûle aujourd'hui si fortement.

D'où vient aussi la lutte entre la Chine et le Japon que notre virus a envahi ? Du désir d'accaparer aux dépens de l'Europe les richesses de cette Chine labo-rieuse dont nous tentons depuis si longtemps de forcer l'entrée !

Aussi, qu'est venu chercher à travers le monde le plus fin diplomate de cet empire rusé ? Nos armes d'abord, avec l'art de s'en servir, pour se protéger, puis surtout notre crédit, cette arme dont nous abusons tellement qu'on n'ose prévoir ce qu'elle nous réserve, et enfin le relèvement de ses droits de douane, barrière moderne des frontières ouvertes.

Notez-le bien, du reste, ce n'est point pour la Chine que l'avenir économique est le plus sombre ; si l'Europe se dispute avec tant de cruauté l'Afrique et l'Asie, c'est qu'elle sent bien la ruine qui la menace entre le vieux continent qu'elle a réveillé et le nouveau monde, son élève, maintenant supérieur au maître. L'alarme est donnée en Europe et s'y répète (1), mais le remède n'apparaît guère.

Voyez cependant comment on le cherche.

Tandis que les souverains sont en quête d'alliances propres à grouper leurs intérêts ou à les balancer, leurs sujets s'efforcent de s'éclairer ou de les défendre en se rassemblant, en se coalisant pour peser sur l'opinion publique, et c'est là qu'est l'activité principale. On oublie au besoin les querelles de peuples et de races quand la communauté des intérêts les domine.

Aussi les Congrès internationaux se multiplient : Congrès des socialistes, à Londres ; Congrès des mutualistes ; Congrès des journalistes en Allemagne ; Congrès des éditeurs ; Congrès des anthropologistes criminalistes à Genève.

Si vous avez quelque peu suivi ce qui s'y dit, vous

(1) Voir le « Péril prochain », *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril 1896 ;

La « Concurrence asiatique » dans le *Devoir* d'août 1896 ;
Le *Bulletin of the département of Labor* de janvier 1896 ;
Le *New York Herald*, le *Figaro*, la *Libre Parole* du 12 au 18 juin 1896, sur le *Péril Américain*, etc., etc.

aurez pu remarquer que les études qui s'y font ou les actions qui s'y préconisent sont toujours appuyées sur la considération des collectivités, que les individus y disparaissent dans l'ensemble social. Les questions morales elles-mêmes subissent ce traitement en même temps qu'elles sont subordonnées à l'économie publique. L'éducation se veut plus pratique; les liens du mariage se dénouent; l'ivrognerie dépend d'une mesure fiscale (monopole de la fabrication), et c'est surtout par les considérations héréditaires qu'on la traite ou par celles de l'alimentation des villes.

..

Résumons ces observations pour déduire leurs conséquences; elles sont fort importantes:

Dualisme et antagonisme dans toutes les sphères d'activité sociale, principalement dans celle économique qui détermine les autres;

Etat consécutif d'anxiété dans l'attente d'une conflagation indécise, mais que l'on pressent terrible;

Recherche du remède par l'individu plutôt que par les souverains, troublés eux-mêmes et généralement incertains de leurs devoirs ou de leurs pouvoirs;

Groupement des intérêts qui, en se coalissant, suppriment les distinctions locales. Tendance universelle à l'égalité, à la fusion, au nivellation;

La foi réfugiée dans la science concrète, révélatrice des lois cosmiques, impliquant une sorte de soumission résignée à leur fatalité, un certain abandon de la responsabilité morale au profit de l'instinct.

Ces caractères révèlent nettement la troisième des puissances cosmiques, celle de la Nature Naturée; ils se résument en quelques propriétés: multiplicité, diffusion, effacement des contrastes, tendance à la passivité, à la solidification; ou, en un seul mot: matérialisation! Et, par une observation attentive, vous pourrez les retrouver en toutes nos manifestations actuelles: dans les mœurs, dans notre littérature, dans nos arts plastiques.

Mais hâtons-nous d'ajouter qu'ils s'accompagnent d'autres fort importants qu'on oublie trop volontiers:

Par suite de cette diffusion, par horreur de l'émette-

ment dans l'indéfinie multiplicité, nous nous rapprochons en groupes, et nous commençons à préférer les unités aux individualités, nous aspirons même déjà vers l'*Unité*; toutes nos craintes, tous nos efforts trahissent l'espoir presque inconnu jusque-là d'une Fraternité prochaine.

Cette particularité signale la fin d'un cycle, l'approche de la terre nouvelle; elle nous indique notre orientation.

Voici pourquoi :

Comme la vie planétaire, celle sociale, celle des races, celle des familles de peuples, celle des nations, celle des castes sociales se poursuit, nous l'avons dit, à travers quatre saisons nécessaires.

La dernière est celle où toute vie, après s'être résumée en son œuvre suprême, que la graine végétale symbolise, s'efface d'abord dans les teintes vaporeuses de l'automne, s'engourdit en son abondance, puis s'endort sous les frimas. Mais l'hiver n'est que le précurseur du renouveau qu'il élabore en rassemblant les sèves, en les brassant, les unissant, les régénérant par une éclosion nouvelle.

Telle est notre situation actuelle; mais notre hiver est avancé déjà; l'heure de Noël a sonné, le soleil se relève sur notre horizon : les peuples théocrates ont fait successivement place aux guerriers monarchiques, aux législateurs, puis aux industriels ; de même le clergé, la noblesse, la bourgeoisie même bientôt ont disparu ou vont disparaître devant la plèbe. Or, nous n'attribuons à aucune saison la priorité sur l'autre; nous les savons toutes également nécessaires à leur tour et dans leur rôle. Pourquoi donc tombons-nous dans l'erreur commune de ne voir dans les puissances sociales éclipsées qu'une condition anormale d'existence qu'il faut oublier et détruire jusque dans sa racine?

C'est d'abord par les passions qu'elles ont soulevées en nous, en voulant s'enfermer dans leur égoïsme, confisquer pour elles-mêmes le pouvoir qui leur était confié par la Toute-Puissance universelle. C'est ensuite par notre ignorance de la loi cosmique dont le but nous échappe, faute de le chercher jusque dans l'Absolu.

La vie qui court à travers les saisons, les races, les peuples ou les castes n'a pas simplement pour fin leur éphémère existence ; elle n'entend pas non plus les abandonner au néant. Le cours d'un cycle doit être perçu comme un grand œuvre où tout concourt en même temps à la spiritualisation de chaque créature individuelle et à la réalisation d'une glorieuse synthèse finale.

Voyez, en effet, l'histoire géologique de notre planète. Elle naît sous l'empire du *Feu*, dans la conflagration de l'état radiant ; elle passe ensuite sous la puissance de l'*Air*, à l'état gazeux où les combinaisons chimiques achèvent sa formation ; puis vient avec l'empire de l'*Eau* dissolue, distributrice, génératrice, l'ère de maturité active et de reproduction ; enfin la *Terre* fixe et consolide le globe.

Mais la Terre n'a pas tué l'Eau, plus que l'Eau n'a tué l'Air, ni l'Air le Feu ; du tumulte de leurs cataclysmes est sortie leur union harmonieuse en une fonction commune, magnifique, supérieure à chacune des puissances précédentes, celle de la *Vie* végétale et animale qui commence la spiritualisation du globe terrestre.

Ainsi des nations et de toutes choses : à mesure que les quatre éléments sociaux, les castes naturelles se succèdent pour fixer le corps national, l'esprit se dégage ; l'ère démocratique est le signe de cette fixation qui doit, par sublimation correspondante, produire un long cycle d'harmonieuse prospérité.

Seulement, à cause de la liberté propre à l'homme, cette sublimation dernière ne peut s'accomplir sans la participation de la Volonté et à la condition que cette volonté se conforme à la loi cosmique, à la Providence ; sinon cette volonté retombe sous les coups du Destin fatal, et la démocratie s'écroule parce qu'elle a manqué son œuvre.

Et comment la peut-elle accomplir sainement ? Deux règles y suffisent : l'une pratique, l'autre théorique.

Pour comprendre la première, il faut observer ce principe, aussi banal que négligé pourtant, que chaque individu doit exercer autant de fonctions qu'il y a d'éléments sociaux ; mais qu'il n'est une unité que par rapport aux éléments primaires de ces mêmes éléments sociaux qui

eux-mêmes sont composés. Ainsi la démocratie doit réaliser son principe d'égalité en appliquant le suffrage universel, non pas directement aux organes sociaux complexes, mais seulement à leurs éléments, pris à leur tour comme unités d'ordre supérieur. Elle doit hiérarchiser, non pas niveler. Nous avons déjà traité un peu plus en détail de ce principe.

La seconde règle est dans la nécessité de faire pressentir le plus tôt possible à la démocratie cette spiritualisation qui doit naître de son harmonie.

L'Esprit pour s'incarner en elle a disparu momentanément pendant les deux périodes intermédiaires ; il faut qu'elle le retrouve à présent en son sein ; il faut que la *Terre* retrouve le *Feu* qui la possède pour faire apparaître la *Vie* que l'*Air* et l'*Eau* entretiendront.

Or ce rayon de lumière supérieure, c'est à la science qu'il appartient de le faire sortir et de le fixer en la matière. L'ère de foi ignorante est une saison passée ; c'est de la synthèse positive que doit renaître la Foi éclairée. Il faut que la Science se fasse religieuse, et que la Religion se fasse scientifique ; il faut que la *Science Sacrée* se régénère.

C'est à ceux à qui elle a daigné se révéler qu'incombe particulièrement ce grand devoir social. Pénétrons-nous donc, mes frères, de cette obligation, prix des beautés sublimes qu'il nous est donné d'entrevoir ; ce n'est point pour notre satisfaction personnelle qu'elles nous sont accordées, mais pour le salut social. Ainsi ont pensé tous nos aïeux, et notamment les premiers martinistes de qui la plupart d'entre nous se réclament ; sachons nous montrer dignes de leur exemple en l'imitant avec reconnaissance.

TRIPLEX.

GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ESOTERIQUES

A partir du mois d'octobre, l'activité du Groupe va reprendre toute sa force.

QUARTIER GÉNÉRAL. — A dater du 20 octobre, des réunions amicales des membres du Groupe et des abonnés et lecteurs de l'*Initiation* demeurant à Paris auront lieu tous les mardis, de 2 heures à 6 heures de l'après-midi, à la rédaction, villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris (Auteuil). Nos amis et lecteurs sont priés de prendre bonne note de cet avis et ils seront reçus sans autre invitation.

LE PRÉSIDENT.

..

GROUPE NUMÉRO 4

ETUDE DE L'INCONNU

Monsieur le Directeur,

Le Groupe numéro 4 reprend l'étude de certains phénomènes que quelques savants attribuent à l'*extériorisation de la motricité*.

Pour ce genre d'études, nos médiums sont :

1^o M. T... sculpteur, auteur d'un buste fort remarqué au dernier Salon des Champs-Elysées.

2^o Mme T.....

Tout en conservant ma manière de voir, au point de vue religieux et sur la nature des phénomènes attribués aux esprits de toutes sortes, je poursuivrai cette étude sans crainte du diable ni du ridicule.

S'il se produit des faits intéressants, je vous en rendrai compte

Je vous prie, Monsieur le Directeur, de recevoir l'assurance de mes meilleurs sentiments. A. FRANÇOIS.

P. S. — Nos nouveaux médiums n'ont pas suivi les expériences faites précédemment à notre Groupe ; d'autre part, nos anciens médiums n'assisteront pas à nos séances.

A. F.

DIVISION DU CORPS ASTRAL

Souvent pendant les séances du groupe nous vinmes à mettre la discussion sur le sujet du corps astral. Les

divers auteurs que nous consultâmes sur ce point nous ont tellement brouillé nos idées qu'aucun de nous ne peut plus se rendre compte de ce mystère, et de toutes ces discussions nous sommes parvenus au résultat suivant :

$$\text{Nimbe} + \text{Od} = \text{Corps Astral}$$

I

Nimbe (grec : νέφος : nuage)
 (sanskrit : *nabhas* : air)
 (lat : *nimbus* : cercle de lumière autour des saints en peinture).

« *Lumen quod circa angelorum capita pingitur nimbus vocatur, licet et nimbus sit denseta nubes.* »

Isidorus (*Orig.*, xix, 31, 2).

Le Nimbe est une flamme, un cercle, une vapeur lumineuse, une couronne de rayons lumineuse qu'on voit au-dessus des corps avec les yeux libres, et par cette raison on peut le reproduire sur la plaque photographique (*Animismus u. Spiritismus*, I, p. 65; *The Spiritualist*, 1875, Déc. 3. Aksakof).

Je recommande à ce sujet le traité de Ludolf Stefani: (*Nimbus und Strahlenkranz in den Werken der alten Kims.* Petreol, 1859).

J'ai publié déjà dans le numéro 3 de cette Revue (p. 276) la preuve de la vue du nimbe.

II

Od, nom donné par le baron de Reichenbach (grand chimiste) à une matière fluide qui émane des corps même à une température ordinaire.

Ceci était déjà connu bien avant de deux autres savants, Williams Maxwell et Frank de Frankenau (*De medicina magneta*, Francofurt., 1679, lib. I, c. 4), mais jusqu'à Reichenbach (1850) personne ne put le démontrer par des expériences.

Une chose étrange se rapporte à « *l'od* », c'est qu'on peut observer deux couleurs au corps humain : celle du côté

gauche, c'est-à-dire de l'œil, de l'oreille, de la narine et du bout des doigts est bleue ; celle de droite est rouge. Il arrive fort rarement que l'od soit d'une seule couleur, qui alors est violette.

Parfois, tout au contraire, il est rouge du côté gauche et bleu du côté droit ; ceci résulte bien entendu de l'état dans lequel l'individu se trouve.

Je cite : *Objectivité des effluves perçus sous forme de lumière dans l'état hypnotique* (colonel Albert de Rochas).

Voici le texte mot à mot :

De tout temps on signale l'existence d'effluves lumineux se dégageant de certaines personnes exceptionnellement douées. L'abbé Ribet en rapporte un grand nombre de cas dans sa Mystique divine, et l'imagerie religieuse en a consacré la tradition avec l'auréole des saints et les rayons qui s'échappent des doigts de la Vierge ou du front de Moïse, etc., etc.

Je cite : *Compte rendu de la Société de biologie*, 17 juin 1893. Le docteur Luys en compagnie de Rochas (*Annales des sciences psychiques*, mai-juin, 1894). Les observations faites par ces deux savants sont d'un grand intérêt pour nous. Ils se servaient d'individus à l'état hypnotique pour constater ce phénomène, et Reichenbach par les ténèbres.

M. Papus (*l'Initiation*, n° 10, Juil. 1895, p. 2) explique très clairement comment l'œil exercé peut voir dans les ténèbres.

L'od, d'après M. Luys, ne peut être vu par une personne à l'état normal, mais seulement par un sujet hypnotisé, et par ce fait ne peut être reproduit sur une plaque photographique.

En étudiant d'après ce système l'od et le nymbe, nous avons constaté que les deux ne font qu'un : *le Corps Astral*.

Ainsi donc je suppose que nous pouvons diviser le corps astral en deux :

L'Od (immatériel). } = *Corps Astral.*
Nymbe (matériel). }

I. T. ULIC.

COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

Dr H. BARADUC. — *L'Ame humaine, ses mouvements, ses lumières et l'iconographie de l'Invisible fluidique*, avec 70 simili-photographies hors texte. Paris, 1896, gr. in-8°, 300 pages. En vente chez Chamuel, 16 francs.

Le titre de cet important ouvrage en explique à lui seul le but et les procédés ; l'épigraphe précise les théories de l'auteur et donne la genèse du livre :

L'âme humaine se meut et luit.

Tout sort de l'Invisible.

Tout y rentre.

Tout s'y transforme.

Le lecteur est d'ores et déjà fixé ; s'il est occultiste, il verra qu'il s'agit là d'une étude sur le plan astral. La *Préface* est tout entière consacrée à l'explication et à la définition de ce programme, dont le Dr Baraduc énumère les points avec une légitime fierté.

Commençons avec lui à étudier les deux aspects de cette démonstration. Le premier, la biométrie, prouve « les mouvements de l'âme agissant sur l'aiguille qui les enregistre et donne ainsi la formule du tempérament vital. Le second, l'iconographie, démontre la vibration lumineuse de l'âme, qui se graphie sur une plaque sensible, et la création d'images fluidico-vitales par l'esprit modulant la force vitale animique (*psychicones*). »

On trouvera dans le précédent ouvrage du Dr Baraduc l'histoire de sa « découverte », qu'il réalisa d'ailleurs au moyen d'un instrument inventé par le célèbre Louis Lucas, instrument dont il dut la connaissance, il y a quelques années, au Dr Encausse.

Selon le Dr Baraduc, l'âme humaine « physico-psychique » possède sept manifestations capitales de sa respiration fluidique, de sa communion avec l'âme du monde ; il en donne le détail et les formules de mensuration.

L'auteur aborde ensuite la question toute neuve de l'iconographie ; procédé tout différent de l'électrographie du Dr de Norkiewicz-Jodko, de la radiographie de

Röentgen et de la photographie spirite. Au lieu que Crookes, Aksakof et Bodisco voyaient la forme qui allait impressionner la plaque sensible, le Dr Baraduc n'a jamais rien vu de ce qui se passait sur ces plaques, sans intervention d'objectif photographique.

Dans ces expériences, on s'est servi de plaques Lumière, non pointillées ; opération à la lumière rouge dans l'obscurité ; précaution prise contre les lueurs de la machine statique, dans les cas où l'on se sert de l'électricité ; bain d'iconogène de 5 à 10 minutes avec agitation ; lavage et mise dans l'hyposulfite à 10 o/o ; agitation et lavage pour éliminer les sels de la soude ; résultat acquis observé par transparence. « Pour obtenir cette lumière interne, par opposition à la lumière du jour, ce feu obscur de la vitalité, le tout est de se mettre dans certaines conditions. »

Aveu précieux et important à retenir.

Continuons à résumer les théories du Dr Baraduc, pour l'édition de nos lecteurs :

« Dans l'étude de la production des icones, il faut considérer quatre facteurs : 1^o l'opérateur, c'est-à-dire moi par exemple, avec ses puissances de force vitale et psychique ; 2^o Les fluides électriques et le milieu cosmique intermédiaire entre lui et la plaque ; 3^o la plaque sensible ; 4^o L'invisible, ce qui est, sans être dans notre possibilité visuelle. »

Toujours, selon notre auteur, le courant entre l'invisible et l'opérateur, courant dans lequel est située la plaque, se compose d'un vent électrique, d'une disposition animique spéciale, et d'un effort de volonté, attractif ou répulsif ; trois choses qu'il faut savoir combiner de telle sorte qu'une quatrième, le feu interne invisible va se dévoiler.

Au cours du chapitre IV sont étudiés en détail les sept mouvements lumineux de l'âme vitale ; le chapitre V traite de la science de lumière et de la vie ; et le suivant expose la communion de l'âme humaine avec les forces extrahumaines cosmiques correspondant à ses propres plans matériel, fluide-pneumatique, divin.

Le dernier chapitre donne les conclusions générales. La place nous manque pour étudier le détail de cha-

cune des planches offertes à nos investigations. L'auteur les appuie sur des théories qu'il a exhumées dans les philosophies classiques occultes de tous les temps. Mais où il me semble que M. Baraduc a fait fausse route, c'est quand il affirme que les sept formes de lumière fournies par son procédé iconographique sont les sept âmes de l'ésotérisme hindou ; seuls, des fluides appartenant aux royaumes ignés de la lumière astrale peuvent impressionner la plaque sensible ; et pour quiconque a étudié le système composite du septénaire des théosophistes actuels, il est évident que les degrés supérieurs de cette échelle sortent et s'élèvent bien au-dessus de l'océan astral.

Le docteur expose et cite d'ailleurs avec sagacité les enseignements les plus clairs des maîtres de l'ésotérisme sur cette lumière astrale (ch. v, *passim*), à la suite de quoi il pose une loi de la forme animique comme signe de l'esprit qu'elle voile ; une seconde loi d'adaptation de l'âme humaine et de l'âme cosmique et une troisième loi de polarisation de la force vitale.

Les ésotéristes retrouveront avec plaisir dans le dernier chapitre de ce livre hardi les conclusions d'une synthèse organique qui embrasse l'échelle entière des êtres. Ces beaux résumés ferment dignement une œuvre de sincérité et de loyauté. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter au docteur Baraduc le bonheur de trouver, au sein d'une de ces fraternités initiatiques dont il reconnaît l'existence, les méthodes expérimentales et les initiations progressives qui l'aideront à parfaire la tâche qu'il a assumée.

SÉDIR.



CH. GODARD. — *Les Bons Cousins Charbonniers*. Extrait des *Annales franc-comtoises*. — Besançon, Paul Jacquin. 1896, in-8°.

Travail de beaucoup d'érudition sur une société, dont les origines premières sont, dit l'auteur, chrétiennes et populaires, comme la franc-maçonnerie d'avant le seizième siècle. Tout le symbolisme de cette fraternité est emprunté au métier de la majorité de ses membres ;

enfin quelques rites ont une allure maçonnique explicable par la modernité des grades de compagnon et de fendeur.

Cette plaquette est accompagnée de la reproduction phototypique d'une statuette en bois de S. Thibaut, patron de la corporation et de deux autres planches hors texte. Toutes nos félicitations à M. Godard pour ses savantes et patientes recherches.

SÉDIR

..

TRIPIED. — *Du vitriol philosophique et de sa préparation.*
Paris, Chamuel, 1896, in-18, 1 fr. 25.

Voici un ouvrage d'apparence modeste mais qui prouve de la part de son auteur des plus heureux résultats dans la pratique de l'art spagyrique. Il serait impossible d'en résumer ici le contenu ; mais je puis au moins indiquer aux lecteurs de l'*Initiation* les grandes lignes de ce très instructif opuscule.

Le secret hermétique réside dans le mercure des philosophes ; et ce mercure, qui n'est autre que la lumière astrale, prend corps sous la figure de la quintessence. Extraire la quintessence des végétaux et des animaux est chose facile ; mais pour les minéraux, généralement dépourvus de toute humidité, il faut d'abord les amener à l'état que les hermétistes appellent le vitriol.

C'est l'ensemble des procédés de la préparation du vitriol, ou huile-vitreuse, par la voie humide et par la voie sèche, qui est décrite dans la présente brochure. Notons que l'auteur a lui-même vérifié les expériences de la voie humide.

S.

..

FLORENT GARNIER. — *L'Avenir par le Marc de café.*
Tableau avec dessin, cartonné, 0 fr. 75.

Ce tableau présente pour la première fois, très clairement et très complètement, les principales notions de cet art divinatoire ; le curieux y trouvera des traditions inédites ; et il est écrit de telle sorte qu'il sera bientôt, nous l'espérons, entre les mains de toutes nos lectrices.

..

Les Apparitions de Tilly-sur-Seulles, réplique à M. G. Méry, par l'abbé Gombault, docteur en philosophie. 1 fr. Blois, Contaux.

Comme M. le chanoine Brettes, M. Gombault admet qu'il se passe à Tilly une série de faits démontrant l'antagonisme de deux sortes de puissances. Depuis quatre ans, dit-il (M. Méry dit un siècle), le diable opérait à Tilly par des visions préparatoires. M. Gombault distingue trois classes de faits : les divins (visions des enfants de l'école et de Marie Martel) ; les faits certainement ou probablement diaboliques ; enfin les faits indéterminés.

En se basant sur les principes de la mystique, il reconnaît le divin aux traits suivants : les soixante enfants sont restés cinq quarts d'heure à genoux sur des tables sans lassitude ; l'apparition n'avait pas l'apparence d'une statue, mais ses mains s'agitaient ; le bonheur des enfants était toujours intense ; les prières pour éloigner l'esprit de mensonge ont rendu la vision plus radieuse ; les voyants n'ont jamais eu conscience d'une erreur de leurs sens ; les détails aperçus sont variés, et l'apparition n'a pas toujours lieu après de ferventes prières, ce qui exclut une hallucination collective. L'hypothèse d'une action hypnotique ne supporte pas l'examen. Mille témoins, qui diffèrent même de croyances, ont affirmé la réalité de la vision.

M. Méry a eu le tort d'avancer que Marie Martel est hallucinée ; M. Gombault le réfute en montrant que la raideur des membres n'existe nullement pendant la vision ; que l'extase est soudaine, sans crises, ainsi que le retour à l'état ordinaire, que le souvenir est d'une clarté parfaite. L'anesthésie ne suffit pas à discerner l'extase morbide de la surnaturelle.

Des visions étranges (lion dévorant une croix, muraille surgissant, Vierge sortant de terre, etc.) sont classées dans les faits diaboliques. Un garde voit, mais souffre cruellement après avoir éprouvé des frissons : c'est ce que des spirites et des occultistes ont appelé frissons de fantôme.

M. Gombault (qui ne connaît point l'occultisme) a fait

preuve de logique et de science. Son travail ne renferme aucune erreur grave. Toutefois, que M. Gombault se mette en rapport avec Papus, et il comprendra que celui-ci admet autre chose que la force psychique. Quant à M. Méry, il a eu raison de noter que les révélations de Vintras et de M^{me} Couédon commencèrent le 5 août, et que l'appartement de celle-ci a été occupé par un disciple de Vintras. L'esprit d'humilité peut sauver de l'erreur M^{me} Couédon, qui est toujours pieuse, simple, résignée et sans colère. M. Gombault lui reproche ses prédictions *sinistres*; mais, si à Tilly la Vierge apparaît souriante, c'est pour annoncer un triomphe inespéré des chrétiens, tandis qu'à la Salette elle a fait des annonces *sinistres*. A Pontmain, le sourire de Marie a suivi des signes *sinistres*. Sans doute, la logique fournit des arguments contre M^{me} Couédon, comme elle en a fourni contre bien des voyants célèbres; mais, pour bien apprécier les faits de l'au-delà, il faut employer, avec la raison, des moyens d'appréciation plus élevés. C'est ce que M. Brettes et M. Gombault n'ont pas encore essayé.

SATURNINUS.

..

La quatrième édition de M. l'abbé Gombault renferme des compléments intéressants. Nous nous permettons de lui faire les observations suivantes.

Pour l'auteur, M. Méry s'égare en consultant « les théosophes » (p. 194). Cependant Papus, dans ses ouvrages, n'a jamais avancé que tous les faits de l'occulte peuvent être expliqués par la *force psychique*: M. Gombault croit pouvoir plaisanter en écrivant que l'on causera de la force psychique avec Papus. Qu'il lise au moins quelques-uns des ouvrages de notre président et prenne la peine de l'interroger avant de lui prêter telle ou telle opinion (pp. 5, 169, 194).

L'ange de M^{me} Couédon nous a révélé que Vintras avait été égaré.

Mais une personne privilégiée peut être favorisée de visions divines, puis être égarée par l'orgueil et devenir inspirée ou possédée par de mauvais esprits. Il faut

faire cette réserve au sujet des premières prédictions de Vintras (p. 11).

Il y a bien une relation entre les événements de Tilly et ceux de Paris : je la connais ; mais M^{lle} Couédon, par un sentiment de modestie, n'a pas voulu me permettre d'imprimer une ligne à ce sujet. L'éminent abbé Brettes s'est trompé parce qu'il avait été prévenu contre M^{lle} Couédon. Je n'ai pas constaté, quoi qu'en dise M. Méry, trace d'une lutte chez M^{me} Couédon entre le divin et le diabolique.

Si ces lignes peuvent être mises sous les yeux de M. Gombault, il me permettra de lui parler ainsi :

« Vous travaillez, Monsieur l'abbé, pour exposer la vérité. Permettez-moi de vous faire observer qu'il est indispensable, au sujet de M^{lle} Couédon, de constater quels sentiments inspire l'esprit à ses auditeurs des assemblées intimes, de l'interroger, ainsi que son père, sa mère, diverses personnes qui ont entendu les paroles de l'ange, et de noter immédiatement ce qui vous est exposé sur les particuliers, sur la France et *d'autres contrées*, sur tout ce qui concerne, en un mot, cette révélation, puis d'en faire lecture avec témoins ; enfin il vous faudra questionner l'ange en particulier, lui demander certains éclaircissements, solliciter d'être admis à des réunions intimes du jeudi et du dimanche. Pour mon compte, j'avais certains doutes lorsque j'ai fait avec soin cette contre-enquête, et j'ai eu le regret de constater que les conclusions hâtives de M. le chanoine Brettes ont été faussées par la prévention.

Je ne trouve plus un seul argument qui m'empêche d'admettre le caractère divin de ces révélations : toutefois je me soumets d'avance à un jugement du Souverain Pontife.

SATURNINUS.

Nouvelles Diverses

DATE DE L'ARRIVÉE DU GRAND INCONNU

« Il paraîtra, dit Turrel, dans le signe de Virgo, et son signe à lui sera Pisces... Qu'on se souvienne des nombres millénaires de N.-S. J.-C. suivis de 796 ≈ 8—814 γ 30 — 829 π 190 — 83° π 1 — 831 δ 4 — 832 696 Χ ρ 28 — 848 η Θ — 850 ηχ Κ Ζ et surtout des signes Pisces et Virgo. » (Pézieux : *Fin de la Révolution.*) Un occultiste nous traduira-t-il ce passage?

..

BIBLIOGRAPHIE

Dans : *Gesellschaft der Wissenschaften zu Goettingen Abhandlungen*. Bd. XL, 1895, du Bouvetsch a publié : La traduction en ancien slave du traité d'Hippolyte sur l'Antechrist.

M. Busson a fait des recherches sur l'origine égyptienne de la Kabbale (*Rev. crit. d'hist. et de litt.*, 10 fév. 1896. : 3^e congrès intern. des cath., p. 92.) — M. Bérenger-Féraud a publié : *Superstition et Survivance* (2 vol., 20 fr., chez Leroux). — *The Book of the Secrets of Enoch* a été publié par Charles (Oxford, Clarendon Press., 1896, in-8°) : le tout est un système de gnose primitive. (*Rev. crit.* p. 226.)

Dans : *Verslagen en Mededeelingen der Keninklyke Akademie von Wetenschappen Littératur*, XI, Holwenda : Le temple et les mystères d'Eleusis. — Dans *K. Bayrische Akademie der Wissenschaften zu München*, 1895 : Préger : Traité inédit de Suso (a été publié dans les *Abhandlungen*).

Le nouveau livre de M. Jules Bois sur *la Magie* a été mis à l'Index. M. Ledos a publié : *Traité de la physiognomie humaine*; à la librairie catholique Oudin (10, rue de Mézières).

SATURNINUS.

..

Nous rendrons, compte dans le prochain numéro, de l'*Esquisse du Tout Universel* de Jacob, un ouvrage qui mérite une sérieuse étude, et, plus tard de *Organisme et Société* de René Worms.

P.

..

Nos plus sincères remerciements au journal spiritueliste *Light*, de Londres, pour les gracieux comptes rendus de la chiromancie et du Tarot des Bohémiens. Grâce à l'action du *Light*, l'occultisme français commence à être étudié en Angleterre.

P.

* *

La plus importante de toutes les revues allemandes d'occultisme, le *Sphinx*, que dirigeait le Dr Hubbe-Schleiden, vient de disparaître. Sa succession a été prise immédiatement par la *Methaphysische Rundschau*, éditée par M. Paul Zillmann (1). Ce périodique mensuel, de 112 pages grand in-octavo, n'est l'organe spécial d'aucune doctrine ; il se fait l'appui et l'interprète de tous. Son premier numéro contient des études des Drs Franz Hartmann, Alexandre Wilder, J. D. Buck ; des professeurs C.-H.-A. Bjerregaard, Braun, Alan Leo, etc., tous savants qui appartiennent ou ont appartenu à la Société théosophique.

Nous souhaitons de grand cœur longue vie à notre confrère ; puisse-t-il devenir l'organe propre du mysticisme allemand, si original et si profond.

SÉDIR.

(1) 8, Parkstrasse, Berlin-Zehlendorf. Abonnement : 6 mois, 6 mks.; le numéro, 1,70 mk.

* * *

L'ouvrage allemand sur la iatrocavité, par un martieniste et dont il va paraître prochainement une traduction française, sera également publié en langue bohème, sous le titre : *Iatrocavité, nebo li tajna veda lekarska praha*; en langue anglaise : *New Theories on the polarity of human body and the efficacy of infinitesimal doses of medicine*; enfin, en bengali, à Calcutta, sous le titre suivant : *Mānushā Dehār Kendrā Nirnoya Abany Salpā Parimān onsadhir itschorhia Kria*.

* * *

RÉOUVERTURE DES COURS DE L'ÉCOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME ET DE MASSAGE

L'*Ecole pratique de magnétisme et de massage*, classée parmi les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, réouvrira ses cours pratiques le lundi 12 octobre.

Ceux qui désirent obtenir le diplôme de *Magnétiseur masseur praticien* pour s'en servir au point de vue professionnel ou qui désirent seulement acquérir les connaissances nécessaires pour appliquer le magnétisme au foyer domestique doivent se faire inscrire à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, de 1 heure à 4 heures.

* * *

ERRATA

Dans l'article d'Amo, intitulé *l'Amour et les Doctrines*, paru le mois dernier, lire : « ... lorsqu'une idée préconçue domine le cercle », au lieu de « donne le cercle ».

..

Souscription René Caillié

A la liste précédente qui se montait à 156 fr. nous avons à ajouter les souscriptions envoyées directement à Barlet soit :

MM. E. L., à Avignon	20 fr.
Albert Jounet	50
Beau	5
Liste précédente	156
	—
Soit.	231 fr.

D'autre part, nous apprenons que l'éminent sculpteur Marquet de Vasselot a gracieusement offert de modeler un médaillon à René Caillié pour orner le petit monument projeté. Tous nos remerciements au maître Marquet de Vasselot.

..

On remarquera que seule dans toute la presse spiritualiste, l'*Initiation* a toujours soutenu le caractère élevé de l'influence qui dirige M^{lle} Couédon. Nous sommes heureux de constater qu'un mois à l'avance, la voyante avait encore annoncé le cyclone qui a dévasté une portion de Paris. Et la série des prédictions vraies n'est pas close.

**

A l'occasion de la visite en France des souverains russes, l'*Initiation*, de concert avec les fraternités initiatiques qu'elle représente, a décidé d'envoyer un message à S. M. l'Empereur Nicolas II au nom des écoles et des revues spiritualistes qui voudront bien adhérer à ce message. Les revues spiritualistes de Paris et de province

recevront le texte de ce message avec la demande d'adhésion, et les noms de celles qui adhéreront seront publiés et inscrits à la suite dudit message dont le texte paraîtra dans la prochaine *Initiation* pour nos lecteurs. Voilà une occasion pour tous les spiritualistes de s'unir sans distinction d'écoles. Espérons que notre appel sera entendu. Ceux de nos lecteurs qui voudraient des renseignements spéciaux me trouveront tous les mardis après midi, 10, avenue des Peupliers, Paris.

P.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAUT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

VIENT DE PARAITRE :

Tirages à part de L'INITIATION

LUMIÈRE INVISIBLE MÉDIUMNITÉ & MAGIE

Avec 4 planches électrographiques inédites

PAR **PAPUS**

Prix 1 fr.

LE CAS DE LA VOYANTE DE LA RUE DE PARADIS

Devant la Tradition et la Magie

PAR **PAPUS**

1 brochure in-18. **Prix** 0,50 c.

LA MAISON HANTÉE DE VALENCE-EN-BRIE

Prix 0 fr. 50

PUBLICATIONS DE L'INITIATION

5, RUE DE SAVOIE, PARIS



Digitized by Google



DEC 13 1911





DEC 18 1918





DEC 18 1911

BRUNSWICK GOODWIN